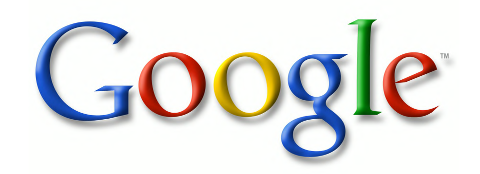


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

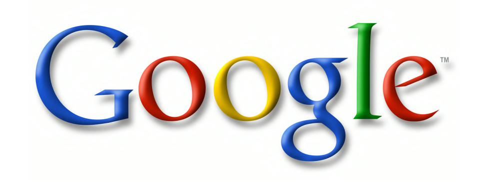
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`




## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

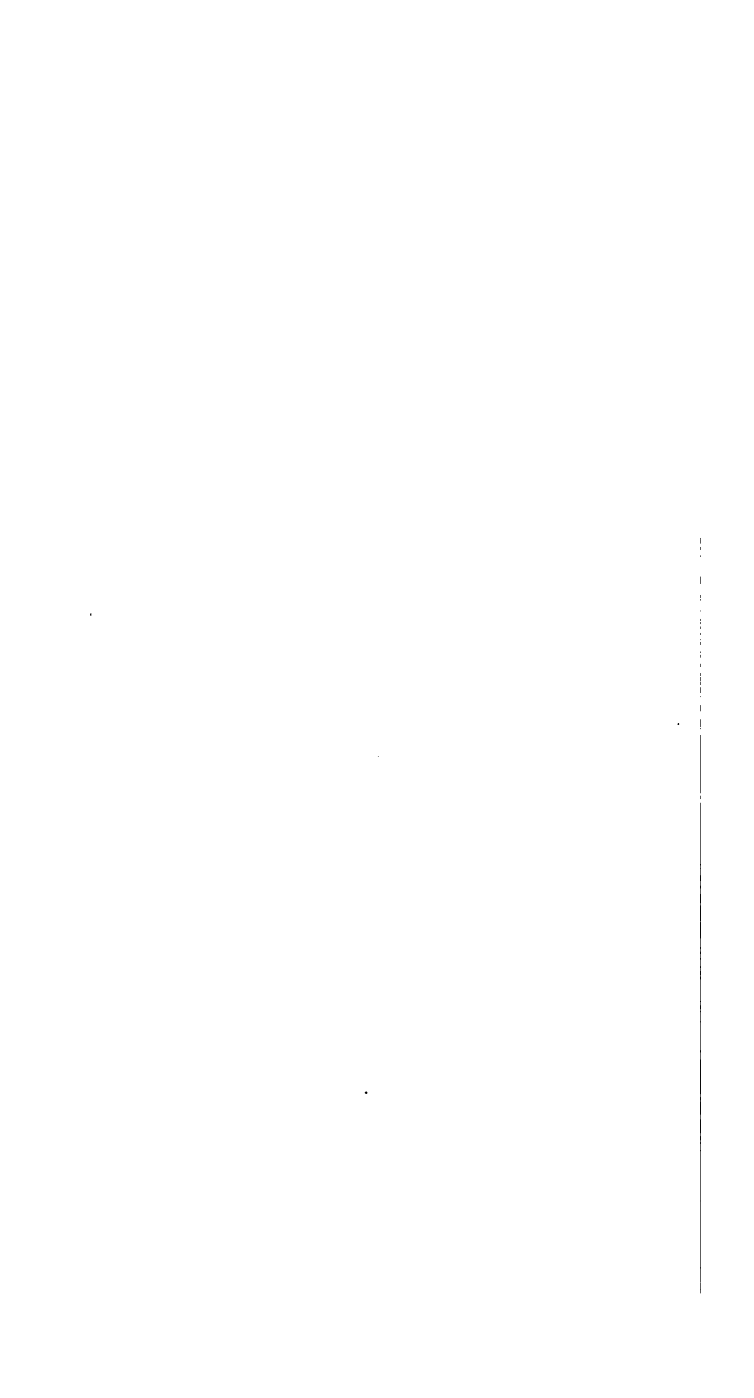
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06181751 0

YF



(Nicole)
YFH

"The Essais de Morale of Nicole are less read than esteemed, says a late biographer. (Biog. Univers.) Voltaire, however, prophesied that they would not perish. "The chapter especially," he proceeds, "on the means of preserving peace among men, is a masterpiece to which nothing equal has been left to us by antiquity." (Siècle de Louis XIV.)"

Hallam's Introd. to the History of Literature. Vol. II. p. 337.
American Edition
New York 1841.

"My favorite Nicole — By the way are you much acquainted with Nicole? I wish some of our high professors would read him. There is a delicacy in his morals that I have rarely met with; indeed I think in his letters [illegible] supreme in regard to les petites morales."

Hannah More to Wilberforce
Wilberf. Correspond. II. 28
Am. Ed. Philad. 1841

Three of Nicole's Essays† were translated by Locke for the special benefit of his patron the Earl of Shaftesbury, & after long lying in MS. were presented in 1828 by Harvey London [illegible]

† I. On the Exist. of a God. II. On the Weakness of Man. III. On the Way of preserving Peace.

Nicole. Essais de Morale, 8o 25 vols.

"These books, making an abatement for Roman Catholic error, are the most extensive & valuable repository with which I am acquainted, of practical piety; manly, solid, scriptural, & every where bottomed on a just knowledge of human nature." Bishop Jebb

Forster's Life of Jebb. vol. I. p. 144.

Nicole was the instructor of the great French poet, Racine.

W. R. Williams

# ESSAIS
## DE
# MORALE,

*CONTENUS*

EN DIVERS TRAITE'S
sur plusieurs devoirs importans.

par
Pierre Nicole

*Premier Volume.*




A PARIS,

Chez { GUILLAUME DESPREZ, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roi. ET JEAN DESESSARTZ, ruë saint Jacque à S. Prosper & aux trois Vertus.

M. DCC. XIV.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

MeN

"On sait que Mad. de Sévigné ne se lassa pas dans ses lettres de faire l'éloge des Essais de Morale. Elle en parle partout avec admiration. Tantôt elle écrivait à sa fille que ce livre est de la même étoffe que Pascal, que cette étoffe est merveilleuse, qu'on ne s'en ennuie pas; tantôt que le cœur humain n'a jamais été mieux anatomisé; que cette morale est délicieuse, et le livre admirable.

Bayle dans son Dictionnaire Historique qualifie Nicole l'une des plus belles plumes de l'Europe. Les journalistes de Trevoux, bien que Jésuites, louent le soin avec lequel il approfondit les matières, le bel ordre dans lequel il les dispose, la précision de ses idées, la justesse de ses conclusions, et son exactitude géométrique, jointe à une grande connaissance du cœur humain et à une grande pureté d'expression.

Le traité sur les moyens de conserver la paix avec les hommes, a toujours été distingué entre tous les autres et qu'on croirait être une émanation de l'Evangile ou de l'Imitation de Jésus Christ."

"Notice sur Nicole" annexed to a Selection of his Thoughts, published with the Pensées de Pascal. Paris. 1842. F. Didot. 1 v. 12mo.

Nicole was also the real author of the great work De la Perpétuité de la Foi sur l'Eucharistie, that bears the name of Arnauld — "an example of zeal for a man's cause triumphing over his love of fame, to which it would not be easy to find a parallel"

Stephen's Miscellanies Philad. 1843. p.
Rev. of Port Royal. Edin. Rev. 1841.

"Nicole, que ses Essais de Morale placent au premier rang des connaisseurs de la nature humaine."

A. Vinet
Résumé de l'hist. de la littérat. française
Bruxelles 1839. p. 32. n.

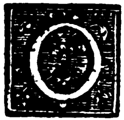
"Nicole is a treasure. His works deserve a place in every serious Christian's study" — "One of the ablest & most truly pious combatants of the system (of Mysticism)"

Alex. Knox. Lett. to D. Parken, Editor of the Eclectic Review.
Rem. of A. Knox. Vol. I. 446. 444
3d Ed. Lond. 1844.

54145



# AVERTISSEMENT.



N ne dira rien ici des vûës que l'Auteur de ces Traités peut avoir eues en les faisant, ni des raisons qu'il a eues de les publier, ni à quoi s'étend ce qu'il a eu dessein de renfermer sous le titre qu'il leur a donné. On sait que la plupart du monde se soucie peu d'être informé de toutes ces choses, & que n'ayant interêt qu'à l'Ouvrage même, il en juge par son prix interieur & veritable, & non par ces circonstances étrangeres.

On se contentera donc de donner ici quelques avis sur le livre même, dont le premier sera sur ce titre, *Essais de Morale*. Ce seroit l'entendre mal que d'en conclure qu'on n'a prétendu y proposer que des vûës incertaines & confuses, ou de legeres idées de la perfection chrétienne. Il y a au-contraire des Traités qui en donnent une assez grande, & il n'y en a aucun qui ne contien-

ne des verités très-solides & très-importantes.

Ce qui a donc porté à choisir ce titre, est que la Morale chrétienne ayant paru d'une étendue trop vaste pour l'embrasser toute entiere, & pour entreprendre de réduire en un même corps tant de divers principes qu'elle contient, & tant de devoirs qui en dépendent, on a mieux aimé essayer de la traiter par parties, en s'appliquant tantôt à un devoir, tantôt à un autre. D'abord on n'avoit distingué ces Traités que par des nombres, comme si c'eussent été des amas de pensées détachées. Mais comme il y avoit néanmoins un veritable ordre entre ces pensées; & que l'on a été averti que cette multitude de nombres produisoit quelque confusion, on a cru depuis les devoir diviser en Chapitres, & réunir ainsi diverses pensées sous un même titre, ce qui fait mieux voir la suite & l'ordre du Traité. Il se pourra faire néanmoins par ce changement, qu'en quelques endroits les Chapitres paroîtront ou trop liés avec ce qui précede, ou trop peu liés dans leurs parties; parcequ'il échappe toujours des défauts de cette sorte, quelque soin qu'on apporte dans ces revûes : néanmoins outre que cet inconvenient n'est pas grand, il

fait plus de tort à l'Auteur qu'au Lecteur; au-lieu que la confusion à laquelle on a remedié, faisoit plus de tort au Lecteur qu'à l'Auteur.

On ajoûtera ici que dans cette derniere édition, on a mis en marge la plûpart des citations : On a traduit plusieurs passages qui n'étoient qu'en latin ; l'on a fait deux Tables, l'une des passages de l'Ecriture sainte qui sont expliqués dans chaque volume, & l'autre des matieres. Enfin elle est augmentée de plusieurs Traités du même Auteur qui n'avoient point encore paru.





# TABLE

## Des Traités & des Chapitres contenus en ce Volume.

### PREMIER TRAITE'.

De la foiblesse de l'homme.

## SECOND TRAITE'.

De la soumission à la volonté de Dieu.

### PREMIERE PARTIE.

## SECONDE PARTIE.

---

## TROISIE'ME TRAITE'.

### De la crainte de Dieu.

---

## SECONDE PARTIE.

## QUATRIE'ME TRAITE'.

Des moyens de conserver la paix avec les hommes.

### PREMIERE PARTIE.

---

## SECONDE PARTIE.

---

## CINQUIEME TRAITE'.

Des jugemens témeraires.

Fin de la Table.

# APROBATION.

NOus soussignés Docteurs en Théologie de la Faculté de Paris, certifions avoir lû un livre qui a pour titre : *Essais de Morale*, contenus en divers Traités sur plusieurs devoirs importans, composé par le Sieur Mombrigny, dans lequel nous n'avons rien trouvé que de très-conforme à la Religion Catolique, Apostolique & Romaine. En foi de quoi nous avons signé. A Paris, le premier Avril 1671. Signé.

LE VAILLANT.

T. FORTIN.



# ESSAIS DE MORALE.

## *PREMIER TRAITÉ.*

## De la foiblesse de l'homme.

*Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum.* Psalm. 6. v. 3.

Ayez pitié de moi, Seigneur, parceque je suis foible.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Idée que l'orgueil nous donne de nous-mêmes. On ne travaille dans le monde que pour embellir cette idée. Que l'orgueil de tous les peuples est de même nature, des grans, des petits, des nations policées & des sauvages.*



L'ORGUEIL est une enflûre du cœur par laquelle l'homme s'étend & se grossit en quelque sorte en lui-même, & rehausse son idée par celle de force, de grandeur

CHAP. I. & d'excellence. C'estpourquoi les richesses nous élevent, parcequ'elles nous donnent lieu de nous considerer nous-mémes comme plus forts & plus grans. Nous les regardons, selon l'expression du Sage, comme une ville forte qui nous met à couvert des injures de la fortune, & nous donne moyen de dominer sur les autres: *Les richesses du riche sont comme une ville qui le fortifie.* SUBSTANTIA *divitis urbs roboris ejus* : & c'est ce qui cause cette élevation interieure qui est le ver des richesses, comme dit saint Augustin.

Prov. 18. 11.

To. 5. Serm. 61. n. 10.

L'orgueil des Grans est de même nature que celui des riches, & il consiste de même dans cette idée qu'ils ont de leur force. Mais comme en se considerant seuls, ils ne pourroient pas trouver en eux-mêmes dequoi la former, ils ont accoutumé de joindre à leur être l'image de tout ce qui leur appartient & qui est lié à eux. Un Grand dans son idée n'est pas un seul homme, c'est un homme environné de tous ceux qui sont à lui, & qui s'imagine avoir autant de bras qu'ils en ont tous ensemble, parcequ'il en dispose & qu'il les remue. Un General d'armée se représente toûjours à lui-même au milieu de tous ses soldats. Ainsi chacun tâche d'occuper le plus de place qu'il peut dans son imagination, & l'on ne se pousse

& ne s'agrandit dans le monde que pour augmenter l'idée que chacun ſe forme de ſoi-même. Voilà le but de tous les deſſeins ambitieux des hommes. Alexandre & Céſar n'ont point eu d'autre vûe dans toutes leurs batailles que celle-là. Et ſi l'on demande pourquoi le Grand-ſeigneur a fait depuis peu périr cent mille hommes devant Candie, on peut répondre ſûrement que ce n'eſt que pour attacher encore à cette image interieure qu'il a de lui-même, le titre de Conquerant.

C'eſt ce qui nous a produit tous ces titres faſtueux qui ſe multiplient à meſure que l'orgueil interieur eſt plus grand ou moins déguiſé. Je m'imagine que celui qui s'eſt le premier appellé, *haut & puiſſant Seigneur*, ſe regardoit comme élevé ſur la tête de ſes vaſſaux, & que c'eſt ce qu'il a voulu dire par cette épithete de *haut*, ſi peu convenable à la baſſeſſe des hommes. Les nations Orientales ſurpaſſent de beaucoup celles de l'Europe dans cet amas de titres, parcequ'elles ſont plus ſottement vaines. Il faut une page entiere pour expliquer les qualités du plus petit Roi des Indes, parcequ'ils y comprennent le dénombrement de leurs revenus, de leurs élephans & de leurs pierreries, & que tout cela fait partie de cet être imaginaire, qui eſt l'objet de leur vanité.

CHAP. I.

Peut-être même que ce qui fait desirer aux hommes avec tant de passion, l'approbation des autres, est qu'elle les affermit & les fortifie dans l'idée qu'ils ont de leur excellence propre; car ce sentiment public les en assûre, & leurs approbateurs sont comme autant de témoins qui les persuadent qu'ils ne se trompent pas dans le jugement qu'ils font d'eux-mêmes.

L'orgueil qui naît des qualités spirituelles, est de même genre que celui qui est fondé sur des avantages exterieurs; & il consiste de même dans une idée qui nous représente grans à nos yeux, & qui fait que nous nous jugeons dignes d'estime & de préference, soit que cette idée soit formée sur quelque qualité que l'on connoisse distinctement en soi, soit que ce ne soit qu'une image confuse d'une excellence & d'une grandeur que l'on s'attribue.

C'est aussi cette idée qui cause le plaisir ou le dégoût que l'on trouve dans quantité de petites choses qui nous flattent ou qui nous blessent, sans que l'on en voye d'abord la raison. On prend plaisir à gagner à toutes sortes de jeux, même sans avarice, & l'on n'aime point à perdre. C'est que quand on perd, on se regarde comme malheureux, ce qui renferme l'idée de foiblesse & de misere; & quand on gagne, on se regarde comme heureux, ce

qui préſente à l'eſprit celle de force, parcequ'on ſuppoſe qu'on eſt favoriſé de la fortune. On parle de même fort volontiers de ſes maladies, ou des dangers que l'on a courus; parcequ'on ſe regarde en cela, ou comme étant protegé particulierement de Dieu, ou comme ayant beaucoup de force ou beaucoup d'adreſſe pour reſiſter aux maux de la vie.

## CHAPITRE II.

*Qu'il faut humilier l'homme en lui faiſant connoître ſa foibleſſe : mais non en le réduiſant à la condition des bêtes.*

SI donc l'orgueil vient de l'idée que l'homme a de ſa propre force & de ſa propre excellence, il ſemble que le meilleur moyen de l'humilier, ſoit de le convaincre de ſa foibleſſe. Il faut piquer cette enflure pour en faire ſortir le vent qui la cauſe. Il faut le détromper de l'illuſion par laquelle il ſe repreſente grand à ſoi-même, en lui montrant ſa petiteſſe & ſes infirmités, non afin de le réduire par là à l'abattement & au deſeſpoir, mais afin de le porter à chercher en Dieu le ſoutien, l'appui, la grandeur & la force qu'il ne peut trouver en ſon être, ni dans tout ce qu'il y joint.

CHAP. II. Mais il faut bien se donner-de-garde de le faire en la maniere de certains auteurs, qui sous prétexte d'humilier l'orgueil de l'homme, l'ont voulu réduire à la condition des bêtes, & se sont portés jusqu'à soûtenir qu'il n'avoit aucun avantage sur les autres animaux. Ces discours font un effet tout contraire à celui qu'ils ont prétendu, & ils passent justement plutôt pour des jeux d'esprit, que pour des discours sérieux. Il y a dans l'homme un sentiment si vif & si clair de son excellence au-dessus des bêtes, que c'est en vain que l'on prétend l'obscurcir par de petits raisonnemens & de petites histoires vaines ou fausses. Tout ce que la verité peut faire est de nous humilier, & souvent même on ne trouve que trop de moyens de rendre toutes ses lumieres inutiles, quelques vives qu'elles soient. Que peut-on donc esperer de ces petites raisons, dont on sent la fausseté par un témoignage interieur, qu'on ne sauroit étouffer?

Qu'il est à craindre que ces discours, au-lieu de naître d'une reconnoissance sincere de la bassesse de l'homme, & d'un desir d'abattre son orgueil, ne viennent au-contraire d'une secrete vanité, ou d'une corruption encore plus grande! Car il y a des gens qui voulant vivre comme des bêtes, ne trouvent rien de fort humi-

liant dans les opinions qui les rendent CHAP.
ſemblables aux bêtes ; ils y trouvent au- II.
contraire un ſecret ſoulagement, parce-que leurs déreglemens leur deviennent moins honteux, en paroiſſant plus conformes à la nature. Ils ſont d'ailleurs bien-aiſes de rabaiſſer avec eux ceux dont l'éclat & la grandeur les incommode, & ils ne ſe ſoucient guéres de n'être pas differens des bêtes, pourvû qu'ils mettent au même rang les Rois & les Princes, les Savans & les Philoſophes.

Ne nous amuſons donc point à chercher dans ces vaines fantaiſies des preuves de notre foibleſſe, nous en avons aſſez de véritables & de réelles dans nous-mêmes. Il ne faut que conſiderer pour cela notre corps & notre eſprit, non de cette vûe ſuperficielle & trompeuſe, par laquelle on ſe cache ce que l'on n'en veut pas voir, & l'on n'y voit que ce qui plaît, mais d'une vûe plus diſtincte, plus étendue & plus ſincere, qui nous découvre à nous-mêmes tels que nous ſommes, & qui nous montre ce que nous avons véritablement de foibleſſe, de force, de baſſeſſe & de grandeur.

## Chapitre III.

*Description de l'homme, & premierement de la machine de son corps. Combien l'idée qu'il a de sa force est mal fondée. L'homme fuit de se comparer aux autres créatures, de-peur de reconnoître sa petitesse en toutes choses. Il le faut forcer à faire cette comparaison.*

En regardant l'homme comme de loin, nous y appercevons d'abord une ame & un corps attachés & liés ensemble par un nœud inconnu & incomprehensible, qui fait que les impressions du corps passent à l'ame, & que les impressions de l'ame passent au corps, sans que personne puisse concevoir la raison & le moyen de cette communication entre des natures si differentes. Ensuite en s'en approchant comme de plus près, pour connoître plus distinctement ces differentes parties, on voit que ce corps est une machine composée d'une infinité de tuyaux & de ressorts propres à produire une diversité infinie d'actions & de mouvemens, soit pour la conservation même de cette machine, soit pour d'autres usages ausquels on l'emploie, & que l'ame est une nature intelligente, capable de bien & de mal, de bon-

heur & de miſere : qu'il y a certaines actions de la machine du corps, qui ſe font indépendamment de l'ame : qu'il y en a d'autres où il faut qu'elle contribue par ſa volonté, & qui ne ſe feroient pas ſans elle : & que de ces actions les unes ſont néceſſaires à la conſervation même de la machine, comme le boire & le manger, les autres ſont deſtinées à d'autres fins. CHAP. III.

Cette machine, quoiqu'unie ſi étroitement à un eſprit, n'eſt ni immortelle, ni incapable d'être troublée & dereglée : au contraire elle eſt d'une telle nature qu'elle ne peut durer qu'un certain nombre d'années, & qu'elle renferme en ſoi des cauſes de ſa deſtruction & de ſa ruine. Souvent même elle ſe rompt & ſe défait en fort peu de temps. Elle eſt ſujette, lors même qu'elle ſubſiſte, à une infinité de dereglemens penibles qu'on appelle des maladies. Les Médecins ont en vain eſſayé d'en faire le dénombrement. Il y en a plus qu'ils n'en ſauroient connoître, parceque cette multitude innombrable de reſſorts & de tuyaux déliés qui doivent donner paſſage à des humeurs & à des eſprits, ne peut preſque ſubſiſter, ſans qu'il y arrive du deſordre : & ce qu'il y a de plus fâcheux, eſt que ce deſordre ne demeure pas dans le corps ; il paſſe à l'eſprit, il l'afflige, il l'inquiete, il le travaille, & il lui

A v

CHAP. III

cause de la douleur & de la tristesse.

L'homme a le pouvoir de remuer certaines parties de sa machine qui obéissent à sa volonté; & par le mouvement de cette machine, il remue aussi quelques corps étrangers selon le degré de sa force. Cette force est un peu plus grande dans les uns que dans les autres; mais elle est fort petite en tous: de sorte que pour ses ouvrages un peu plus considerables, il est obligé de se servir des grans mouvemens qu'il trouve dans la nature, qui sont ceux de l'eau, de l'air & du feu. C'est par là qu'il supplée à sa foiblesse, & qu'il fait beaucoup plus qu'il ne pourroit faire par lui-même. Mais avec tout cela, tout ce qu'il fait est fort peu de chose: & c'est en le considerant avec tous les secours qu'il peut emprunter des corps étrangers par son industrie, que nous ferons voir que la vanité qu'il tire de sa puissance & de sa force est très-mal fondée.

Mais ce qui fait naître ou qui entretient dans l'homme cette idée présomtueuse, c'est que l'amour propre le resserre & le renferme tellement en lui-même, que de toutes les choses du monde il ne s'applique qu'à celles qui ont rapport à lui, & qui sont liées avec lui. Il se fait en quelque sorte une éternité de sa vie, parcequ'il ne s'occupe point de tout ce qui est au-deçà

& au-delà ; & un monde du petit cercle de creatures qui l'environnent, ſur leſquelles il agit, ou qui agiſſent ſur lui ; & c'eſt par la place qu'il ſe donne dans ce petit monde, qu'il ſe forme cette idée avantageuſe de ſa grandeur. CHAP. III.

Il ſemble que ce ſoit pour diſſiper cette illuſion naturelle, que Dieu ayant deſſein d'humilier Job ſous ſa majeſté ſouveraine, le fait comme ſortir de lui-même pour lui faire contempler ce grand monde & toutes les créatures qui le rempliſſent, afin de le convaincre par là de ſon impuiſſance & de ſa foibleſſe, en lui faiſant voir combien il y a de cauſes & d'effets dans la nature qui ſurpaſſent non ſeulement ſa force, mais auſſi ſon intelligence. Et en effet, qu'y a-t-il de plus capable de détruire cette fauſſe idée que l'homme ſe forme de la grandeur de ſon être, en ne ſe comparant qu'avec lui-même, ou avec des hommes ſemblables à lui, que de l'obliger à conſiderer toutes les autres créatures, & ce qu'elles nous découvrent de la grandeur infinie de Dieu? Plus Dieu ſera grand & puiſſant à nos yeux, plus nous nous trouverons petits & foibles, & ce n'eſt qu'en perdant de vûe cette grandeur infinie, que nous nous eſtimons quelque choſe. Job. ch. 38. & ſu.

Pour ſuivre donc cette ouverture que

CHAP. III. l'Ecriture nous donne, que chacun contemple cette durée infinie qui le précede & qui le suit, & qu'y voyant sa vie renfermée, il regarde ce qu'elle en occupe. Qu'il se demande à lui-même, pourquoi il a commencé de paroître plutôt en ce point qu'en un autre de cette éternité, & s'il sent en soi la force ou de se donner l'être, ou de se le conserver. Qu'il en fasse de même de l'espace. Qu'il porte la vûe de son esprit dans cette immensité où son imagination ne sauroit trouver de bornes. Qu'il regarde cette vaste étendue de matiere que ses sens découvrent. Qu'il considere dans cette comparaison ce qui lui en est échu en partage, c'est-à-dire cette portion de matiere qui fait son corps. Qu'il voye ce qu'elle est, & ce qu'elle remplit dans l'univers. Qu'il tâche de découvrir pourquoi elle se trouve en ce lieu plutôt qu'en un autre de cet infini où il est comme abîmé. Il est impossible que dans cette vûe il ne considere la terre toute entiere comme un cachot où il se trouve confiné. Que sera-ce donc de l'espace qu'il occupe sur la terre? Il est vrai qu'il a quelque pouvoir d'en changer? mais il n'en change point qu'il n'en perde autant qu'il en açquiert, & il se voit toûjours englouti comme un atome imperceptible dans l'immensité de l'univers.

Qu'il joigne à cette conſideration celle de tous ces grans mouvemens qui agitent toute la matiere du monde, & qui emportent tous ces grans corps qui roulent ſur nos têtes. Qu'il y joigne celle de tout ce qui ſe fait dans le monde corporel indépendamment de lui. Qu'il y joigne celle du monde ſpirituel, de cette infinité d'Anges & de démons, de ce nombre prodigieux de morts, qui ne ſont morts qu'à notre égard, & qui ſont plus vivans & plus agiſſans qu'ils n'étoient. Qu'il y joigne celle de tous les hommes vivans qui ne penſent point à lui, qui ne le connoiſſent point, & ſur leſquels il n'a aucun pouvoir; & que dans cette contemplation il ſe demande à lui-même ce qu'il eſt dans ce double monde, quel eſt ſon rang, ſa force, ſa grandeur, ſa puiſſance, en comparaiſon de celles de toutes les autres créatures. CHAP. III.

---

## CHAPITRE IV.

*Néant de la vie préſente de l'homme, & de tout ce qui eſt fondé ſur cette vie.*

CEtte comparaiſon de l'homme avec toutes les autres créatures, tend principalement à humilier l'homme en la pré-

CHAP. IV. sence de Dieu, & à lui faire reconnoître sa propre foiblesse, en la comparant à la puissance infinie de son Auteur. Et ce n'est pas peu que de l'humilier en cette sorte, puisqu'il ne s'éleve en lui-même qu'en oubliant ce qu'il est à l'égard de Dieu. Et c'est pourquoi l'Apôtre saint Pierre nous recommande de nous humilier sous la puissante main de Dieu: *Humiliamini sub potenti manu Dei.* Elle tend aussi à détruire la vaine complaisance que l'homme ressent, en considerant le rang qu'il tient dans ce petit monde où il se renferme, parcequ'en lui donnant un plus grand théatre, & l'obligeant de se joindre à tous les autres êtres, on lui fait perdre l'idée de cette grandeur fantastique qu'il ne se donne à lui-même qu'en se séparant de toutes les autres créatures. Mais il faut aller plus avant, & lui faire voir que toute cette force même qu'il s'attribue dans son petit monde, n'est qu'une pure foiblesse, & que sa vanité est mal fondée en toutes manieres. Et c'est ce qui est bien facile.

1. Pet. 5. 6.

Car la force & la grandeur prétendue que l'homme s'attribue dans son idée, n'est fondée que sur sa vie, puisqu'il ne se regarde que dans cette vie, & qu'il considere en quelque sorte tous ceux qui sont morts, comme s'ils étoient anéantis. Mais

qu'eſt-ce que cette vie ſur laquelle il ſe fonde, & quelle force a-t-il pour ſe la conſerver ? Elle dépend d'une machine ſi délicate & compoſée de tant de reſſorts, qu'au lieu d'admirer comment elle ſe détruit, il y a lieu de s'étonner comment elle peut ſeulement ſubſiſter un peu de temps. Le moindre vaiſſeau qui ſe rompt, ou qui ſe bouche, interrompant le cours du ſang & des humeurs, ruine l'œconomie de tout le corps. Un petit épanchement de ſang dans le cerveau, ſuffit pour boucher les pores par où les eſprits entrent dans les nerfs, & pour arrêter tous les mouvemens. Si nous voiyons ce qui nous fait mourir, nous en ſerions ſurpris. Ce n'eſt quelquefois qu'une goute d'humeur étrangere, qu'un grain de matiere mal placé, & cette goute ou ce grain ſuffit pour renverſer tous les deſſeins ambitieux de ces Conquerans & de ces Maîtres du monde. CHAP. IV.

Je me ſouviens ſur ce ſujet qu'un jour on montra à une perſonne de grande qualité & de grand eſprit, un ouvrage d'ivoire d'une extraordinaire délicateſſe. C'étoit un petit homme monté ſur une colonne ſi deliée, que le moindre vent étoit capable de briſer tout cet ouvrage, & l'on ne pouvoit aſſez admirer l'adreſſe avec laquelle l'ouvrier avoit ſû le tailler.

CHAP. IV.
Cependant au-lieu d'en être surprise comme les autres, elle témoigna qu'elle étoit tellement frappée de l'inutilité de cet ouvrage, & de la perte du temps de celui qui s'y étoit occupé, qu'elle ne pouvoit appliquer son esprit à cette industrie que les autres y admiroient. Je trouvai ce sentiment fort juste; mais je pensai en même temps qu'on le pouvoit appliquer à bien des choses de plus grande consequence. Toutes ces grandes fortunes par lesquelles les ambitieux s'élevent comme par differens degrés, sur la tête des peuples & des Grans, ne sont soûtenues que par des apuis aussi délicats & aussi fragiles en leur genre, que l'étoient ceux de cet ouvrage d'ivoire. Il ne faut qu'un tour d'imagination dans l'esprit d'un Prince, une vapeur maligne qui s'élevera dans ceux qui l'environnent, pour ruiner tout cet édifice d'ambition: Et après tout, il est bâti sur la vie de cet ambitieux. Lui mort, voilà sa fortune renversée & anéantie. Et qu'y a-t-il de plus fragile & de plus foible que la vie d'un homme? Encore en conservant avec quelque soin ce petit ouvrage d'ivoire, on le peut garder tant que l'on veut; mais quelque soin qu'on prenne à conserver sa vie, il n'y a aucun moyen d'empêcher qu'elle ne finisse bien-tôt.

Si les hommes faisoient réflexion sur

cela, ils ſeroient infiniment plus retenus CHAP.
à s'engager en tant de deſſeins & d'entre- IV.
priſes, qui demanderoient des hommes immortels, & des corps autrement faits que les nôtres. Croit-on que qui auroit dit bien préciſément à tous ceux que nous avons vû de notre temps faire des fortunes immenſes qui ſe ſont diſſipées aprés leur mort, ce qui devoit arriver & à eux & à leurs maiſons, & qu'on leur eût marqué expreſſément qu'en s'engageant dans la voie qu'ils ont priſe, ils ſeroient dans l'éclat un certain nombre d'années avec mille ſoins, mille inquiétudes & mille traverſes; qu'ils feroient tout leur poſſible pour élever leur famille & pour la laiſſer puiſſante en biens & en charges; qu'ils mourroient en un tel temps; qu'enſuite toutes les langues & tous les écrivains ſe déchaîneroient contre eux; que leur fafamille s'étendroit; que tous leurs grans biens ſe diſſiperoient; croit-on, dis-je, qu'ils euſſent voulu prendre toutes les peines qu'ils ont priſes pour ſi peu de choſe? Pour moi je ne le croi pas. Si les hommes ne ſe promettent pas poſitivement l'immortalité & l'éternité, parceque ce ce ſeroit une illuſion trop groſſiere, aumoins n'enviſagent-ils jamais expreſſément les bornes de leur vie & de leur fortune. Ils ſont bien-aiſes de les oublier

CHAP. IV. & de n'y penser pas. Et c'estpourquoi il est bon de les en avertir, en leur montrant que tous ces biens & toutes ces grandeurs qu'ils entassent, n'ont pour baze qu'une vie que tout est capable de détruire.

Car ce n'est encore que l'oubli de la fragilité de la vie, & une confiance sans raison d'échapper de tous les dangers, qui fait résoudre les hommes à entreprendre des voyages au bout du monde,& à porter à la Chine leur corps, c'est-à-dire, tout leur être, selon leur pensée, pour en rapporter des drogues & des vernis. En verité s'ils y pensoient bien, & s'ils comptoient bien ce qu'ils hazardent & ce qu'ils desirent acquerir, ils concluroient sans doute qu'un peu de bien ne vaut pas la peine d'exposer une machine aussi foible que la leur à tant de perils & à tant d'incommodités, mais ils s'aveuglent volontairement eux-mêmes contre leur propre interêt, ils n'aiment que la vie, ils la hazardent pour toutes choses;& ils ont même établi entre eux, qu'il étoit honteux de craindre de la hazarder.

Si un homme disoit pour s'excuser d'aller à la guerre, quand il n'y est pas engagé par son devoir, que ce qui l'en empêche, c'est que sa tête n'est pas à l'épreuve du canon, ni son corps impénetrable aux épées & aux piques, il me semble qu'il

parleroit très-judicieusement & très-con- CHAP. IV.
formément à la disposition commune des hommes, qui n'estiment que les biens de la vie présente. Car puisqu'on n'en sauroit jouir sans vivre, on ne sauroit faire de plus grande folie que de hazarder inutilement la vie, qui en est le fondement. Cependant les hommes sont convenus, contre leurs propres principes, de traiter ce langage de ridicule. C'est qu'ils ont la raison encore plus foible que le corps, comme nous le verrons tantôt.

Mais comme ce n'est qu'en détournant son esprit de la fragilité de la vie, que l'homme tombe dans ces égaremens, & ensuite dans la présomtion de sa propre force, il est bon de lui mettre continuellement devant les yeux, que toutes les grandeurs ou d'esprit ou de corps, qu'il s'attribue, sont toutes attachées à cette vie miserable, qui ne tient elle-même à rien, & qui est continuellement exposée à mille accidens. Sans même qu'il nous en arrive aucun, la machine entiere du monde travaille sans cesse avec une force invincible à détruire notre corps. Le mouvement de toute la nature en emporte tous les jours quelque partie. C'est un édifice dont on sappe sans cesse les fondemens, & qui s'écroûlera quand les soûtiens en seront ruinés, sans qu'aucun sache pré-

cisément s'il est proche, ou s'il est éloigné de cet état.

---

## Chapitre V.

*Avertissemens continuels que nous avons de la fragilité de notre vie, par les nécessités ausquelles nous sommes assujettis.*

IL est étrange que les hommes puissent s'appuyer sur leur vie, comme sur quelque chose de solide, eux qui ont des avertissemens si sensibles & si continuéls de son instabilité. Je ne parle pas de la mort de leurs semblables qu'ils voyent à tous momens disparoître à leurs yeux, & qui sont autant de voix qui leur crient qu'ils sont mortels, & qu'il en faudra bien-tôt faire autant. Je ne parle pas non plus des maladies extraordinaires, qui sont comme des coups de fouet pour les tirer de leur assoupissement, & pour les avertir de penser à mourir. Je parle de la necessité où ils sont de soûtenir tous les jours la défaillance de leurs corps par le boire & par le manger. Qu'y a-t-il de plus capable de leur faire sentir leur foiblesse, que de les convaincre par ce besoin continuel, de la destruction continuelle de leur corps qu'ils tâchent de reparer, & de soûtenir contre l'impétuosité du torrent du mon-

de qui les entraîne à la mort ? Car la faim & la ſoif ſont proprement des maladies mortelles. Les cauſes en ſont incurables, & ſi l'on en arrête l'effet pour quelque temps, elles l'emportent enfin ſur tous les remedes. CHAP. V.

Qu'on laiſſe le plus grand eſprit du monde deux jours ſans manger, le voilà languiſſant, & preſque ſans action & ſans penſées, & uniquement occupé du ſentiment de ſa foibléſſe & de ſa défaillance. Il lui faut néceſſairement de la nourriture pour faire agir les reſſorts de ſon cerveau, ſans quoi l'ame ne peut rien. Qu'y a-t-il de plus humiliant que cette néceſſité ? Et encore n'eſt-ce pas la plus fâcheuſe, parcequ'elle n'eſt pas la plus difficile à ſatisfaire ; celle du dormir l'eſt bien autrement. Pour vivre il faut mourir tous les jours, en ceſſant de penſer & d'agir raiſonnablement, & en ſe laiſſant tomber dans un état où l'homme n'eſt preſque plus diſtingué des bêtes ; & cet état où nous ne vivons point, emporte une grande partie de notre vie.

Il faut ſouffrir ces néceſſités, puiſque Dieu nous y aſſujettit. Mais il ſeroit bien raiſonnable au-moins de les regarder comme des marques de notre foibleſſe, puiſque c'eſt en partie pour avertir l'homme de ſa baſſeſſe, qu'il plaît à Dieu de le

CHAP. V. réduire ainsi tous les jours à l'état & à la condition des bêtes. Cependant le déreglement des hommes est tel, qu'ils changent en sujets de vanité ce qui les devroit le plus humilier. Il n'y a rien où ils fassent paroître, quand ils le peuvent, plus de faste & de magnificence que dans les festins. On se fait honneur de cette honteuse necessité : & bien loin de s'en humilier on s'en sert à se distinguer des autres, quand on est en état d'y apporter plus d'appareil & d'ostentation.

## CHAPITRE VI.

*Examen des qualités spirituelles des hommes. Foiblesse qui les porte à en juger, non parcequ'elles ont de réel, mais par l'estime que d'autres hommes en font. Vanité & misere de la science des mots, de celle des faits, & des opinions des hommes.*

IL est assez aisé de persuader speculativement les hommes de la foiblesse de leurs corps, & des miseres de leur nature, quoiqu'il soit très-difficile de les porter à en tirer cette consequence naturelle, qu'ils ne doivent faire aucun état de tout ce qui est appuyé sur un fondement aussi branlant & aussi fragile que leur vie. Mais ils ont d'autres foiblesses ausquelles non

ſeulement ils ne s'appliquent point, mais dont ils ne ſont point du tout convaincus. Ils eſtiment leur ſcience, leur lumiere, leur vertu, la force & l'étendue de leur eſprit. Ils croient être capables de grandes choſes. Les diſcours ordinaires des hommes ſont tout pleins des éloges qu'ils ſe donnent les uns aux autres pour ces qualités d'eſprit. Et la pente qu'on a à recevoir ſans examen tout ce qui eſt à ſon avantage, fait que ſi l'on en a quelqu'une, on n'en juge pas par ce qu'elle a de réel, mais par cette idée commune que l'on en apperçoit dans les autres.

CHAP. VI.

*Voyez la 2. partie du Traité du Danger des Entretiens des hommes. tom. 2.*

Mais on doit d'abord conſiderer comme une très-grande foibleſſe, cette inclination que l'on a à juger des choſes, non ſur la verité, mais ſur l'opinion d'autrui. Car il eſt clair qu'un jugement faux ne peut donner de réalité à ce qui n'en a point. Si nous ne ſommes donc pas aſſez humbles pour n'avoir pas de complaiſance en ce que nous avons véritablement, au-moins ne ſoyons pas aſſez ſottement vains pour nous attribuer ſur le témoignage d'autrui, ce que nous pouvons reconnoître nous-mêmes que nous n'avons pas. Examinons ce qui nous éleve, voyons ce qu'il y a de réel & de ſolide dans la ſcience des hommes, & dans les vertus humaines, & retranchons-en au-moins

CHAP. VI. tout ce que nous découvrirons être vain & faux.

La ſcience eſt,ou des mots,ou des faits, ou des choſes. Je demeure d'accord que les hommes ſont capables d'aller aſſez loin dans la ſcience des mots & des ſignes, c'eſt à-dire,dans la connoiſſance de la liaiſon arbitraire qu'ils ont faite de certains ſons avec de certaines idées. Je veux bien admirer la capacité de leur memoire, qui peut recevoir ſans confuſion tant d'images differentes, pourvû que l'on m'accorde que cette ſorte de ſcience eſt une grande preuve non ſeulement qu'ils ſont très-ignorans, mais même qu'ils ſont preſque incapables de rien ſavoir. Car elle n'eſt de ſoi d'aucun prix ni d'aucune utilité. Nous n'apprenons le ſens des mots, qu'afin de parvenir à la connoiſſance des choſes. Elle tient lieu de moyen, & non de fin. Cependant ce moyen eſt ſi difficile & ſi long, qu'il y faut conſumer une partie de notre vie. Pluſieurs l'y emploient toute entiere,& tout le fruit qu'ils tirent de cette étude, eſt d'avoir appris que de certains ſons ſont deſtinés par les hommes à ſignifier de certaines choſes, ſans que cela les avance en rien pour en connoître la nature. Cependant les hommes ſont ſi vains, qu'ils ne laiſſent pas de ſe glorifier de cette ſorte de ſcience ; & c'eſt celle-même dont

ils tirent plus de vanité, parcequ'ils n'ont pas la force de resister à l'approbation des ignorans, qui admirent d'ordinaire ceux qui la possedent. CHAP. VI.

Il n'y a guéres plus de solidité dans la science des faits ou des évenemens historiques. Combien y en a-t-il peu d'exactement rapportés dans les histoires? Nous en pouvons juger par ceux dont nous avons une connoissance particuliere, lorsqu'ils sont écrits par d'autres. Le moyen donc de distinguer les vrais des faux, & les certains des incertains? On peut bien savoir en general que tout historien ment, ou de bonne foi, s'il est sincere; ou de mauvaise foi s'il ne l'est pas; mais comme il ne nous avertit pas quand il ment, nous ne saurions empêcher qu'il ne nous trompe qu'en ne le croyant presqu'en rien.

Lors même que l'on ne peut pas dire que les histoires soient fausses, combien sont-elles differentes des choses mêmes? Combien les faits y sont-ils decharnés; c'est-à-dire, separés tant des mouvemens secrets qui les ont produits, que des circonstances qui ont contribué à les faire réussir. Elles ne nous presentent proprement que des squelettes, c'est-à-dire, des actions toutes nues, ou qui paroissent dépendre de peu de ressorts, quoiqu'elles n'ayent été faites que dépendamment

CHAP. VI. d'une infinité de causes ausquelles elles étoient attachées, & qui leur servoient de soutien & de corps. C'est donc bien peu de chose que cette science ; & bien loin de fournir aux hommes un sujet d'une vaine complaisance, elle ne leur devroit donner qu'un sujet de s'humilier dans la vûe de leur foiblesse ; puisqu'au même temps qu'ils se trouvent l'esprit rempli de cette infinité d'idées qu'ils ont tirées des histoires, ils se trouvent aussi dans l'impuissance de distinguer celles qui sont vraies de celles qui ne le sont pas.

On peut mettre au même rang la connoissance des opinions des hommes sur les matieres qui ont fait le sujet de leurs méditations, puisqu'elles sont aussi une partie considerable de leur science. Car comme s'ils avoient une infinité de temps à perdre, il ne leur suffit pas de s'informer de ce que les choses sont en effet ; mais ils tiennent aussi regître de toutes les fantaisies que les autres ont eues sur ces mêmes choses, ou plutôt ne pouvant réussir à trouver la verité, ils se contentent de savoir les opinions de ceux qui l'ont cherchée, & ils se croient par exemple grans Philosophes ou grans Médecins, parcequ'ils savent les sentimens de divers Philosophes ou de divers Médecins sur chaque matiere. Mais comme on n'en est pas

plus riche pour ſavoir toutes les viſions CHAP. de ceux qui ont cherché l'art de faire de VII. l'or; de même on n'en eſt pas plus ſavant pour avoir dans ſa mémoire toutes les imaginations de ceux qui ont cherché la verité ſans la trouver.

---

## CHAPITRE VII.

*Qu'on eſt auſſi heureux d'ignorer que de ſavoir la plupart des choſes. Incertitude de la plupart des ſciences. L'homme ne connoît pas même ſon ignorance.*

IL n'y a que la ſcience des choſes, c'eſt-à-dire celle qui a pour but de ſatisfaire notre eſprit par la connoiſſance du vrai, qui puiſſe avoir quelque ſolidité. Mais quand les hommes y auroient fait de grans progrès, ils ne s'en devroient guéres plus eſtimer, puiſque ces connoiſſances ſteriles ſont ſi peu capables de leur apporter quelque fruit & quelque contentement ſolide, qu'on eſt tout auſſi heureux en y renonçant d'abord, qu'en les portant par de longs travaux au plus haut point où l'on puiſſe les porter. Qu'un grand Mathématicien ſe travaille tant qu'il voudra l'eſprit pour découvrir de nouveaux aſtres dans le ciel, ou pour marquer le chemin des cometes, il n'y a qu'à conſiderer

CHAP. VII. combien aisément on se passe de ces connoissances pour ne lui point porter d'envie, & pour être tout aussi heureux que lui. Aussi le plaisir que l'on prend dans ces sortes de connoissances ne consiste pas dans la possession même, mais dans l'acquisition. Si-tôt que l'on y est arrivé, on n'y pense plus. L'esprit ne se divertit que par la recherche même, parcequ'il s'y nourrit de la vaine esperance d'un bien imaginaire qu'il se propose dans la découverte. Si-tôt qu'il n'est plus soutenu & animé par cette esperance, il faut qu'il cherche une autre occupation pour éviter la langueur.

Mais il ne suffit pas que l'homme s'humilie par l'inutilité de ces sciences, il faut qu'il reconnoisse de plus que ce qu'il en peut acquerir n'est presque rien, & que la plus grande partie de la Philosophie humaine n'est qu'un amas d'obscurités & d'incertitudes, ou même de faussetés. Il n'en faut point d'autres preuves que ce que nous avons vu arriver de notre temps. On avoit philosophé trois mille ans durant sur divers principes, & il s'éleve dans un coin de la terre un homme * qui change toute la face de la Philosophie, & qui prétend faire voir que tous ceux qui sont venus avant lui, n'ont rien entendu dans les principes de la nature. Et ce ne sont

* M. Descartes.

pas seulement de vaines promesses; car il faut avoüer que ce nouveau-venu donne plus de lumiere sur la connoissance des choses naturelles, que tous les autres ensemble n'en avoient donné. Cependant quelque bonheur qu'il ait eu à faire voir le peu de solidité des principes de la Philosophie commune, il laisse encore dans les siens beaucoup d'obscurités impenetrables à l'esprit humain. Ce qu'il nous dit, par exemple, de l'espace & de la nature de la matiere, est sujet à d'étranges difficultés, & j'ai bien peur qu'il n'y ait plus de passion que de lumiere dans ceux qui paroissent n'en être pas effrayés. Quel plus grand exemple peut-on avoir de la foiblesse de l'esprit humain, que de voir que pendant trois mille ans ceux d'entre les hommes qui semblent avoir eu le plus de pénetration, se soient occupés à raisonner sur la nature, & qu'aprés tant de travaux, & malgré ce nombre innombrable d'écrits qu'ils ont faits sur cette matiere, il se trouve qu'on en est à recommencer, & que le plus grand fruit qu'on puisse tirer de leurs ouvrages, est d'y apprendre que la Philosophie est un vain amusement; & que ce que les hommes en savent n'est presque rien. Ce qui est étrange est que l'homme ne connoît pas même son ignorance, & que cette science est la plus rare de toutes.

CHAP. VIII.

CHAP. VII. Et c'eſt pourquoi quand le commun du monde voit ces grandes Bibliotheques, que l'on peut appeller à quelque choſe près, le magaſin des fantaiſies des hommes, il s'imagine que l'on ſeroit trés-heureux, ou du moins bien habile, ſi on ſavoit tout ce qui eſt contenu dans ces amas de volumes, & ne les regardent pas autrement que comme des treſors de lumiere & de verité. Mais ils en jugent bien mal. Quand tout cela ſeroit réuni dans une tête, cette tête n'en ſeroit ni mieux reglée, ni plus ſage, ni plus heureuſe. Tout cela ne feroit qu'augmenter ſa confuſion, & obſcurcir ſa lumiere. Et après tout elle ne ſeroit guéres differente d'une bibliotheque exterieure. Car comme on ne peut lire qu'un livre à la fois, & qu'une page dans ce livre; de même celui qui auroit tous les livres dans ſa mémoire, ne ſeroit capable de s'appliquer à chaque heure qu'à un certain livre & à une certaine partie de ce livre. Tout le reſte ſeroit en quelque ſorte autant hors de ſa penſée que s'il ne le ſavoit point du tout: & tout l'avantage qu'il en tireroit, eſt qu'il pourroit quelquefois ſuppléer à l'abſence des livres en cherchant avec peine dans ſa mémoire ce qu'elle auroit retenu, encore n'en ſeroit-il pas ſi aſſuré, que s'il prenoit la peine de s'en inſtruire à l'heure même dans un livre.

## CHAPITRE VIII.

*Bornes étroites de la science des hommes : notre esprit racourcit tout. La verité même nous aveugle souvent.*

POur comprendre donc ce que c'est que la science des hommes, il faut descendre comme par divers degrés jusques aux bornes où elle est réduite. Elle seroit peu de chose quand notre esprit seroit capable de s'appliquer tout à la fois à tout ce que nous avons dans la mémoire, parceque nous ne connoîtrions toujours que peu de verités. Cependant, comme je le viens de dire, nous ne sommes capables de connoître qu'un seul objet & une seule verité à la fois. Le reste demeure enseveli dans notre mémoire comme s'il n'y étoit point. Voilà donc déja notre science réduite à un seul objet. Mais de quelle maniere encore le connoît-on? S'il renferme diverses qualités, nous n'en regardons qu'une à la fois. Nous divisons les choses les plus simples en diverses idées, parceque notre esprit est encore trop étroit pour les pouvoir comprendre toutes ensemble. Tout est trop grand pour lui. Il faut qu'il racourcisse tout ce

CHAP. VIII. qu'il considere, ou qu'il en retranche la plus grande partie pour le proportionner à sa petitesse.

La vûe de notre esprit est à peu près semblable à celle de notre corps ; je veux dire qu'elle est aussi superficielle & aussi bornée. Nos yeux ne penetrent point la profondeur des corps, ils s'arrêtent à la surface. Plus ils étendent leur vûe, plus elle est confuse ; & pour voir quelque objet exactement, il faut qu'ils perdent de vûe tous les autres. Que si les objets sont éloignés, ils les réduisent par la foiblesse de l'organe qui en reçoit l'image, à la petitesse des moindres corps que nous avons auprès de nous. Ces masses prodigieuses qu'on appelle des étoiles, ne sont qu'un point à nos yeux, & ne nous paroissent presque que des étincelles. C'est-là l'image de la vûe de notre esprit. Nous ne connoissons de-même que la surface & l'écorce de la plupart des choses. Nous en détachons comme une feuille délicate pour en faire l'objet de notre pensée. Si les objets sont un peu étendus, ils nous confondent. Il faut necessairement que nous les considerions par parties, & souvent la multiplicité de ces parties nous rejette dans la confusion que nous voulions éviter. *Confusum est quidquid in pulverem sectum est.* S'ils ne sont pas présens à nos sens,

nous ne les atteignons ſouvent qu'en un CHAP. point, & nous nous formons des idées ſi VIII. foibles & ſi petites des plus grandes & des plus terribles choſes, qu'elles font moins d'impreſſion ſur nous, que la moindre de celles qui agiſſent ſur nos ſens.

Ce n'eſt pas encore tout. Quoique ce que notre eſprit peut comprendre de verité ſoit ſi peu de choſe, la poſſeſſion ne lui en eſt pas néanmoins ferme ni aſſurée. Il y eſt ſouvent troublé par la défiance & l'incertitude : & le faux lui paroît revêtu de couleurs ſi ſemblables à celle du vrai, qu'il ne ſait où il en eſt. Ainſi il n'embraſſe ſon objet que foiblement & comme en tremblant, & il ne ſe défend contre cette incertitude que par un certain inſtinct, & un certain ſentiment qui le fait attacher aux vérités qu'il connoît, malgré les raiſons qui ſemblent y être contraires.

Voilà donc à quoi ſe reduit cette ſcience des hommes que l'on vante tant, à connoître une à une un petit nombre de verités d'une maniere foible & tremblante. Mais de ces verités combien y en a-t-il peu d'utiles ? & de celles qui ſont utiles en elles-mêmes, combien y en a-t-il peu qui le ſoient à notre égard, & qui ne puiſſent devenir des principes d'erreur ? Car c'eſt encore un effet de la foibleſſe des

CHAP. VIII. hommes, que la lumiere les aveugle souvent aussi-bien que les tenebres, & que la verité les trompe aussi-bien que l'erreur. Et la raison en est que les conclusions dépendant ordinairement de l'union des verités, & non d'une verité toute seule; il arrive souvent qu'une verité imparfaitement connue, étant prise par erreur comme suffisante pour nous conduire, nous jette dans l'egarement. Combien y en a-t-il, par exemple, qui se précipitent dans des indiscretions par la connoissance qu'ils ont de cette verité particuliere, Que nous devons la correction au prochain? Combien y en a-t-il qui autorisent leur lâcheté par des maximes très-veritables touchant la condescendance chrétienne?

Si l'on ne voit point de chemin, on s'égare. Si l'on en voit plusieurs, on se confond: & la lumiere de l'esprit qui fait découvrir plusieurs raisons, est aussi capable de nous tromper, que la stupidité qui ne voit rien. Nous nous trompons souvent par l'impression des autres qui nous communiquent leurs erreurs, & nous nous trompons même quelquefois lorsque nous découvrons les erreurs des autres, parceque nous sommes portés à croire qu'ils ont tort en tout, au-lieu qu'ils n'ont souvent tort qu'en partie.

## CHAPITRE IX.

*Difficulté de connoître les choſes dont on doit juger par la comparaiſon des vraiſemblances. Temerité prodigieuſe de ceux qui ſe croyent capables de choiſir une religion, par l'examen particulier de tous les dogmes conteſtés.*

VOici encore un autre inconvenient qui eſt la ſource d'un grand nombre d'erreurs. La découverte du vrai dans la plupart des choſes dépend de la comparaiſon des vraiſemblances. Mais qu'y a-t-il de plus trompeur que cette comparaiſon? car ce qui eſt de ſoi-même moins vraiſemblable étant mis plus en vûe par la maniere dont on l'exprime, & étant conſideré avec plus d'application ou de paſſion, eſt capable de faire beaucoup plus d'impreſſion ſur l'eſprit, que d'autres choſes, qui quoiqu'appuyées ſur des raiſons beaucoup plus ſolides, ſeroient propoſées d'une maniere obſcure, & écoutées avec negligence & ſans paſſion. Ainſi l'inégalité de la clarté, l'inégalité de l'application, l'inégalité de la paſſion contrepeſe ſouvent, ou anéantit même entierement l'avantage que les raiſons ont les unes ſur les autres en ſolidité, ou en vraiſemblance.

CHAP. IX. Cependant l'esprit de l'homme étant si foible, si borné, si étroit, si sujet à s'égarer, est en même temps si présomtueux qu'il n'y a rien dont il ne se puisse croire capable, pourvu qu'il se trouve des gens qui l'en flattent. Qu'y a-t-il qui soit plus visiblement au-dessus de l'esprit & de la lumiere du commun du monde, & particulierement des simples & des ignorans, que de discerner entre tant de dogmes contestés parmi les Chretiens, ceux qu'il faut rejetter, de ceux qu'il faut suivre? Pour décider raisonnablement une seule de ces questions, il faut une étendue d'esprit très-grande & très-rare. Que sera-ce donc quand il s'agit de les décider toutes, & de faire le choix d'une Religion sur la comparaison des raisons de toutes les societés Chrétiennes? Cependant les Auteurs des nouvelles heresies ont persuadé à cent millions d'hommes qu'il n'y avoit rien en cela qui surpassât la force de l'esprit des plus simples. C'est même par là qu'ils les ont attirés d'entre le peuple. Ceux qui les ont suivis ont trouvé qu'il étoit beau de discerner eux-mêmes la veritable Religion par la discussion des dogmes, & ils ont consideré ce droit d'en juger qu'on leur attribuoit, comme un avantage considerable que l'Eglise Romaine leur avoit injustement ravi.

On ne doit pas néanmoins chercher ailleurs que dans la foiblesse même de l'homme la cause de cette présomtion. Elle vient uniquement de ce que l'homme est si éloigné de connoître la verité, qu'il en ignore même les marques & les caracteres. Il ne se forme souvent que des idées confuses des termes d'évidence & de certitude. Et c'est ce qui fait qu'il les applique au hazard à toutes les vaines lueurs dont il est frappé. Tout ce qui lui plait devient évident. Ainsi après qu'un heretique a comme consacré ses fantaisies par ce titre qu'il leur donne de verités certaines & contenues clairement dans l'Ecriture, il étouffe ensuite tous les doutes qui pourroient s'élever contre, & ne se permet pas de les regarder; ou s'il les regarde, c'est en ne les considerant que comme des difficultés, & en leur ôtant par là la force de faire impression sur son esprit. CHAP. IX.



## CHAPITRE X.

*Que le monde n'est presque composé que de gens stupides qui ne pensent à rien. Que ceux qui pensent un peu davantage ne valent pas mieux. Trouble que l'imagination cause à la raison. Folie commencée dans la plupart des hommes.*

SI l'esprit humain est si peu de chose, même lorsqu'il s'agite & qu'il cherche la verité, que sera-ce lorsqu'il s'abandonne au poids de son corps, & qu'il n'agit presque que par les sens ? Or il n'agit presque que de cette sorte dans la plupart des hommes, comme l'Ecriture nous l'enseigne quand elle nous dit, *que l'habitation terrestre abaisse l'esprit qui pense à plusieurs choses*. Car en nous découvrant par ces paroles l'activité naturelle de l'esprit, qui se rend de lui-même capable de former une grande diversité de pensées, & de comprendre une infinité de divers objets; elle nous fait voir aussi l'état où cet esprit est reduit par l'union avec un corps corrompu, & par les necessités de la vie presente, qui l'appesantissent tellement, quelqu'actif, pénetrant & étendu qu'il soit de lui-même, qu'elles le resserrent en un très-petit cercle d'objets grossiers, autour des-

Sap. 9. 15.

quels il ne faut que [illegible]
ment d'un mouvement [illegible]
qui n'a rien de la [illegible]
deur de la nature. En [illegible]
xion sur tous les hommes [illegible]
trouvera [illegible] sont [illegible]
dans une [illegible]
tent pas entierement [illegible]
leur en laisse [illegible]
chose estonnante [illegible]
estre reduite a ne [illegible]
pensée un [illegible]
[illegible]
de ses ennemis.

Mais [illegible]

[illegible]

CHAP. X.

cercle d'objets grossiers ausquels il est accoutumé. S'ils sont infiniment éloignés par leur nature, de celle des bêtes, telle qu'elle est en effet, ils sont très-peu differens de l'idée que nous en avons. Car ce que nous concevons par une bête, est un certain animal qui pense, mais qui pense peu, qui n'a que des idées confuses & grossieres, & qui n'est capable de concevoir qu'un fort petit nombre d'objets. Ainsi nous concevons, un cheval comme un animal qui pense à manger, à dormir, à courir, à retourner à son écurie. Cette idée n'est pourtant pas celle d'un cheval; car une machine ne pense point : mais c'est proprement celle d'un homme stupide. Et certainement il ne faudroit pas y ajoûter encore beaucoup de pensées pour en former celle d'un Tartare.

Cependant ce nombre de gens qui ne pensent presque point, & qui ne sont occupés que des necessités de la vie présente, est si grand, que celui des gens dont l'esprit a un peu plus d'agitation & de mouvement, n'est presque rien en comparaison. Car ce nombre de stupides comprend dans le Christianisme même, presque tous les gens de travail, presque tous les pauvres, la plupart des femmes de basse condition, tous les enfans. Tous ces gens ne pensent presque à rien durant

leur vie, qu'à satisfaire aux necessités de leurs corps, à trouver moyen de vivre, à vendre, à acheter; & encore ils ne forment sur tous ces objets que des pensées assez confuses. Mais dans les autres nations, principalement entre celles qui sont plus barbares, il comprend les peuples entiers sans aucune distinction. CHAP. X.

Il est certain que les gens qui travaillent du corps, comme tous les pauvres du monde, pensent moins que les autres, & le travail rend leur ame plus pesante: les richesses au-contraire qui donnent un peu plus de loisir & de liberté aux hommes, & qui leur permettent de s'entretenir les uns avec les autres; les emplois d'esprit qui les obligent de traiter ensemble, les reveillent un peu, & empêchent que leur ame ne tombe dans une si grande stupidité. L'esprit d'une femme de la Cour est plus remué & plus actif que celui d'une paysanne, & celui d'un Magistrat, que celui d'un artisan. Mais s'il y a plus d'action & de mouvement, il y a aussi pour l'ordinaire plus de malice & plus de vanité: de sorte qu'il y a encore plus de bien réel dans une stupidité simple, que dans cette activité pleine de déguisement & d'artifice.

Enfin pour achever la peinture de la foiblesse de notre esprit, il faut encore

CHAP. X. considerer que quelque vraies que soient ses pensées, il en est souvent separé avec violence par le déreglement naturel de son imagination. Une mouche qui passera devant ses yeux est capable de le distraire de la contemplation la plus serieuse. Cent idées inutiles qui viennent à la traverse, le troublent & le confondent malgré qu'il en ait. Et il est si peu maître de lui-même, qu'il ne sauroit s'empêcher de jetter au-moins la vûe sur ces vains fantômes, en quittant les objets les plus importans. Ne peut-on pas appeller avec raison cet état, un commencement de folie ? Car comme la folie achevée consiste dans le déreglement entier de l'imagination qui vient de ce que les images qu'elle presente sont si vives que l'esprit ne distingue plus les fausses des veritables, de même la force qu'elle a de presenter ses images à l'esprit, sans le congé & sans l'aveu de la volonté, est une folie commencée; & pour la rendre entiere, il ne faut qu'augmenter de quelques degrés la chaleur du cerveau, & rendre les images un peu plus vives. De sorte qu'entre l'état du plus sage homme du monde, & celui d'un fou achevé, il n'y a de difference que de quelques degrés de chaleur & d'agitation d'esprit. Et nous ne sommes pas seulement obligés de reconnoître que nous sommes

capables de la folie ; mais il faut avouer de plus que nous la ſentons, & que nous la voyons toute formée dans nous-mêmes, ſans que nous ſachions à quoi il tient qu'elle ne s'acheve par un entier renverſement de notre eſprit.



## CHAPITRE XI.

*Foibleſſe de la volonté de l'homme plus grande que celle de la raiſon. Peu de gens vivent par raiſon. La volonté ne ſauroit reſiſter à des impulſions dont nous ſavons la fauſſeté. Les paſſions viennent de foibleſſe. Beſoin que l'ame a d'apui.*

MAIS quoique la raiſon ſoit foible au point où nous l'avons repreſentée, ce n'eſt encore rien au prix de la foibleſſe de l'autre partie de l'homme, qui eſt ſa volonté, & l'on peut dire en les comparant enſemble, que ſa raiſon fait ſa force & que ſa foibleſſe conſiſte dans l'impuiſſance où ſa volonté ſe trouve, de ſe conduire par la raiſon.

Il n'y a perſonne qui ne demeure d'accord que la raiſon nous eſt donnée pour nous ſervir de guide dans la vie, pour nous faire diſcerner les biens & les maux, & pour nous regler dans nos deſirs & dans nos actions. Mais combien y en a-t-il peu qui l'emploient à cet uſage, & qui vivent,

CHAP. XI. je ne dis pas ſelon la verité & la juſtice ; mais ſelon leur propre raiſon toute aveugle & toute corrompue qu'elle eſt ? Nous flottons dans la mer de ce monde au gré de nos paſſions qui nous emportent tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, comme un vaiſſeau ſans voile & ſans pilote : & ce n'eſt pas la raiſon qui ſe ſert des paſſions, mais ce ſont les paſſions qui ſe ſervent de la raiſon pour arriver à leur fin. C'eſt tout l'uſage que l'on en fait ordinairement.

Souvent même la raiſon n'eſt pas corrompue. Elle voit ce qu'il faudroit faire, & elle eſt convaincue du neant des choſes qui nous agitent ; mais elle ne ſauroit empêcher l'impreſſion violente qu'elles font ſur nous. Combien de gens s'alloient autrefois battre en duel, en déplorant & en condannant cette miſerable coutume, & ſe blâmant eux-mêmes de la ſuivre ? Mais ils n'avoient pas pour cela la force de mépriſer le jugement de ces fous qui les euſſent traités de lâches s'ils euſſent obéi à la raiſon ? Combien de gens ſe ruïnent en folles dépenſes, & ſe réduiſent à des miſeres extrêmes, parcequ'ils ne ſauroient reſiſter à la fauſſe honte de ne faire pas comme les autres ?

Qu'y a-t-il de plus aiſé que de convaincre les hommes du peu de ſolidité de tout ce qui les attire dans le monde ? Cepen-

dant avec tous ces raisonnemens le fantôme de la réputation, la chimere des honneurs & du rang, & mille autres choses aussi vaines les emportent & les renversent, parceque leur ame n'a point de force, de solidité, ni de fermeté. CHAP. XI.

Que diroit-on d'un soldat qui étant averti que dans un spectacle où l'on représenteroit un combat, les canons & les mousquets ne sont point chargés à balle, ne laisseroit pas de baisser la tête & de s'enfuir au premier coup de mousquet? Ne diroit-on pas que sa lâcheté approcheroit de la folie? Et n'est-ce pas cependant ce que nous faisons tous les jours? On nous avertit que les discours & les jugemens des hommes sont incapables de nous nuire, comme ils ne nous peuvent servir de rien, qu'ils ne peuvent nous ravir aucun de nos biens, ni soulager aucun de nos maux. Et néanmoins ces discours & ces jugemens ne laissent pas de nous renverser, & de faire sortir notre ame de son assiete. Une grimace, une parole de chagrin nous mettent en colere, & nous nous préparons à les repousser comme si c'étoit quelque chose de bien redoutable. Il faut nous flatter & nous caresser comme des enfans, pour nous tenir en bonne humeur, autrement nous jettons des cris à notre mode comme les enfans à la leur.

CHAP. XI. Il eſt certain que l'impatience que les hommes témoignent dans toutes ces occaſions, vient de quelque paſſion qui les poſſede. Mais les paſſions mêmes viennent de foibleſſe & du peu d'attache que leur ame a aux biens veritables & ſolides. Et pour le comprendre il faut conſiderer que comme ce n'eſt pas une foibleſſe à notre corps d'avoir beſoin de la terre pour ſe ſoutenir, parceque c'eſt la condition naturelle de tous les corps; mais que l'on ne dit qu'il eſt foible que lorſqu'il a beſoin d'appuis étrangers, qu'il le faut porter, ou qu'il lui faut un bâton, & que le moindre vent eſt capable de le renverſer; de même ce n'eſt pas une foibleſſe à l'ame d'avoir beſoin de s'appuyer ſur quelque choſe de véritable & de ſolide, & de ne pouvoir pas ſubſiſter comme ſuſpendue en l'air ſans être attachée à aucun objet: ou ſi c'eſt une foibleſſe, elle eſt eſſencielle à la creature, qui ne ſuffiſant pas à elle-même, a beſoin de chercher ailleurs le ſoutien qu'elle ne trouve pas en ſoi.

Mais la foibleſſe veritable de l'ame conſiſte en ce qu'elle s'appuye ſur le neant, comme dit l'Ecriture, & non ſur des choſes réelles & ſolides; ou que ſi elle s'appuye ſur la verité, cette verité ne lui ſuffit pas, & n'empêche pas qu'elle

Iſai. 59. 4.

n'ait encore besoin de mille autres ſou-tiens, par la privation deſquels elle tombe incontinent dans l'abattement. Elle conſiſte en ce que le moindre ſouffle eſt capable de la faire ſortir de l'état de ſon repos, que les moindres bagatelles la troublent, l'agitent, la tourmentent, & qu'elle ne peut reſiſter à l'impreſſion de mille choſes dont elle reconnoit elle-même la fauſſeté & le neant. CHAP. XII.

---

## CHAPITRE XII.

*Conſideration particuliere ſur la vanité des appuis que l'ame ſe fait pour ſe ſoutenir.*

CE que nous venons de dire eſt une image racourcie de la foibleſſe de l'homme : & il eſt bon de la conſiderer plus en détail pour en remarquer les differens traits.

Quoique l'homme ne puiſſe trouver en cette vie de veritable repos ; il eſt certain qu'il n'eſt pas auſſi toujours dans l'abattement & dans le deſeſpoir. Son ame prend par neceſſité une certaine conſiſtance, parcequ'il eſt ſi foible & ſi inconſtant, qu'il ne peut pas même demeurer dans une agitation continuelle. Les plus grans maux s'adouciſſent par le temps. Le ſentiment s'en perd & s'en

CHAP. XII. évanouir. La pauvreté, la honte, la maladie, l'abandonnement, la perte des amis, des parens, des enfans, ne produisent que des secousses passageres, dont le mouvement se rallentit peu-à-peu jusqu'à ce qu'il cesse entierement.

L'ame trouve donc enfin quelque sorte de repos, & c'est une chose commune à tous les hommes d'avoir en quelque temps de leur vie une assiette tranquille. Mais cette assiette est si peu ferme, qu'il ne faut presque rien pour la troubler.

La raison en est que l'homme ne s'y soutient pas par l'attache à quelque vérité solide qu'il connoisse clairement; mais qu'il s'appuye sur quantité de petits soutiens; & qu'il est comme suspendu par une infinité de fils foibles & déliés, à un grand nombre de choses vaines & qui ne dépendent pas de lui : de sorte que comme il y a toujours quelqu'un de ces fils qui se rompt, il tombe aussi en partie & reçoit une secousse qui le trouble. On est porté par le petit cercle d'amis & d'approbateurs dont on est environné; car chacun tâche de s'en faire un, & l'on y reüssit ordinairement. On est porté par l'obéissance & l'affection de ses domestiques, par la protection des Grans, par de petits succès, par des louanges, par des divertissemens, par des plaisirs. On

est

est portée par les occupations qui attachent, par les esperances que l'on nourrit, par les desseins que l'on forme, par les ouvrages que l'on entreprend. On est porté par les curiositez d'un cabinet, par un jardin, par une maison des champs. Enfin il est étrange à combien de choses l'ame s'attache, & combien il lui faut de petits appuis pour la tenir en repos. CHAP. XII.

On ne s'apperçoit pas pendant que l'on possede toutes ces choses combien on en est dependant. Mais comme elles viennent souvent à manquer, on reconnoît par le trouble que l'on en ressent, que l'on y avoit une attache effective. Un verre cassé nous impatiente; notre repos en dépendoit donc. Un jugement faux & ridicule qu'un impertinent aura fait de nous, nous penetre jusqu'au vif; l'estime de cet impertinent, ou au-moins l'ignorance de ce jugement faux qu'il fait de nous, contribuoit donc à notre tranquilité; Elle nous portoit & nous soutenoit sans que nous y pensassions.

Non seulement nous avons besoin continuellement de ces vains soutiens, mais notre foiblesse est si grande qu'ils ne sont pas capables de nous soutenir long temps. Il en faut changer. Nous les écraserions par notre poids. Nous sommes comme des oiseaux qui sont en l'air, mais qui n'y

CHAP. XII. peuvent demeurer sans mouvement, ni presque en un même lieu, parceque leur appui n'est pas solide, & que d'ailleurs ils n'ont pas assez de force & de vigueur en eux pour resister à ce qui les porte en bas; de sorte qu'il faut qu'ils se remuent continuellement, & par de nouveaux battemens de l'air, ils se font sans cesse un nouvel appui. Autrement s'ils cessoient d'user de cet artifice que la nature leur apprend, ils tomberoient comme les autres choses pesantes. Notre foiblesse spirituelle a des effets tout semblables. Nous nous appuyons sur les jugemens des hommes, sur les plaisirs des sens, sur les consolations humaines, comme sur un air qui nous soutient pour un temps. Mais parceque toutes ces choses n'ont point de solidité, si nous cessons de nous remuer & de changer d'objet, nous tombons dans l'abattement & dans la tristesse. Chaque objet en particulier n'est pas capable de nous soutenir. C'est par des changemens continuels que l'ame se maintient dans un état supportable, & qu'elle s'empêche d'être accablée par l'ennui & le chagrin. Ainsi ce n'est que par artifice qu'elle subsiste. Elle tend par son propre poids au découragement & au desespoir. Le centre de la nature corrompuë est la rage & l'enfer

On le porte en quelque sorte en soi-même dès cette vie ; & ce n'est que pour s'empêcher de le sentir que l'ame s'agite tant, & qu'elle cherche à s'occuper hors d'elle-même de tant d'objets exterieurs. Pour l'y enfoncer tout-à-fait, il ne faut que la separer de tous ces objets, & la réduire à ne penser qu'à elle-même. Et comme c'est proprement ce que fait la mort, elle précipiteroit tous les hommes dans ce centre malheureux, si Dieu par sa grace toute puissante, n'avoit donné à quelques-uns d'eux un autre poids qui les éleve vers le ciel. Chap. XIII.

## Chapitre XIII.

*Que tout ce qui paroît de grand dans la disposition de l'ame de ceux qui ne sont pas veritablement à Dieu, n'est que foiblesse.*

IL n'est pas moins vrai de la volonté de l'homme considerée en elle-même & sans le secours de Dieu, que de son esprit & de son intelligence, que ce qui y paroit de plus grand n'est que foiblesse, & que les noms de force & de courage, par lesquels on releve certaines actions & certaines dispositions de l'ame, nous cachent

CHAP. XIII.

les plus grandes lâchetés & les plus grandes bassesses. Ce que nous prenons pour course ; est une fuite, pour élevation, est une chute ; pour fermeté, est legereté. Cette immobilité & cette roideur inflexible qui paroît en quelques actions, n'est qu'une dureté produite par le vent des passions qui enfle comme des balons ceux qu'elles possedent. Quelquefois ce vent les éleve en haut, quelquefois il les précipite en bas. Mais en haut & en bas ils sont également legers & foibles.

Qu'est-ce qui porte tant de gens à suivre la profession des armes, dans laquelle il faut par necessité s'exposer à tant de hazards & à souffrir tant de fatigues ? Est-ce le desir de servir leur Prince, ou leur pays? Ils n'en ont pas souvent la moindre pensée. C'est l'impuissance de mener une vie reglée. C'est la fuite du travail où leur condition les engage. C'est l'amour de ce qu'il y a de licencieux dans la vie des soldats. C'est la foiblesse de leur esprit, & l'illusion de leur imagination qui les flatte par de fausses esperances, & qui leur representant d'une maniere vive les maux qu'ils veulent éviter, leur cache ceux ausquels ils s'exposent.

Ne vous imaginez pas que ce brave qui marche à l'assaut avec tant de fierté, méprise sérieusement la mort, & qu'il

conſidere fort la juſtice de la cauſe qu'il ſoutient. Il eſt tout poſſedé de la crainte des jugemens qu'on feroit de lui s'il reculoit ; & ces jugemens le preſſent comme un ennemi, & ne lui permettent pas de penſer à autre choſe. Voilà la ſource de ce grand courage. Chap. XIII.

Pour en être convaincu, on n'a qu'à conſiderer ces gens que l'on fait paſſer pour des exemples de la force & de la generoſité humaine dans les endroits de leur vie où ils ont été dépourvûs de ce vent qui les portoit dans leurs actions pompeuſes & éclatantes. On y voit ces prétendus Heros qui ſembloient braver la mort, & ſe moquer des choſes les plus terribles, renverſés par le moindre accident, & réduits à témoigner honteuſement leur foibleſſe. Qu'on regarde cet Alexandre qui avoit fait trembler toute la terre, & qui dans les combats avoit ſi ſouvent affronté la mort, attaqué d'une maladie mortelle dans Babylone : A peine la mort lui paroît-elle à découvert, qu'il remplit tout ſon palais de devins, de devinereſſes & de ſacrificateurs. Il n'y a point de ſotte ſuperſtition où il n'ait recours pour ſe défendre de cette mort qui le menace, & qui l'emporte enfin aprés l'avoir auparavant terraſſé de ſon ſeul aſpect, & l'avoir réduit aux plus grandes

CHAP. XIII. bassesses. Pouvoit-il mieux faire voir que quand il sembloit la mépriser, c'est qu'il s'en croyoit bien éloigné, & que les passions dont il étoit transporté lui mettoient comme un voile devant les yeux qui l'empêchoit de la voir?

Et que l'on ne croye pas qu'il y ait plus de veritable force dans ceux d'entre les Payens qui ne semblent pas s'être dementis, & qui sont morts en apparence avec autant de courage qu'ils avoient vêcu. De quelques pompeux éloges que les Philosophes relevent à l'envi la mort de Caton, ce n'est qu'une foiblesse effective qui l'a porté à cette brutalité, dont ils ont fait le comble de la generosité humaine. C'est ce que Ciceron découvre assez, lorsqu'il dit, *qu'il falloit que Caton mourût, plutôt que de voir le visage du Tyran.* C'est donc la crainte de voir le visage de Cesar qui lui a inspiré cette resolution desesperée. Il n'a pu souffrir de se voir soumis à celui qu'il avoit tâché de ruiner, ni de le voir triompher de sa vaine resistance. Et ce n'a été que pour chercher dans la mort un vain asyle contre ce phantôme de Cesar victorieux, qu'il s'est porté à violer toutes les loix de la nature. Seneque qui en fait son idole ne lui attribue pas un autre mouvement quand il lui fait dire : *Puisque*

*Lib. 1. Offic.*

[illegible] un genie humain [illegible]
[illegible] Caton en [illegible]
[illegible] qu'à la fureur. Il ne [illegible]
[illegible] de devant les yeux [illegible]
[illegible] foiblesse ne pouvoit [illegible]
[illegible] de dire comme Seneque [illegible]
[illegible] avec violence [illegible]
[illegible] mepriroit toute la puissance des hommes.
[illegible] NEROSUM [illegible]
[illegible] il faut [illegible]
par une foiblesse pitoyable [illegible]
[illegible] un objet que toutes les hommes [illegible]
les enfans de Rome [illegible]
[illegible] & que la terreur qu'il [illegible]
violente, qu'elle le porta à [illegible]
vie par le plus grand [illegible]

Ces morts tranquilles [illegible]
aucune fureur comme celle [illegible]
pourroient paroître plus [illegible]
toute cette tranquillité [illegible]
bien peu de chose, puisqu' [illegible]
que d'ignorance & d' [illegible]
crate ne croyoit pas [illegible]
la mort, parce, disoit il, qu'il ne [illegible] si
c'étoit un bien ou un mal, [illegible]
voir par là qu'il avoit bien peu de [illegible]
Car n'est-ce pas un [illegible]
que de ne savoir pas [illegible]
état éternel, s'il doit être [illegible]
malheureux? Et ne faut il pas avoir une
insensibilité monstrueuse pour n'être

CHAP. XIV. point touché de cette effroyable incertitude, & pour être capable, lorſque l'on eſt ſur le point d'en faire l'eſſai, de prendre encore plaiſir à diſcourir avec ſes amis, & à jouir de la vaine ſatisfaction que donnent les ſentimens d'affection & d'eſtime qu'ils nous font paroître. Voilà néanmoins ce qui a occupé l'eſprit de Socrate dans le plus beau jour de ſa vie, au jugement des Philoſophes, qui eſt celui de ſa mort.

---

## CHAPITRE XIV.

*Foibleſſe de l'homme dans ſes vices, & dans ſes défauts. Nulle force qu'en Dieu.*

SI les vertus purement humaines ne ſont que foibleſſes, que doit on juger des vices? Quelle plus grande foibleſſe que celle d'un ambitieux? Il néglige tous les biens réels & ſolides de la vie, il s'engage à mille dangers & à mille traverſes, parcequ'il ne peut ſouffrir qu'un autre ait ſur lui quelque vaine prééminence.

Quelle foibleſſe que de regarder comme nous faiſons avec complaiſance, mille choſes ridicules, lors même que nous ſommes perſuadés qu'elles le ſont; Qui eſt-ce qui n'eſt pas convaincu que c'eſt

une bassesse de se croire digne d'estime, parcequ'on est bien vêtu, qu'on est bien à cheval, qu'on est juste à placer une balle, qu'on marche de bonne grace? Cependant combien y en a-t-il peu qui soient au-dessus de ces choses-là, & qui ne soient pas flattés quand on les en loue? CHAP. XIV.

Peut on s'imaginer une plus grande foiblesse que celle qui fait trouver tant de goût dans les divertissemens du monde? Car est-il possible de réduire une ame à un état plus bas, & plus indigne d'elle que de lui interdire toute autre pensée pour ne l'occuper que du soin de conduire le corps qu'elle anime selon la cadence d'un instrument de musique, ou de suivre des bêtes qui courent apres d'autres bêtes? Cependant c'est presque là tout ce qui fait le divertissement des Princes & des Grans. Cette privation de toutes pensées raisonnables, & cette application totale de l'ame à un objet grossier, vain & inutile est ce qui fait le plaisir de tous les jeux. Moins l'homme agit en homme, plus il est content. Les actions, où la raison a beaucoup de part, le lassent & l'incommodent, & sa pente est de se reduire, autant qu'il peut, à la condition des bêtes.

L'homme fait ce qu'il peut pour se dissimuler sa propre foiblesse, mais quoi

CHAP. XIV. qu'il fasse, il ne laisse pas de la sentir, toute son application est à y chercher des remedes; mais il se conduit avec si peu de lumiere dans cette recherche, qu'au lieu de la diminuer il l'augmente. Le but des ambitieux & des voluptueux n'est en effet que de soutenir leur propre foiblesse par des appuis étrangers. Les ambitieux tâchent de le faire par l'éclat & par l'autorité, les voluptueux par les plaisirs. Les uns & les autres cherchent à satisfaire à leur indigence; mais ils y réussissent également mal, parcequ'ils ne font qu'augmenter leurs besoins & leurs necessités, & leur foiblesse par consequent. Qu'est-ce qui distingue, dit saint Chrysostome, les Anges de nous, sinon qu'ils ne sont pas pressés de besoins comme nous : Ainsi ceux qui en ont moins approchent plus de leur état, & ceux qui en ont plus en sont les plus éloignés: *Celui qui a besoin de beaucoup de choses*, dit encore ce même Pere, *est esclave de beaucoup de choses, il est lui-même serviteur de ses serviteurs, & il en dépend plus qu'ils ne dépendent de lui.* De sorte que l'augmentation des biens & des honneurs de ce monde ne faisant qu'augmenter les servitudes & les dépendances, nous réduit ainsi à une misere plus effective.

*Chrys. hom. 79. in Joan. p. 413.*

Ne cherchons donc point de force

dans la nature de l'homme. De quelque côté que nous la regardions, nous n'y trouverons que foiblesse & qu'impuissance. C'est en Dieu seul & dans sa grace qu'il la faut chercher. C'est lui seul qui peut éclairer ses tenebres, affermir sa volonté, soutenir sa vie temporelle autant de temps qu'il veut, & changer enfin les infirmités de son ame & de son corps en un état eternel de gloire & de force. Tout ce que nous avons dit de la foiblesse de l'homme ne sert qu'à relever le pouvoir de cette grace qui le soutient. Car quelle force ne faut-il point qu'elle ait, pour rendre victorieuse d'elle-même & du démon, une creature si corrompue, si foible & si miserable; pour l'élever au-dessus de toutes choses, & pour lui faire surmonter le monde avec tout ce qu'il a de tromperie, d'attraits & de terreurs. *Magnâ gratiâ opus est, ut cum universis amoribus, terroribus, erroribus suis vincatur hic mundus.* [illegible marginal note]



## Chapitre XV.

*Foiblesse de l'homme paroît encore davantage, en quelque sorte dans ceux qui sont à Dieu.*

Mais s'il est vrai que rien ne fait mieux voir la puissance de la grace, que la foiblesse de l'homme ; on peut dire aussi que rien ne découvre tant la foiblesse de l'homme que la grace même; & que les infirmités de la nature sont en quelque sorte plus visibles dans ceux que Dieu a le plus favorisés de ses graces. Il n'est pas si étrange que des gens environnés de tenebres, qui ne savent ce qu'ils sont ni ce qu'ils font, & qui ne suivent que les impressions de leurs sens, ou les caprices de leur imagination, paroissent legers, inconstans & foibles dans leurs actions. Mais qui ne croiroit que ceux que Dieu a éclairés par de si pures lumieres, à qui il a découvert la double fin & la double éternité de bonheur ou de misere qui les attend ; qui ont l'esprit rempli de ces grans & effroyables objets d'un enfer, des démons, des Anges, des Saints, d'un Dieu mort pour eux, qui ont preferé Dieu à toutes choses ; qui ne croi-

roit, dis-je, qu'ils seroient incapables d'ê- tre touchés des bagatelles du monde? Cependant il n'en est pas ainsi. Leur cœur ne laisse pas d'être encore souvent tres-sensible aux moindres choses. Une reception un peu froide, une parole incivile les ébranlent. Ils succombent quelquefois à des tentations très-legeres, au même temps que Dieu leur fait la grace de surmonter les plus grandes. Ils se voient encore sujets à mille passions, à mille pensées, à mille mouvemens déraisonnables. Les niaiseries du monde les viennent troubler dans leurs méditations les plus serieuses. S'ils ne tombent pas tout à fait dans le précipice des crimes, ils sentent en eux-mêmes un poids & une pente qui les y porte, & ils sentent en même temps qu'ils n'ont aucune force pour s'empêcher d'y tomber, & que si Dieu les abandonnoit à eux mêmes ils y seroient en un moment entraînés.

CHAP. XV.

Ainsi ce sont ceux proprement qui voient leur pauvreté, & qui peuvent dire avec le Prophéte: *Je suis un homme qui voit qu'elle est ma misere.* EGO *vir videns paupertatem meam.* Les gens du monde sont pauvres & foibles sans le savoir. Un malade ne sent bien la perte de ses forces que quand il les veut éprouver. Ce n'est qu'en faisant effort pour resister à un tor-

*Jerem. Thren. c. 3. v. 1.*

CHAP. XV. rent qui nous emporte, que l'on en connoît la violence. Il n'y a donc que les gens-de-bien qui puissent bien connoître leur foiblesse, parcequ'il n'y a qu'eux qui s'efforcent de la surmonter. Et quoiqu'ils la surmontent en effet dans les choses les plus importantes, c'est néanmoins avec tant d'imperfections & tant de défauts: & ils voient en même temps tant d'autres choses où ils ne la surmontent pas, qu'ils n'en ont que plus de sujet d'être convaincus de leur misere.

Ce ne sont donc pas seulement les moins éclairés, & les plus imparfaits, & ceux à qui on donne le nom de foibles, qui doivent dire à Dieu, *Ayez pitié de moi,*
Ps. 6. 3. *Seigneur, parceque je suis foible.* Ce sont les plus forts & les plus parfaits, & ceux qui ont reçu de Dieu plus de graces & plus de lumiere. Car le propre effet de cette lumiere est de les penetrer davantage du sentiment de leur bassesse & de leur misere, de leur faire reconnoître devant Dieu qu'ils ne sont que tenebres dans leur esprit, que foiblesse & inconstance dans leur volonté, que leur vie n'est qu'une image qui passe & une vapeur qui se dissipe. C'est cette lumiere qui leur fait crier à Dieu avec le Prophéte: *Mon être*
P. 38. 6. *n'est qu'un néant devant vous.* SUBSTANTIA *mea tamquam nihilum ante te,* & qui

& qui leur ôtant ainſi toute confiance en leurs propres forces, & les rendant vils & aneantis devant leurs propres yeux, les remplit en même temps d'admiration de la puiſſance infinie de Dieu, & de l'abyſme incomprehenſible de ſa ſageſſe : & les porte ainſi à ſe jetter entre ſes bras par une humble confiance, en reconnoiſſant qu'il n'y a que lui qui les puiſſe ſoutenir parmi tant de langueurs & de foibleſſes ; qui les puiſſe delivrer de tant de maux, qui les puiſſe rendre victorieux de tant d'ennemis ; & enfin que c'eſt en lui ſeul qu'ils peuvent trouver la force ; la ſanté, & la lumiere qu'ils ne trouvent point en eux-mêmes, ni dans toutes les autres créatures. CHAP. XV.





*SECOND TRAITÉ,*

# DE LA SOUMISSION à la volonté de Dieu.

## PREMIERE PARTIE.

*Doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu.* Ps. 142. ℣. 10.

Enseignez-moi à faire votre volonté, parceque vous êtes mon Dieu.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Que la vie payenne, c'est de suivre sa propre volonté, & la vie Chrétienne de suivre celle de Dieu.*



LA difference la plus generale que l'Ecriture mette entre les justes & les pecheurs, est que les uns marchent dans les voies de Dieu, & que les autres marchent dans leurs propres voies. C'estpourquoi elle renferme tous les desordres ausquels les payens ont été abandonnés par la justi-

ce de Dieu, dans ce seul mot qui les CHAP.
comprend tous: *Dimisit omnes gentes in-* I.
*gredi vias suas.* IL A LAISSE' *toutes les* *Act.*
*nations marcher dans leurs voies.* Et le 14. v. 15.
Prophéte au-contraire renferme toutes
les instructions que JESUS-CHRIST
devoit donner au monde dans cette seule
parole, Qu'il nous enseigneroit ses voies:
*Et docebit nos vias suas.* *Isaie.* 2.
v. 3.
Or pour savoir ce que c'est que marcher dans ses propres voies, il ne faut que considerer ce que dit saint Paul en un autre lieu, où parlant de l'état des hommes avant la foi, il dit qu'ils marchoient dans la vanité de leurs sens, & qu'ils suivoient les volontés de la chair & de leurs pensées: *Ambulantes in vanitate sensûs sui, facientes voluntatem carnis & cogitationum.* *Ephes.* 4. 17. *Ibid.* 2. v. 3.
Et pour savoir au-contraire ce que c'est que de marcher dans les voies de Dieu, il ne faut que considerer ce passage de saint Pierre, où parlant de ce que se doivent proposer les fidelles convertis, il dit qu'ils doivent se résoudre de passer tout le reste de leur vie à suivre la volonté de Dieu, & non les desirs des hommes: *ut jam non desideriis hominum, sed voluntati Dei quod reliquum est in carne, vivat temporis.* 1. *Petr.* 4. v. 2.
Ainsi suivre sa volonté propre, c'est marcher dans sa voie & vivre en payen; & suivre la volonté de Dieu, c'est marcher dans la

Chap. voie de Dieu, & vivre en Chrétien.
I. C'est pourquoi le premier mouvement que la grace inspira à saint Paul parfaitement converti, fut de lui faire dire à
Act. 9. 6. Jesus-Christ: *Seigneur, que vous plaît il que je fasse?* Domine *quid me vis facere?* Et ce mouvement renferma un renoncement à toute sa vie passée, dans laquelle il n'avoit suivi que ses inclinations, une resolution ferme de suivre la volonté de Dieu dans le reste de toute sa vie, & un desir sincere de la connoître. De sorte qu'elle comprenoit en quelque maniere toutes les vertus que saint Paul a depuis pratiquées, comme la semence & la racine contiennent les fruits que l'arbre doit produire en son temps.

Or ce que l'Esprit de Dieu fit dire à saint Paul, doit être dit par chaque Chrétien, & il n'y en aucun qui ne soit obligé d'imiter l'Apôtre en disant à Dieu: *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse?* Il ne suffit pas de le dire au commencement de sa conversion; il faut même renouveller sans cesse cette protestation dans la suite de sa vie, parceque la volonté propre qui n'est pas morte en nous, tâche toujours de reprendre son empire, & de bannir le regne de celle de Dieu.

Il faut toujours desirer de connoître la

volonté de Dieu, parceque notre ignorance nous la cache à tout moment. Il faut toujours desirer de la suivre, parceque notre concupiscence ne cesse point de nous en éloigner pour nous porter à ce qu'elle aime. Mais afin que ce desir & cette protestation de vouloir obéir à Dieu, ne soient pas steriles, & ne demeurent pas dans une simple idée sans effet, il est utile de méditer serieusement ce que c'est que de suivre la volonté de Dieu, & de quelle sorte il faut pratiquer ce devoir essenciel de la vie chrétienne dans toutes les rencontres de la vie. Et pour cela il faut premierement savoir ce que c'est que la volonté de Dieu, que nous voulons suivre.

CHAP. II.

## CHAPITRE II.

*Deux manieres de considerer la volonté de Dieu. Comme régle de nos actions ; comme cause de tous les évenemens. Explication de la premiere maniere. On possede quelquefois la charité sans le savoir, & l'on ne l'a pas quand on le croit.*

L'Ecriture sainte, & la doctrine de l'Eglise nous obligent de regarder la volonté de Dieu en deux manieres. Premierement, comme la régle de nos devoirs.

CHAP. II. qui nous prescrit ce que nous devons faire, qui nous montre les dispositions où nous devons être ; qui nous découvre ce que nous devons desirer, ce que nous devons fuir, où nous devons tendre, qui condanne tout le mal, & commande tout le bien. Secondement, comme la cause de tout ce qui se fait dans le monde, à l'exception du peché ; qui produit efficacement tout ce qui est bon ; & ne permet le mal que pour en tirer du bien.

Selon la premiere maniere, l'Ecriture lui donne divers noms qui ne marquent tous que la même chose. C'est cette *loi éternelle* dont parle si souvent saint Augustin, qui défend de troubler l'ordre de la nature, qui commande de le conserver, & qui plaçant l'homme entre Dieu & les créatures corporelles & inanimées, lui défend d'attacher son amour à aucune autre chose qu'au souverain Etre ; puisqu'il ne le peut faire sans sortir de son ordre, & sans s'abaisser au-dessous des choses qui lui sont inferieures ou égales. C'est cette *justice divine* qui brille dans nos esprits, comme dit le même saint Augustin, qui nous rend aimable tout ce qui y est conforme, quand même nous n'y trouverions rien d'ailleurs qui attirât notre amour. Ce n'est qu'en aimant & en suivant cette justice,

que les hommes sont justes ; & qu'en [illegible] eloignant, qu'ils sont injustes & pecheurs. [illegible] 11

Ce sont ces *jugemens* & ces *justifications* dont David parle si souvent, c'est à dire les régles & les ordonnances justes & saintes qui instruisent l'homme de ce qu'il doit faire, & qui sont écrites dans Dieu même, parce qu'elles ne sont autre chose que sa volonté toute juste & toute equitable. C'est cette *sagesse* dont parle le Sage dans tous ses livres, qu'il faut sans cesse desirer, qu'il faut chercher *comme l'argent*, qui nous sert de guide dans notre chemin, & qui habite en Dieu & avec Dieu. *Omnis sapientia à Domino Deo est, & cum illo fuit semper, & est ante ævum.* Eccle. 1. v. 1.

Ce sont ces *préceptes* que l'Ecriture appelle éternels, & qu'elle nous commande d'avoir toujours devant les yeux, & de conserver dans notre cœur ; qui doivent marcher avec nous ; qui ne nous doivent point quitter dans le sommeil même, & qui doivent être le premier objet de nos pensées à notre reveil. *Liga ea in corde tuo jugiter, cùm ambulaveris gradiantur tecum, cùm dormieris custodiant te, & evigilans loquere cum eis.* Prov. 6. v. 21. & 22.

C'est cette *lumiere* qui fait que nous sommes *enfans de lumiere*, & qui fait que les uns marchent dans les tenebres & les autres dans la lumiere, selon qu'ils l'aban-

CHAP. II. donnent, ou qu'ils la suivent. *Quia mandatum lucerna est, & lex lux.*

Prov. 6. 23. C'est cette *verité*, selon laquelle il est dit des justes, qu'ils *marchent dans la verité*, qu'ils *sont dans la verité*, & qu'ils *font la verité*. Enfin c'est Dieu même, puisque tous ces noms ne signifient que la volonté de Dieu, & que la volonté de Dieu est Dieu même.

Cette justice, cette loi, cette verité divine nous est manifestée par l'Ecriture sainte, & principalement par l'Evangile. Et c'est un des sens de ce verset de saint Paul: *La justice de Dieu nous y est revelée, la justice qui vient de la foi, & se perfectionne dans la foi.* JUSTITIA *enim Dei in eo revelatur ex fide in fidem.* Mais la revelation exterieure ne sert de rien, si Dieu n'éclaire interieurement nos esprits, s'il ne luit en eux comme verité & comme lumiere, & s'il ne leur découvre la beauté de sa justice. Et c'est pourquoi il est dit, *qu'il y a une veritable lumiere qui éclaire tout homme qui vient au monde*: ERAT *lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*, c'est-à-dire, que les hommes ne sont éclairés qu'autant qu'il plaît à cette lumiere divine & increée de luire dans leurs esprits.

Rom. 1. 17.

Joan. 1. 9.

C'est en suivant cette justice, en s'y conformant, en l'aimant, & en la desirant,

que les hommes justes croissent en justice. C'est en s'en éloignant qu'ils sont injustes, méchans, corrompus, dereglés, parce que cette justice est l'ordre essenciel, la vertu essencielle, la sainteté essencielle. Et comme cette justice est Dieu même, il est clair que l'amour de cette justice est l'amour de Dieu; que c'est la même chose que la charité; & qu'agir par l'amour de la justice, c'est agir par charité & par principe d'amour de Dieu. CHAP. II.

Et par là on peut voir qu'on possede quelquefois la charité & qu'on agit par principe de charité sans le savoir; & qu'on est quelque-fois sans charité, & que l'on agit sans charité, quand on croit en être vivement touché. Car il y a des personnes qui ne sentant point de devotion sensible envers l'humanité de Jesus-Christ, & lisant quelquefois sa passion sans attendrissement & sans ferveur s'imaginent qu'elles n'aiment pas Jesus-Christ, parceque leur amour n'est pas accompagné de cette devotion sensible. Mais si ces personnes ont une grande horreur de l'injustice & du peché, si elles aiment la justice & la loi de Dieu, si elles la trouvent juste & sainte, si elles y obéissent avec amour, & qu'elles ne voulussent pas même pécher, quand Dieu leur promettroit l'impunité, elles aiment

Chap. II. veritablement Jesus-Christ comme Dieu, parce qu'il est cette justice, cette sagesse, cette loi éternelle qu'elles aiment. Il y en a au contraire qui ressentent quelquefois des mouvemens sensibles pour Jesus-Christ, qui versent des larmes en lisant ce qu'il a souffert pour nous, & qui néanmoins n'ont aucun veritable amour de Dieu, parcequ'ils n'aiment point *la justice & le jugement*, comme parle l'Ecriture, qu'ils ne sont point penetrés d'un certain sentiment qui fait trouver la loi de Dieu toute aimable, & toute juste, & qui nous y soumet avec amour.

---

## Chapitre III.

*Combien David étoit touché de l'amour de la loi de Dieu. Excéllence du Pseaume:* Beati immaculati.

C'Est de l'amour de la loi de Dieu que David étoit vivement touché lorsqu'il s'écrie dans ses Pseaumes : La loi de Dieu est toute pure, elle attire les

Ps. 18. 8. ames par sa beauté: *Lex Domini immaculata convertens animas.* Les ordonnances de Dieu sont fidelles, on n'est jamais trompé en les suivant. Elles donnent la sagesse, non aux orgueilleux qui y resistent, mais

mais aux humbles qui s'y soumettent: CHAP.
*Testimonium Domini fidele, sapientiam præstans parvulis.* Les justices, c'est-à-dire, les volontés toutes justes du Seigneur sont la droiture même, & elles comblent les ames de joie: *Justitiæ Domini rectæ, lætificantes corda.* Ses commandemens sont pleins de lumiere, & ils éclairent les yeux de l'ame: *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.* La crainte du Seigneur est sainte, elle ne passe pas comme celle des hommes, elle demeure éternellement: *Timor Domini sanctus, permanens in sæculum sæculi.* Les jugemens de Dieu sont la verité même, & ils sont justes par eux-mêmes: *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa.* Ils sont plus desirables que toutes les richesses du monde, & plus doux que le miel le plus délicieux: *Desiderabilia super aurum & lapidem pretiosum multum, & dulciora super mel & favum.* Toutes ces expressions viennent d'une ame transportée de la beauté de la loi de Dieu, de sa justice, de sa droiture, de sa douceur, & qui s'efforce d'exprimer les mouvemens qu'elle ressent, & que Dieu forme en elle, au même temps qu'il fait briller cette loi divine dans son esprit.

III.
*Ps. 18 8.*
*Ibid. v. 9.*
*Ibid.*
*Ibid. v. 10.*
*Ibid.*
*Ibid. v. 11.*

Aussi l'Eglise est si persuadée que cet amour de la loi de Dieu est le fondement de la pieté chrétienne, que c'est en quoi

CHAP. III. consiste la vraie charité, & que la méditation de cette loi doit être notre entretien continuel, qu'au-lieu qu'elle partage en des jours differens les autres instructions de l'Ecriture, & les autres Pseaumes, & qu'elle ne nous oblige pas de nous y appliquer chaque jour; elle nous donne pour notre nourriture de tous les jours, ce Pseaume * admirable où David demande à Dieu par tant d'expressions differentes la connoissance & l'amour de sa loi. Et cela, afin qu'en le recitant à toutes les heures du jour, ce nous soit un avertissement continuel de ne perdre point de vûe cette divine lumiere, qui nous peut seule conduire dans les tenebres de cette vie, & sans laquelle nous sommes toujours dans l'égarement.

* Le Pseaume 118.

Tout ce que contient ce Pseaume, se reduit à cette priere de saint Paul: *Domine, quid me vis facere;* ou à ce verset d'un autre Pseaume: *Doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu.* ADRENEZ-*moi à faire votre volonté, parceque vous êtes mon Dieu.* Tous les versets de ce Pseaume merveilleux ne disent que la même chose, quoiqu'en une infinité de manieres differentes. Par exemple, quand le Prophete dit dès le commencement: *Beati immaculati in via, qui ambulant in*

Ps. 142. v. 10.

Ps. 118. v. 1.

à la volonté de Dieu. Dans

cette Demande: HEUREUX ceux qui se conservent CHAP.
sans tache dans la voie, qui marchent III.
dans la loi du Seigneur. Il témoigne à
Dieu qu'il admire le bonheur de ceux qui
observent la loi, & par là il fait voir le
desir qu'il a de leur être semblable. Or ce
desir exposé aux yeux de Dieu, est une
priere par laquelle on lui demande qu'il
nous fasse la grace de connoître cette loi,
& qu'il nous donne la force de l'accomplir.
Quand il dit de même que ceux
qui commettent des crimes, ne marchent
point dans les voies de Dieu: *Non enim
qui operantur iniquitatem, in viis ejus [illegible]
ambulaverunt*; c'est comme s'il jettoit un
regard d'indignation contre la vie des
personnes dereglées, & un regard d'amour
& d'une sainte jalousie vers la vie
des gens de bien: & ce double regard enfermant
l'amour de la justice, & la haine
de l'injustice, est une double priere par laquelle
il demande à Dieu la connoissance
& l'amour de sa loi. Il me seroit aisé de
parcourir ainsi tous les autres versets, pour
montrer qu'ils se raportent tous au même
but.



## Chapitre IV.

*Reflexions sur la priere de saint Paul:* Seigneur, que voulez-vous que je fasse. *1. Qu'il faut demander à Dieu de connoître ses propres devoirs. Comment la connoissance des devoirs d'autrui nous peut devenir propre.*

La repetition si fréquente que l'Eglise fait de la même priere, par laquelle on demande de connoître la volonté de Dieu, fait voir qu'il n'y en a point de plus importante. C'est pourquoi il est bon d'en bien pénétrer le sens, & de savoir à quoi elle s'étend; & c'est ce que nous pouvons apprendre de la maniere dont saint Paul l'a exprimée, en disant: *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Domine, *quid me vis facere?* On y doit remarquer, 1. qu'il ne demande pas seulement à Dieu en general ce qu'il faut faire; c'est ce qu'un Chrétien est obligé de faire; mais qu'il lui demande ce qu'il devoit faire en particulier. Il ne desire pas seulement d'être instruit des devoirs communs, mais aussi de ses devoirs particuliers. Car il y a des loix de Dieu qui sont en quelque sorte generales, parcequ'elles doivent être

observées par tout le monde, & il y en a CHAP.
de particulieres qui dépendent de nos IV.
differentes dispositions. Chacun a son don de Dieu, & il faut prendre garde de ne pas vouloir le servir dans le don d'un autre. Dieu ne demande pas les mêmes choses à tous. Ce qui est vertu à l'un, peut être vice à un autre. Nous avons en quelque sorte chacun notre voie differente pour aller à Dieu, & il lui faut demander qu'il nous fasse connoître, non-seulement la voie commune, mais aussi cette voie qui nous est propre. *Domine quid me vis facere?*

Ainsi ces paroles prises en ce sens peuvent servir à nous préserver d'une illusion ordinaire aux personnes de pieté, qui est de méditer peu sur leurs propres obligations, & de s'appliquer beaucoup à celles des autres. Il y en a qui savent fort bien ce que doivent faire les Rois, les Grans, les maîtres, les serviteurs, les Confesseurs, les pénitens, les riches, les pauvres, & qui ne savent pas ce qu'ils doivent faire eux-mêmes. Ils appliquent tout aux autres & rien à eux. Ils sont pleins de discours d'édification pour l'instruction d'autrui, & ils sont pauvres & stériles pour eux-mêmes. C'est qu'ils ne demandent pas à Dieu sincerement qu'il leur fasse connoître ce qu'il veut

CHAP. IV. qu'ils fassent. Car une des premieres lumieres que Dieu leur donneroit, ce seroit qu'il veut qu'ils s'appliquent beaucoup à eux, & peu aux autres: *Quæ præcepit tibi Deus, cogita illa semper:* PENSEZ *toujours à ce que Dieu vous commande*, dit le Sage. Il ne nous reste donc point de temps pour penser à ce qu'il commande aux autres, à moins qu'il ne nous commande lui-même d'y penser, & que ces pensées même ne fassent une partie de nos devoirs, & ne nous servent à nous en acquiter plus fidellement. Car il n'est pas absolument mauvais de méditer sur les obligations des differentes conditions; mais il n'en faut pas demeurer là, & il faut s'appliquer à soi-même ce que l'on aura découvert des devoirs des autres.

Ecli. 3. 22.

Pourvu que l'on ait cette vûe il n'y a presque point de réflexion sur les devoirs d'autrui qui nous soit interdite: car il n'y a presque point de connoissance qui se rapporte tellement aux autres, qu'elle ne produise en nous quelque devoir & quelque obligation particuliere, & que l'on ne pût reduire en pratique pour sa propre édification, si l'on avoit le même soin de tirer du profit des richesses spirituelles qui passent par notre esprit, que les avares en ont de profiter des richesses tempo-

celles qui leur passent par les mains.

Nous connoissons, par exemple, les dangers de l'état des Grans, la multitude des devoirs dont ils sont chargés, les difficultés qu'ils ont à s'en acquiter. Remercions Dieu de ne nous avoir pas fait naître Grans; prions pour ceux qui le sont; rendons graces à Dieu pour ceux qui s'acquitent de leurs devoirs; admirons leur vertu; édifions-nous de leur exemple; humilions-nous en nous comparant à eux. Nous connoissons la difficulté de la vie des Prêtres: Que cette pensée éteigne en nous tout desir d'un état si haut & si dangereux; qu'elle nous porte à demander à Dieu qu'il donne des Prêtres saints à son Eglise, & qu'il sanctifie ceux qui le sont. Nous avons quelque lumiere pour reconnoître le relâchement de plusieurs Monasteres? Que cela nous porte à en gémir devant Dieu, & à entrer dans des sentimens de crainte; puisque ce sont autant de marques de la colere de Dieu sur l'Eglise, dont nous devons craindre de ressentir les effets, si nous n'avons soin de les prévenir par l'humiliation & la pénitence. Ainsi nous saurons pour nous-mêmes tout ce que nous saurons pour les autres: & ces connoissances au lieu de nous tirer hors de nous, serviront au contraire à nous y rapeller.

## CHAPITRE V.

*2. Reflexion. Qu'il faut demander des lumieres de pratique ; & regler encore plus les mouvemens interieurs, que les actions exterieures. 3. Réflexion. Qu'il faut demander à connoître la volonté de Dieu toute entiere.*

LA seconde réflexion qu'on peut faire sur ces paroles de saint Paul, est qu'en demandant à Dieu ce qu'il vouloit qu'il fît, il ne lui demande pas des lumieres speculatives qui lui eussent été inutiles pour sa conduite, mais il lui demande celles qui lui étoient necessaires pour agir. *Domine quid me vis facere ?* Et cela nous apprend que les lumieres qu'il nous est permis de rechercher & de demander à Dieu sont celles d'action. Ce sont celles qui nous sont necessaires
Ps. 118. 40. 5. pour conduire nos pas. *Votre parole est une lampe qui éclaire mes piés, & une lumiere qui me fait voir les sentiers où je dois marcher.* LUCERNA *pedibus meis verbum tuum, & lumen semitis meis.* Nous ne devons pas demander à Dieu de voir bien loin autour de nous, il suffit de voir où il faut mettre nos piés & que

Dieu nous découvre sa volonté à mesure qu'il est besoin de l'executer. CHAP. V.

Plus nous étendons notre vûe, moins nous voyons clair dans le chemin où nous marchons. Et c'est pourquoi le Sage nous avertit que la vraie finesse est de bien connoître, non la voie des autres, mais sa voie propre. *Sapientia callidi est intelligere viam suam*, & que *le fin* est toujours occupé du soin de considerer où il placera ses pas : *Astutus considerat gressus suos.* Prov. 14. 8. Ibid. v. 15.

Mais cette voie que l'on doit connoître, ces pas que l'on doit conduire, ne marquent pas seulement les actions exterieures qu'il faut regler selon la loi de Dieu ; mais aussi les mouvemens interieurs de notre ame. Car le cœur a ses pas, & sa voie ; & tout cela n'est autre chose que ses affections, c'est-à-dire ses desirs, ses craintes, ses esperances, qu'il doit tâcher de rendre conformes à la loi de Dieu, en n'aimant rien que ce qu'elle approuve, & en rejettant tout ce qu'elle condanne.

Enfin saint Paul demande generalement à Dieu qu'il lui fasse connoître sa volonté : *Domine quid me vis facere.* Il n'excepte rien. Il presente à Dieu un cœur préparé à l'execution de tous ses ordres. Et il nous apprend par là que lorsqu'on demande à Dieu de connoître sa

CHAP. V.
volonté, il faut avoir un desir sincere de la connoître toute entiere, & qu'il ne faut pas avoir dans le cœur des reserves volontaires, par lesquelles nous souhaitions de ne la pas connoître en quelque point, de peur de nous croire obligés de l'accomplir. Car un des plus grans & des plus ordinaires défauts des hommes, c'est de ne vouloir pas connoître la volonté de Dieu, lors même qu'il semble qu'ils lui demandent avec plus d'ardeur la grace de la connoître. Nous avons presque tous de certains défauts ausquels nous ne voulons pas toucher, & que nous cachons autant qu'il nous est possible à Dieu & à nous-mêmes. Et c'est pourquoi saint Paul ne souhaite pas seulement aux Colossiens qu'ils connoissent la volonté de Dieu; mais il leur souhaite encore qu'ils soient remplis de cette connoissance: *ut impleamini agnitione voluntatis ejus;* c'est-à-dire, qu'il n'y ait point de replis secrets dans leur esprit & dans leur cœur où cette divine lumiere ne pénetre, & qu'ils n'ayent point d'attaches volontaires qui empêchent que Dieu ne les remplisse de sa lumiere & de sa grace.

*Coloss. 1. 9.*

Mais il y a bien des gens ou qui ne font point cette priere, ou qui ne la font pas comme il faut. Car combien en voit-on qui font des heures entieres de médita-

tion par jour, & qui néanmoins ne pensent jamais à des défauts que tout le monde connoît en eux, & qu'ils ignorent seuls toute leur vie. C'est qu'ils les ont mis d'abord en reserve. Ils exposent à Dieu tout le reste de leur cœur: mais pour ce repli où ils ont mis ces imperfections qu'ils cherissent, ils se donnent bien de garde de le découvrir. Cependant ils font des protestations generales qu'ils ne desirent rien tant que de connoître la volonté de Dieu. Ils recitent tous les jours ce Pseaume qui ne contient que cette unique priere, & il leur semble qu'ils le font de tout leur cœur. Mais c'est qu'outre ce cœur qui prononce ces prieres, ils en ont encore un autre qui les désavoue. Ils en ont un pour Dieu, & un pour eux-mêmes. Ils en ont un qui desire d'obéir à Dieu dans quelques actions qui ne leur sont pas fort pénibles, & ils en ont un autre, qui voulant demeurer attaché à certaines choses, ne veut pas connoître qu'elles soient mauvaises. Et ainsi ils sont du nombre de ceux que le Sage menace par ces paroles: *Væ duplici corde*, MALHEUR *à ceux qui ont un cœur double*; & dont il dit qu'ils ne réussiront pas, parcequ'ils marchent par une double voie. *Cor ingrediens duabus viis, non habebit successus.* LE *cœur qui marche par deux voies ne réussira point.*

CHAP. V.

Eccli. 2. 14.

Ibid. 3. 28.

CHAP. V. C'est ce qui nous fait voir qu'il ne suffit pas de demander à Dieu la connoissance de sa volonté, si l'on ne lui demande encore ce cœur simple qui n'ait point d'autre desir que de l'accomplir. C'est pourquoi le Prophete n'appelle pas heureux simplement ceux qui témoignent à Dieu de vouloir connoître sa loi ; mais ceux qui la sondent jusques dans le fond, & qui la cherchent de tout leur cœur, *Beati qui scrutantur testimonia ejus, in toto corde exquirunt eum* : qui ne se bornent point dans le desir de servir Dieu, & qui lui peuvent dire avec le même Prophete : *Je vous ai cherché de toute l'étendue de mon cœur, ne me rejettez pas de la voie de vos préceptes.* IN *toto corde meo exquisivi te, ne repellas me à mandatis tuis.* Ce sont ces justes que leur simplicité conduit dans le droit chemin : *Simplicitas justorum diriget eos*, parceque Dieu ne manque jamais d'éclairer ceux qui n'ont point d'autre desir que de le suivre.

*Ps.* 118. 2.

*Ibid. v.* 10.

*Prov.* 11. 3.

## CHAPITRE VI.

*Qu'il n'y a point d'exercice du matin plus naturel que de demander à Dieu qu'il nous fasse connoître & suivre sa volonté, & de regler par avance ses actions par ce que l'on en connoîtra. Que l'attention à cette volonté est le vrai exercice de la presence de Dieu.*

PLusieurs personnes demandent des exercices de pieté pour le matin, & plusieurs personnes en prescrivent, chacun suivant en cela ses lumieres & les mouvemens de sa pieté. Mais il semble qu'il n'y en ait point de plus naturel ni de plus utile que de s'offrir à Dieu, comme saint Paul, pour accomplir sa volonté pendant le jour; de lui demander la grace de la connoître; de prévoir ses actions; de les regler suivant les lumieres qu'il nous donne, & de le prier de nous donner la force d'accomplir ce qu'il nous fait connoître de sa volonté. Car il ne se faut pas contenter de demander à Dieu en general qu'il nous éclaire sur nos devoirs; il le faut consulter sur chaque action particuliere, & non seulement sur l'exterieur des actions, mais aussi sur les dispositions in-

CHAP. VI. terieures, afin de tâcher dans la suite du jour de les pratiquer avec cet esprit & dans ces dispositions. C'est en cette maniere que l'on observeroit cet avis du Sage, de s'entretenir avec les préceptes de Dieu dès son reveil : *Et evigilans loquere cum eis.* Prov. 6. 22.

C'est proprement là l'idée que saint Augustin avoit de la veritable pieté. Et c'est pourquoi nous voulant former celle d'un Sage, c'est-à-dire d'un vrai Chrétien, il le represente par ces paroles : *Concevons, dit-il, dans notre esprit un homme sage, dont l'esprit est éclairé par la verité éternelle & immuable,* QUI LA CONSULTE SUR TOUTES SES ACTIONS, ET QUI N'EN FAIT AUCUNE QU'IL NE VOIE DANS CETTE VERITÉ QU'IL LA DOIT FAIRE, *afin qu'en lui obéissant, & s'y soumettant, il agisse justement.* Mais il ne faut pas s'imaginer que ceux qui ne sont pas sages, c'est à dire, ceux qui ne sont pas dans ce degré de perfection, soient dispensés par là de consulter cette loi ; ils y sont aussi obligés que les plus sages : & ce qui fait même qu'ils ne le sont pas, est qu'ils ne la consultent point, & qu'ainsi il est impossible qu'ils agissent bien, puisque bien agir n'est autre chose qu'aimer cette loi, s'y soumettre & la suivre dans ses actions. Lib. 3. de Trin. cap. 3. n. 8.

CHAP. VI.

Mais il ne faut pas se contenter de consulter seulement la loi de Dieu & sa justice au commencement du jour, il faut autant qu'il est possible, ne la point perdre de vûe: & sur tout dans toutes les nouvelles actions qui n'entrent pas dans l'ordre que l'on s'est prescrit, il est necessaire de jetter un regard vers Dieu pour lui demander ce qu'il veut que nous fassions, & pour consulter sa loi sur la conduite qu'il nous oblige d'y garder. C'est pourquoi il semble qu'on ne se puisse former une meilleure idée de la vie & de la pieté chrétienne, qu'en la considerant comme une vie d'attention continuelle à ce que Dieu demande de nous dans chaque état & dans chaque action, & exterieure & interieure; & que c'est cette disposition que le Prophéte exprime, lorsqu'il dit: *Je regardois le Seigneur, & l'avois toujours present devant mes yeux.* PROVIDEBAM *Dominum in conspectu meo semper.* Car ce regard vers Dieu est le regard d'un esclave vers son maître, & d'un fils vers son pere, qui enferme un desir sincere de connoître tous ses ordres & une préparation de cœur à les suivre. C'est proprement cet exercice que l'on peut appeller *l'exercice de la presence de Dieu*, si recommandé dans les livres de dévotion. Enfin c'est ce que Dieu même

*Ps.* 15. 8.

CHAP. VI. recommanda à Abraham en lui ordonnant de marcher en sa presence : *Ambula coram me, & esto perfectus.* Car marcher devant Dieu, & avoir Dieu present c'est consulter continuellement sa loi, & se conduire par sa lumiere, cette lumiere & cette loi n'étant qu'une même chose.

Genes. 17. 1.

---

## CHAPITRE VII.

*Qu'il faut toujours regler les actions exterieures, quoique l'on soit troublé au dedans. Que cette conduite est la source de l'égalité d'esprit. Qu'un homme de bien n'a point d'humeur. Exemple de ce caractere dans feu Monseigneur l'Evêque d'Alet.*

IL y a cette difference entre les actions exterieures & les interieures, que l'on connoît beaucoup mieux si les actions exterieures sont conformes ou contraires à la loi de Dieu, que l'on ne le fait des interieures, qui sont couvertes souvent par les nuages que la concupiscence y répand, en sorte que nous ne saurions assûrer si nous avons le fond du cœur dans l'état où Dieu veut que nous l'ayons. Mais comme nous ne saurions sortir de

cette obscurité, il ne faut pas laisser de regler l'exterieur, parceque la reformation de notre conduite exterieure est un moyen pour parvenir à la réformation interieure de l'ame. C'est pourquoi si l'on n'a pas encore les sentimens que l'on doit, il ne faut pas laisser de faire ce que l'on doit. Si l'on sent des mouvemens d'orgueil au-dedans, il faut d'autant plus tâcher d'agir humblement au-dehors. De même quand on se sent le cœur aigri contre quelqu'un, la volonté de Dieu est que l'on n'ait aucun égard à ce sentiment, & que l'on agisse envers lui comme si l'on avoit le cœur plein d'amour & de tendresse. Et cette conduite n'est nullement une hypocrisie, puisqu'elle est reglée sur la verité, & que si les mouvemens qui occupent la surface de l'ame n'y sont pas conformes, elle est pourtant ordonnée par cette partie de l'ame qui domine & qui commande aux membres exterieurs.



C'est-là l'unique moyen de parvenir à une pieté constante & uniforme qui suive Dieu uniquement, sans consulter ses sentimens, ses humeurs, & ses inclinations; & qui ne fasse paroître au-dehors que l'humeur & les sentimens conformes à l'action que l'on fait. Si c'est une occasion où il soit à propos d'être gai, il

CHAP. VII. faut témoigner de la gaieté. S'il est besoin d'être triste, il faut faire paroître de la tristesse. Il y a des rencontres où il faut temoigner de la tendresse, de la confiance, de la cordialité, de la compassion ; & il faut tâcher d'en exciter en soi les mouvemens selon que la raison reglée par la volonté de Dieu nous dicte qu'il est juste & utile de les avoir. Que s'il ne nous est pas possible de les ressentir vivement, il faut au-moins qu'ils soient comme imprimés dans notre exterieur : & par ce moyen il faut esperer que Dieu nous fera la grace de regler nos mouvemens interieurs comme nous aurons reglé les exterieurs pour l'amour de lui.

C'est ce que pratiquent dans le monde les habiles Courtisans. Ils n'ont point d'humeur propre, parcequ'ils empruntent leurs passions des personnes à qui ils veulent plaire. Leur interêt fait cette joie superficielle, cette tristesse apparente, ce bon visage, cette complaisance qui paroît au-dehors. La vraie pieté imite à peu près cette conduite, excepté qu'elle en change le principe & la fin, & qu'au-lieu de l'interêt qui regle celle des gens du monde, elle prend la loi de Dieu pour sa regle, dans laquelle elle voit & la maniere de traiter avec chaque personne, & la disposition inte-

rieure avec laquelle on le doit faire. Si elle la sent, elle la suit. Si elle ne la sent pas, elle l'excite autant qu'elle peut, & elle l'imprime au-moins dans ses actions exterieures, afin de se l'imprimer peu à peu dans le cœur.

Des personnes très-judicieuses qui ont fort étudié un grand Prelat * qui a été la gloire de l'Eglise de France, disoient de lui qu'il avoit plusieurs visages, selon les diverses actions ausquelles il s'appliquoit. Qu'il en avoit un à l'autel & dans l'Eglise qui marquoit un recueillement profond; qu'il en avoit un autre dans la conversation, qui témoignoit de la gaieté; un autre serieux & grave dans les choses où il devoit faire paroître de l'autorité; un autre doux & compatissant quand l'occasion le demandoit. Et c'est là proprement cette égalité d'esprit, & cette suppression de toute humeur, que la vûe de la volonté de Dieu doit produire en nous.

* *M. Nicolas Pavillon Ev. d'Alet, mort le 8. Dec. 1677.*

Mais outre les autres avantages de cette pratique de supprimer ainsi toutes ses inclinations, d'en applanir les inegalités, & de ne faire paroître dans chaque action que les mouvemens que la raison nous inspire, elle a encore celui de renfermer la plus grande, la plus utile & la plus continuelle mortification que l'on puisse

Chap. pratiquer. Elle est secrette, & personne
VII. ne s'en apperçoit. Elle est continuelle, parceque nos inclinations se mêlent partout, & nous détournent sans cesse de l'ordre de Dieu, soit en compagnie, soit en solitude. Elle ne donne sujet de plainte à personne. Les domestiques ne s'y interessent point. Les médecins spirituels & corporels ne nous l'interdisent jamais. Elle donne même lieu de couvrir la mortification spirituelle sous des soulagemens corporels, lorsque la raison nous ordonne de nous y soumettre; & elle en retranche certaines façons qui servent souvent à se conserver la gloire de la mortification, lorsque l'on cesse de la pratiquer.

---

## CHAPITRE VIII.

*Actions de vertu que la vûe de la volonté de Dieu nous découvre. Ordre des actions: Qu'il n'y faut pas être attaché. Obéissance religieuse facilite la vie chrétienne.*

IL n'y a rien aussi qui nous découvre plus d'actions de vertu à exercer, que cette attention continuelle à la loi de Dieu, parcequ'il n'y a rien qui nous les cache davantage que de s'abandonner à ses in-

clinations. C'est cette attention qui nous apprend à contribuer autant que l'on peut chrétiennement au divertissement des autres dans la conversation, à s'insinuer dans leur esprit par une complaisance sans affectation, à les souffrir dans leurs importunités, à les avertir de certains défauts par des manieres douces & proportionnées à leur humeur, à éviter de les choquer inutilement, à se taire lorsqu'il est à propos, à parler quand il le faut, & à satisfaire ainsi à un très-grand nombre de petits devoirs qui échappent à ceux qui agissent par humeur. C'est un des sens de cette parole du Sage; *Qui autem inquirunt Dominum animadvertunt omnia.* CEUX *qui cherchent Dieu prennent garde à tout.*

CHAP. VIII.

*Prov.* 28. 5.

C'est cette attention à la volonté de Dieu qui nous maintient dans une vie reglée, égale & uniforme, & qui nous fait pratiquer avec fidelité les mêmes exercices dans les mêmes temps. Car si nous avons pour but de suivre Dieu, nous jugerons avec raison que nous nous rendrons plus conformes à sa volonté en suivant un ordre établi dans les choses indifferentes qu'en le quittant par inclination & par fantaisie. Moins nous avons de part aux choses, & plus nous avons sujet de croire que c'est Dieu que

CHAP. VIII. nous suivons en les faisant. Et celles qui sont d'elles-mêmes égales & indifferentes, deviennent inégales & differentes, lorsque l'on y ajoûte cette raison d'uniformité dans les mêmes exercices.

Mais si l'amour de la volonté de Dieu nous fait preferer dans les choses indifferentes l'ordre & l'égalité au desordre & à l'inegalité, il retranche aussi toute attache de la pratique de ces exercices, & il nous rend flexibles à les changer quand Dieu le veut; parceque ne desirant que d'obéir à Dieu, il est également content quand il trouve également moyen de pratiquer cette obéissance. C'est pourquoi quelque regle que l'on se soit prescrite dans les choses indifferentes; il faut être prêt de la changer dans les occasions où Dieu nous fait connoître qu'il demande autre chose de nous. C'est par cette flexibilité que des personnes qui aiment l'étude ne laissent pas de s'appliquer avec soin à des entretiens qu'ils n'aiment pas, lorsque la charité le demande; qu'ils perdent en quelque sorte leur temps, lorsque Dieu veut qu'ils les perdent; qu'ils quittent leurs ouvrages sans peine, lorsque Dieu veut qu'ils les quittent; qu'ils ne forment point de desseins fixes ni arrêtés, & qu'ils se tiennent toujours entre les mains de Dieu pour s'appliquer aux cho-

ses selon qu'il leur fait connoître qu'elles lui sont agreables. CHAP. VIII.

Il faut pourtant prendre garde à ne pas porter cette flexibilité jusqu'à l'instabilité. Car les hommes n'ayant que fort peu de temps à eux, il est impossible qu'ils s'appliquent à une occupation, qu'en se separant des autres. Or dans ce choix les moindres doivent ceder aux plus grandes, il faut necessairement opter; & quand on a choisi, il ne faut pas facilement changer le choix qu'on a fait. S'il n'est pas possible par exemple, de conduire certaines personnes, & de travailler en même temps pour l'Eglise, il faut voir lequel est le plus utile & le plus conforme à notre vocation. S'il n'est pas possible de partager son esprit à tant de sortes d'études, il faut le borner à quelques-unes, & souffrir de bon cœur de n'être pas habiles dans de certaines choses. Si l'on ne peut satisfaire à tant d'actions de charité, il faut se restraindre à celles qui sont en notre pouvoir, en se souvenant toujours de cet avis du Sage, qui nous doit servir de regle en une infinité d'occasions. *Mon fils, ne vous engagez pas dans une multiplicité d'actions.* FILI, *ne in multis sint actus tui.* Eccli. 11. 10.

Tout cela fait voir que l'obéissance des Religieux est plutôt une facilité que les

CHAP. VIII. Saints ont trouvée pour observer la loi de Dieu, qu'une nouvelle severité qu'ils ayent ajoûtée à l'Evangile. Car en quelque état que l'on soit, il ne peut être permis d'agir par cupidité, ni de se conduire par sa volonté & par son caprice. Il faut toujours que la volonté de Dieu soit notre regle, non seulement dans les actions importantes, mais même dans les plus petites. Or cette volonté de Dieu étant quelquefois difficile à découvrir; & notre propre volonté prenant souvent la place de celle de Dieu, les Saints ont introduit cet assujettissement à un Superieur pour nous determiner dans toutes les actions indifferentes, en nous rendant la volonté de Dieu plus sensible; parcequ'il est certain que Dieu veut que les Religieux obéïssent dans ces choses à leur Superieur, au-lieu que ceux qui n'ont point de Superieur ont plus de peine à discerner ce que Dieu demande d'eux.

Cette peine vient de l'impureté de leur cœur, qui obscurcit cette loi de Dieu. Car si nous avions le cœur droit & simple, la volonté de Dieu nous paroîtroit clairement dans les plus petites occasions: c'est pourquoi l'Apôtre saint Paul nous avertit de renouveller notre esprit pour reconnoître la volonté de Dieu: *Reformamini in novitate sensûs vestri, ut probetis* Rom. 12. 2.

*quæ*

*nas sit voluntas Dei, bona, & beneplacens & perfecta.* Qu'il *se fasse en vous une transformation par le renouvellement de votre esprit, afin que vous reconnoissiez quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui est agréable à ses yeux, & ce qui est parfait.* Nous devons donc croire que si nous ne la discernons pas, c'est que nous ne sommes pas renouvellés; que nous vivons de la vie d'Adam, c'est-à-dire, que nous ne pensons qu'aux choses du monde; que notre cœur est rempli de l'amour du monde, & qu'il est vuide de celui de Dieu, qui est le principe du renouvellement de l'ame. CHAP. VIII.

Il ne faut pas aussi s'imaginer que pour n'avoir pas fait vœu de pratiquer les autres exercices de la vie religieuse, nous soyons pour cela dispensés de ceux qui servent à conserver & à faire croître la pieté. La déclaration que Dieu nous fait de sa volonté sur ce point est generale, quand il nous dit: *La volonté de Dieu est que vous soyez saints & purs.* Hæc *est voluntas Dei sanctificatio vestra.* Et cette déclaration nous oblige de travailler sans cesse à notre sanctification, & d'embrasser les moyens qui y sont propres, & que cette même loi nous enseigne. De sorte que si nous n'avons pas des Maîtres des novices qui nous exercent à la vertu, ni 1 Thess. 4. 3.

des Confesseurs qui nous fassent cette charité, la loi de Dieu nous doit tenir lieu de l'un & de l'autre, & nous en devons tirer des exercices & des pratiques qui soient propres à guérir nos maux & à nous faire avancer dans le chemin du salut. Ce qui est toujours bien plus difficile qu'il ne l'est à un Religieux de pratiquer ce qu'on lui ordonne.

## Chapitre IX.

*Que nous devons principalement avoir en vûe d'obéir à Dieu dans le moment présent. Que quelque éloigné de Dieu que l'on soit, on peut rentrer dans son ordre en un instant. Que la loi de Dieu découvre à tous un chemin de paix.*

Ce desir de connoître la volonté de Dieu regarde particulierement le présent. Car encore que l'on puisse prévoir quelquefois ce que l'on doit faire à l'avenir ; ce ne doit jamais être que lorsque c'est un devoir present d'y penser. Ainsi l'on peut dire que la voie de la verité & la voie de la vie consiste à regarder ce que Dieu demande de nous dans le moment present, & à l'executer à l'instant ; c'est-à-dire, à prier quand Dieu veut que

nous priyons; à souffrir quand Dieu veut que nous souffrions; à agir quand il veut que nous agissions; à s'occuper de l'avenir quand il veut que nous nous en occupions; à penser à nous quand il veut que nous y pensions; & à penser aux autres quand il nous ordonne d'y penser. CHAP. IX.

Mais que devroit-on faire si en considerant son état present, on le trouvoit déreglé & contraire à Dieu? On devroit faire ce que Dieu prescrit pour cet état. Car il n'y en a point en ce monde de si malheureux & de si déreglé duquel on ne puisse rentrer dans l'ordre de Dieu à l'instant même; comme il n'y a point d'état si heureux, si saint, si conforme à la volonté de Dieu, dont on ne puisse sortir à tout moment. Il y a toujours une ligne de tout état à Dieu, & si-tôt que l'on commence à marcher sur cette ligne on est dans son ordre. Si on est dans le vice, la ligne qui mene à Dieu est d'y renoncer & de se resoudre d'embrasser tous les moyens necessaires pour en sortir, & de pratiquer à l'heure-même celui de ces moyens qui est le plus dans l'ordre de Dieu. Si l'on est mal entré dans une charge, qu'il soit necessaire de la quitter, & que l'on le puisse faire à l'heure même, on rentre dans l'ordre de Dieu en la quittant effectivement.

CHAP. IX. Mais si la prudence ne permet pas que l'on sorte de cet état à l'heure-même, il suffit qu'on le fasse par le desir; & alors, quoique l'on y soit entré contre l'ordre de Dieu, ce n'est plus contre son ordre que l'on y demeure, puisqu'il n'y a plus que sa volonté qui nous y retienne.

Ainsi ce ne sont pas seulement les justes, qui en consultant la loi de Dieu, entendent au fond de leur cœur une réponse de paix, comme disoit le Prophephete: *J'écouterai ce que le Seigneur mon Dieu dira au dedans de moi, parcequ'il annoncera la paix pour son peuple.* AUDIAM
Ps. 84. 9. *quid loquatur in me Dominus Deus, quoniam loquetur pacem in plebem suam.* Ce ne sont pas seulement les Saints, *& super sanctos suos*; ce sont aussi les plus grans pecheurs, pourvu qu'ils rentrent en eux-mêmes & qu'ils se tournent vers Dieu: *Ceux qui se convertissent en rentrant au fond de leur cœur.* ET *in eos qui convertuntur ad cor.* Cette lumiere divine leur découvre à tous un chemin de paix; mais il est vrai qu'il est plus difficile aux uns qu'aux autres, & que souvent il paroît à ceux qui sont plongés dans le vice, si rude & si escarpé, qu'ils desesperent d'y pouvoir marcher. Mais pourvu qu'ils se fassent violence, il ne leur est pas impossible, puisque cette même lumiere qui

leur montre ce chemin, leur découvre aussi un secours qu'ils peuvent obtenir par leurs prieres, & qui leur peut donner plus de force qu'ils n'ont de foiblesse.

CHAP. X.

## CHAPITRE X.

*Que la vûe de la volonté de Dieu comme justice, fait le paradis & l'enfer, selon les differentes dispositions de ceux qui la regardent.*

LE regard de la volonté de Dieu comme justice, fait la pieté des vrais Chrétiens sur la terre, & elle sera dans le ciel l'éternelle felicité des Bienheureux. C'est dans ce regard que consiste ce torrent de délices dont ils seront enivrés. Car leur souverain plaisir sera de n'avoir plus rien en eux qui s'oppose à la justice de Dieu, & de lui être parfaitement assujettis. Leur gloire sera qu'elle regne sur eux; & c'est en cette maniere que leur charité sera toute pure, parcequ'ils ne rapporteront pas Dieu à eux-mêmes, mais qu'ils se rapporteront à Dieu, & n'aimeront que Dieu en eux. C'est pourquoi saint Augustin exprimant l'état des Saints dans le ciel, dit *qu'ils s'aneantiront continuellement en la presence de Dieu, en le*

CHAP. X.

*préferant à eux-mêmes par un amour éternel.*

Mais ce qui est étrange, est que par un effet tout contraire, ce que Dieu fera connoître de sa justice aux méchans, sera leur plus grand tourment, & ce sera ce qui les précipitera dans l'enfer. Car, comme dit une sainte fort éclairée. *Aussitôt qu'une ame est separée de son corps, elle va droit au lieu qui lui est propre. Et si étant morte elle ne trouvoit ce lieu que le decret de la justice de Dieu a préparé pour elle, elle seroit dans un enfer mille fois plus grand, parce-qu'elle se verroit hors de l'ordre & de la disposition de Dieu. Ne trouvant donc point de lieu qui lui soit plus propre & qui lui soit moins pénible que l'enfer, elle s'y précipite comme dans son centre, & dans le lieu seul qui lui est convenable.*

Sainte Catherine de Genes.

Ce n'est pas qu'elle aime cette justice: mais c'est qu'elle la connoît, & que cette justice la confond & la convainc de son indignité, ce qu'elle ne peut souffrir. Il y a une vûe de Dieu qui porte à s'unir à lui & à s'exposer à la lumiere de ses yeux divins; & il y en a une autre qui porte à le fuir & à se soustraire autant que l'on peut à sa présence. Adam & Caïn éprouverent ce mouvement après leurs crimes, & il porta l'un à se cacher dans le paradis terrestre, & l'autre à fuïr vagabond dans le monde pour éviter le remors de sa cons-

science qui ne se découvre point de même. Chap. X.
Ce sentiment attaché aux crimes, n'est pas un sentiment de crainte & de frayeur, c'est un sentiment de rage & de desespoir. On ne peut souffrir de voir celui que l'on a offensé & que l'on hait, parce que sa vûe est un reproche continuel: on voudroit le détruire si on pouvoit; & ne le pouvant, on le fuit, & on s'en cache autant que l'on peut. Ce sentiment est foible en cette vie, où nous ne concevons qu'imparfaitement la difformité du peché; mais il sera sans bornes dans l'autre lorsque les pechés auront poussé leurs épines, comme dit saint Augustin, & que nous en serons percés. In Psal. 57. n. 20.

C'est donc par ce sentiment que les damnés se précipiteront eux-mêmes dans l'enfer, comme au lieu le plus tenebreux, le plus éloigné de Dieu, & où ils seront moins percés des rayons pénétrans de sa justice. Il fait trop clair pour eux en tout autre lieu; & leur vûe ne peut souffrir cette lumiere qu'ils haïssent.

Le plus grand supplice des yeux malades est de les exposer au grand jour & de les forcer de le voir. Le plus grand enfer des damnés seroit de les obliger de paroître dans la lumiere des Saints, de voir d'un côté leur gloire & l'amour de Dieu pour eux, & de l'autre leur propre

CHAP. X. difformité, & la haine que Dieu leur porte. Ainsi leur plus grande envie est de se cacher autant qu'ils peuvent à cette lumiere qui les tue.

La vûe de la justice de Dieu jointe à celle de sa misericorde & de son amour, est une vûe qui console & qui soulage. La vûe de cette même justice jointe à celle de sa haine, est une vûe qui accable & qui desespere, & qui porte l'ame à sortir de tout autre lieu que de l'enfer.

Car on peut desirer par un mouvement d'orgueil, de sortir d'un lieu dont on n'est pas digne. Judas n'étoit pas humble, lorsque le remors de son crime fit qu'il se jugea lui-même indigne de vivre. Il ne put souffrir le reproche de son indignité, & il quitta la vie pour le fuir. Les damnés de même quittent volontairement tous les autres lieux dont ils ne sont pas dignes, pour éviter la vûe pénétrante de cette lumiere qui les convainc de leur crime, & qui les chasse & les fait fuir devant elle, comme l'Ange chassa Adam du paradis.

Ils ne peuvent souffrir d'être hors de l'ordre, non par l'amour de l'ordre, mais parcequ'ils ne peuvent supporter le reproche interieur de leur desordre.

L'enfer est donc le centre des damnés, comme les tenebres sont le centre de

ceux qui fuyent le jour. C'est l'état où la lumiere de Dieu les incommode le moins, où les reproches de leur conscience sont moins vifs, où leur orgueil est moins confondu. Ainsi ce leur est une espece de soulagement que de s'y précipiter. S'ils pouvoient détruire Dieu & son ordre, ils le feroient: mais ils reconnoissent qu'ils ne le peuvent. Ils se cachent donc & s'abîment dans l'enfer, & ils souhaiteroient qu'il y eût un plus grand cahos entre Dieu & eux, pour se mettre à couvert, s'ils pouvoient, des rayons de cette verité qui les va trouver jusques dans le plus profond de l'abîme. CHAP. X.





# SECONDE PARTIE DU SECOND TRAITÉ, De la soumission à la volonté de Dieu.

## CHAPITRE PREMIER.

*Que la vûe de la volonté de Dieu comme justice, nous oblige de nous soumettre à cette même volonté considerée comme cause de tous les évenemens. Qu'il faut remonter dans tous ces évenemens, jusqu'à la premiere cause, sans s'arrêter aux secondes.*

NOUS venons de voir la premiere maniere de considerer la volonté de Dieu, qui contient en quelque sorte toute la vie Chrétienne, puisqu'elle enferme la connoissance & l'amour de la loi de Dieu. Mais cette vûe même par laquelle nous regardons cette loi comme la régle de nos actions, nous conduit d'elle-même à nous soumettre à la volonté de Dieu, considerée comme cause de tout ce qui se fait dans le monde,

[illegible] de peine qu'elle ne fait que per- CHAP. I.
mettre : & c'est la seconde maniere selon laquelle nous avons dit que l'on la devoit regarder. Car en decouvrant par la foi ces grandes veritez, que Dieu fait tout, qu'il ordonne tout, qu'il régle tout, que rien n'échappe à sa providence, que par tout ce qui arrive dans le monde, il exerce ou sa misericorde, ou sa justice, que les creatures n'ont de pouvoir que ce qu'il leur en donne, qu'elles ne sont que les instrumens & les ministres de ses ordres, qu'elles ne sont, selon l'expression de l'Ecriture, que comme une *coignée dans* Isai. 10. 15.
*la main de celui qui en coupe, & comme un bâton dans la main de celui qui en frappe*, nous voyons en même-temps dans cette même volonté considerée comme la justice souveraine, qu'il est juste que Dieu regne & que nous obéissions, que c'est à lui à nous conduire & à nous à le suivre ; que c'est à nous à nous conformer à sa volonté, & non pas à vouloir qu'il s'accommode à la nôtre, & que cette volonté étant toujours juste & toujours sainte, elle est aussi toujours adorable, toujours digne de soumission & d'amour, quoique les effets nous en soient quelquefois durs & pénibles, puisqu'il n'y a que des ames injustes qui puissent trouver à redire à la justice, & qu'ainsi la peine que nous avons

CHAP. I. quelquefois à nous y soumettre, est une preuve de notre injustice & de notre corruption, qui nous doit porter, non à nous en prendre à Dieu, mais à nous en prendre à nous-mêmes, en nous disant avec le Prophete. *Nonne Deo subjecta erit anima mea?* O MON *ame, ne te soumettras-tu point à Dieu?*

Ps. 61. 2.

Mais pour s'établir dans cette soumission à laquelle la justice même nous oblige, il est bon de regarder souvent cette volonté de Dieu, operant dans le monde, & agissant par toutes les créatures. Car ce qui cause en partie cette revolte que nous sentons dans les choses qui nous arrivent, est que nous nous arrêtons trop aux créatures, & que nous leur imputons les évenemens. Nous ne voyons que le bâton qui nous frappe & qui nous châtie, & nous ne voyons pas la main qui s'en sert. Si nous découvrions Dieu par tout, & que nous le regardassions au travers des voiles des créatures; si nous voiyons que c'est lui qui leur donne tout ce qu'elles ont de puissance, qui les pousse dans les choses qui sont bonnes, & qui dans les mauvaises détournant leur malice de tous les autres objets ausquels elle se pourroit porter, ne lui laisse point d'autre cours que celui qui sert à l'execution de ses arrêts éternels, la vûe de sa justice & de sa majesté

arrêteroit nos plaintes, nos murmures, & CHAP.
nos impatiences : nous n'oserions pas dire I.
en sa presence que nous ne meritons pas
le traitement que nous souffrons, & nous
ne pourrions avoir d'autres sentimens que
celui qui faisoit dire à David : *Je me suis tû;* Ps. 38.
*& je me suis humilié, parceque c'est vous qui* v. 3. &
*l'avez fait.* OBMUTUI *& humiliatus sum,* 10.
*quoniam tu fecisti.* Mais nous sommes bien-aises de nous cacher ces verités, pour avoir sujet de décharger notre mauvaise humeur sur les créatures, pour nous plaindre de leur injustice, pour nous justifier en nous-mêmes, & pour nous persuader que c'est à tort que nous sommes affligés.

---

## CHAPITRE II.

*Que la vûe de la volonté de Dieu change à notre égard toute la face du monde. Idée d'une armée. Elle nous découvre le regne de Dieu, rend toutes les histoires, des histoires de Dieu.*

SI nous tenions les yeux de notre esprit arrêtés sur cette premiere & souveraine cause de tous les évenemens, elle changeroit en quelque sorte la face du monde à notre égard, c'est-à-dire, qu'elle

CHAP. II. nous obligeroit à changer la plupart des idées que nous nous sommes formées de ce qui s'y passe. Nous n'y verrions plus d'innocens opprimés, nous n'y verrions que des coupables punis. La terre ne seroit plus pour nous un lieu de tumulte & de desordre; ce seroit un lieu d'équité & & de justice. Nous reconnoîtrions que l'on n'y ôte à personne que ce qu'il merite de perdre; que personne n'y souffre que ce qu'il merite de souffrir; que la justice & la force y sont toujours jointes ensemble; que l'injustice y est toujours impuissante; qu'il n'y a ni malheurs ni infortunes, mais seulement de justes châtimens des pechés des hommes; que l'on n'y meurt, ni par la necessité de la nature, ni par les accidens de la fortune; mais que l'on y punit de mort des hommes qui méritent ce supplice, dans le temps, & de la maniere la plus convenable: enfin que tout y est juste & saint, & de la part de Dieu qui ordonne tout, & de la part des hommes sur qui ses ordres s'executent. Il n'y a que les ministres de cette volonté dominante qui peuvent être injustes, mais dont l'injustice ne sauroit empêcher que ce qu'ils font ne soit juste à l'égard de ceux qui le souffrent.

Qu'est-ce qu'une armée selon cette idée? C'est une troupe d'executeurs de

la justice de Dieu qu'il envoie pour faire mourir des gens qui ont merité la mort & qu'il a condannés à ce supplice. Qu'est-ce que deux armées qui se battent ? Ce sont des ministres de cette justice qui se punissent les uns les autres, & qui n'executent précisément que ce que Dieu a ordonné. Qu'est-ce qu'un meurtre? C'est la punition d'un coupable par un ministre injuste. Qu'est-ce que des voleurs ? Ce sont des gens qui executent injustement le juste arrêt par lequel Dieu a ordonné que certaines personnes seroient privées de leurs biens. Qu'est-ce qu'un Prince ? C'est une verge en la main de Dieu pour punir les méchans.

CHAP. II.

Ainsi c'est proprement par cette vûe que nous découvrons le regne de Dieu dans le monde, & l'éminence de son pouvoir sur toutes les créatures. Car en regardant autrement les choses du monde, il semblera au-contraire que la malice des hommes ait l'avantage sur Dieu-même, au-moins pour un temps ; & que sa justice soit surmontée par leur injustice. Il est à croire que c'est par ce regard de la puissance infinie de Dieu, qui conduit toutes les créatures à ses fins de misericorde & de justice, que le Prophete s'écrie, *que Dieu a regné & qu'il est revêtu de beauté & de force* ; puisqu'il n'y a que le

Ps. 92. 1.

CHAP. II. regard de la providence qui fasse trouver de l'ordre & de la beauté dans la confusion des choses du monde, & qui découvre l'empire souverain que Dieu y exerce, malgré l'insolence des hommes injustes qui méprisent ses loix & ses volontés.

C'est par une suite de cette vûe qu'on peut dire que le récit des choses passées, qui n'est en quelque sorte pour ceux qui les regardent par une lumiere purement humaine, que l'histoire du diable & des réprouvés, parce que les personnes qui paroissent le plus sur le theatre du monde, & qui ont plus de part aux évenemens qui le remuent, sont pour l'ordinaire des citoyens de Babylone, dans lesquels le démon habite & par lesquels il agit, est à l'égard de ceux qui les considerent par une vûe plus haute, l'histoire de Dieu, parcequ'on n'y voit que l'execution de ses volontés, que les arrêts de sa justice, que les effets de sa puissance. Tout y est édifiant, parceque tout y est juste.



## Chapitre III.

*Comment la vûe de la volonté de Dieu nous doit faire considerer le passé & le futur. Et comment la soumission qu'on lui doit, s'accorde avec la pénitence, le zéle, la compassion, la prévoyance.*

Le passé est un abîme sans fond qui engloutit toutes les choses passageres; & l'avenir est un autre abîme qui nous est impénétrable. L'un de ces abîmes s'écoule continuellement dans l'autre, l'avenir se décharge dans le passé en coulant par le present. Nous sommes placés entre ces deux abîmes. Car nous sentons l'écoulement de l'avenir dans le passé; & c'est ce qui fait le présent, comme le present fait toute notre vie. Ce qui en est passé, n'est plus, & ce qui en est futur n'est pas encore. Voilà notre état. Et ce que nous devons faire, c'est de prendre la part que Dieu veut que nous prenions au present, & de regarder & le passé & l'avenir de la maniere qu'il veut que nous le regardions.

Car encore que le passé ne soit plus à notre égard, & que le futur ne soit pas encore, néanmoins l'un & l'autre est à

CHAP. III. l'égard de Dieu. Sa volonté embrasse tous les temps. Le passé est passé, parcequ'il a voulu qu'il fût en un certain temps ; & le futur est futur, parcequ'il veut qu'il soit dans un autre. Ainsi sa volonté comprend & consacre en quelque sorte tous les évenemens, & passés & futurs. Nous les y trouvons tous, & comme elle est toujours adorable, elle nous oblige à regarder avec respect tous ces évenemens & passés & futurs, par la liaison & la dépendance qu'ils ont avec cette divine volonté.

Mais il y a cette difference entre le passé & le futur, que comme nous connoissons en particulier quelque chose du passé, nous pouvons l'approuver en particulier, & louer la providence de Dieu dans ces évenemens. Comme nous ne voyons rien au-contraire dans l'avenir & qu'il est encore caché en Dieu, nous ne pouvons exercer la soumission que nous devons à sa volonté, que par une acceptation generale de tous ses ordres, que nous devons toujours regarder comme très-saints & très-justes.

Le passé & l'avenir étant donc si étroitement unis à la volonté de Dieu, il sembleroit d'abord que la foi ne pût exciter en nous que des sentimens de respect & de soumission pour l'un & pour l'autre ;

& que l'on ne dût de même avoir à l'égard des choses presentes, qui ne dépendent pas de nous, que des sentimens d'approbation. Mais si cela est, que deviendra la penitence qui s'afflige des maux passés? Que deviendra le zele & la compassion qui regardent principalement les peines & les miseres présentes? Que deviendra la prévoyance qui tâche de les prévenir & de les éviter? Faut-il craindre que Dieu exerce sa justice? Faut-il être affligé de ce qu'il permet ou de ce qu'il fait lui-même? Ne juge-t-il pas en permettant le mal, qu'il est meilleur de le permettre que de l'empêcher, comme il lui seroit bien facile? Et s'il le juge, ne le devons-nous pas juger nous-mêmes? Peu s'en faut que l'esprit humain ne tire de là cette conclusion impie, qu'on attribuoit faussement à saint Paul; que puisque Dieu est glorifié par les crimes des hommes, il ne les faut plus condanner. *Pourquoi me condanne-t-on encore comme pecheur?* QUID *adhuc tamquam peccator judicor?*

CHAP. III.

Rom. 3. 7.

Mais ces difficultés ne viennent que de ce que l'on ne regarde pas la volonté de Dieu toute entiere, & que l'on separe sa volonté considerée comme justice & comme regle, de sa volonté considerée comme principe de toutes choses. Car en joignant ensemble ces deux vûes, nous

CHAP. III.

trouveront que si Dieu permet le peché par cette volonté qui est la cause des choses, il ne laisse pas de le condanner & de le haïr par sa volontè considerée comme justice; car le peché est contraire & opposé à cette justice. S'il punit les pécheurs pour leurs fautes par sa volonté operante, il fait connoître par sa loi éternelle, que ces fautes sont contraires à la justice qui est cette même volonté. Ainsi les effets de sa justice presentent en même-temps à notre ame la double idée, & de la volonté de Dieu qui permet les pechés, & du déreglement de ces pechés qu'elle condanne. Et ces deux objets doivent causer en nous deux sortes de mouvemens, l'un par lequel nous approuvions ce qui vient de Dieu; & l'autre par lequel nous condannions ce qui vient de l'homme.

C'est par ce regard de la volonté divine que nous allions ces mouvemens qui paroissent d'abord contraires & inalliables, tant à l'égard du passè que de l'avenir. Nous nous affligeons de nos pechés, parceque nous voyons dans cette justice souveraine qu'elle les condanne d'injustice, d'insolence, d'ingratitude. Nous y voyons aussi qu'il est juste que nous ressentions ces mouvemens, & que nous les excitions en nous-mêmes. Mais comme nous reconnoissons aussi que

Dieu a permis que nous tombassions dans CHAP.
ces pechés pour les faire servir aux fins de III.
sa providence, nous ne sçaurions qu'adorer cette permission, parce qu'elle est juste. Et quoique cette connoissance ne nous doive pas ôter le regret de nos pechés, elle doit néanmoins appaiser les troubles & les inquietudes excessives que nous en pourrions avoir, puisqu'enfin il est également juste, & que nous nous affligions de nos fautes dans la vûe de la justice de Dieu qui nous en decouvre l'énormité, & que nous cessions de nous en troubler dans la vûe de la volonté de Dieu qui les a permises pour l'execution de ses desseins.

C'est proprement cet état de paix qui naît de ce regard de la volonté souveraine de Dieu, que l'Apôtre souhaite à tous les Chrétiens, lorsqu'il leur dit : *Et que la* *Phil.* 4.
*paix de Dieu qui surpasse toute pensée, garde* 7.
*vos cœurs & vos esprits.* ET *pax Dei, quæ exuperat omnem sensum, custodiat corda vestra & intelligentias vestras.* Cette paix surpasse tous les autres sentimens, mais elle ne les étouffe pas. Ils ne laissent pas de s'élever dans notre cœur par les vûes de la foi, qui nous découvrent ce que Dieu juge de nos actions. Mais nous ne laissons pas aussi d'entrer dans la paix nonobstant ces sentimens, en découvrant que

CHAP. III. Dieu tout juste a permis & souffert ces pechés, & qu'il veut bien nous les pardonner. L'un de ces deux mouvemens seroit imparfait sans l'autre; mais étant joints & unis ensemble ils forment une penitence sans desespoir, & une paix sans presomtion.

Mais comme Dieu ne découvre pas également ces objets aux hommes, les mouvemens qu'ils excitent ne sont pas toujours dans une égale vehemence. Par exemple, il occupe beaucoup les Saints en cette vie de l'opposition que leurs pechés ont avec la loi de Dieu, & il ne leur découvre pas avec tant d'évidence la beauté de cette divine volonté, par laquelle il les permet pour leur bien & pour sa gloire; & ainsi les mouvemens de pénitence qu'ils ressentent dans la vûe de leurs fautes, sont plus vifs & plus sensibles que la consolation qu'ils reçoivent de ce qu'ils doivent esperer que Dieu tirera sa gloire & leur salut de leurs pechés mêmes. Et au-contraire dans l'autre vie les Saints seront tellement penetrés de la joye de voir que tout contribue à la gloire de Dieu, & si pleins de l'admiration de sa providence, qui les aura conduits au salut par le chemin dans lequel ils auront marché, qu'ils seront incapables de ressentir aucune douleur de leurs pechés.

Cette vûe de la volonté de Dieu, ne CHAP. III.
nous doit pas aussi rendre insensibles aux maux du prochain. Il est vrai qu'il ne leur arrive rien que de juste; mais nous voyons en même temps dans cette même volonté considerée comme loi, comme justice, comme verité, que les hommes ne sont point dans l'état auquel ils ont été créés; que ces maux ne viennent point de l'institution de la nature, mais de son dereglement; qu'ils ne sont point conformes au premier ordre de Dieu, ni à sa premiere inclination qui est toute de bonté. Nous y voyons les liens qui nous unissent à ces personnes miserables, qui nous doivent porter à les aimer: Nous y voyons qu'il est juste que nous les aimions, que nous desirions de les secourir, que nous soyons affligés de leurs maux, & que Dieu approuve que nous lui demandions le soulagement dont ils ont besoin. Il est impossible que toutes ces pensées n'excitent des mouvemens de compassion; & cet autre regard de la volonté de Dieu, qui châtie les hommes par ces maux, ne doit servir que pour moderer ces sentimens & non pour les étouffer.

Enfin la vûe de la volonté de Dieu qui opere tout, & qui conduit tout à sa gloire, n'empêche point aussi les justes pré-

voyances que nous devons avoir pour l'avenir, parceque nous ne laissons pas de connoître que la loi de Dieu nous ordonne d'apporter des soins & des précautions raisonnables pour prévenir certains évenemens & pour en procurer d'autres, en laissant à sa providence de les faire réussir, & en se soumettant à ses ordres par
Rom. 1. 10. & c. 15. v. 18. & 32. une soumission generale. Saint Paul ne laissoit pas de souhaiter d'aller prêcher l'Evangile à Rome, & d'en former le dessein, quoiqu'il ne le souhaitât que dépendamment de la volonté de Dieu. En formant ces desseins, il obéissoit à la volonté de Dieu comme loi & comme regle. En se soumettant à sa volonté dans l'execution de ses desseins, il lui obéissoit comme à la cause souveraine de toutes choses, selon les mêmes regles de sa justice éternelle. Car c'est, comme nous avons dit, la justice même qui nous oblige de nous soumettre à la volonté de Dieu dans tous les évenemens.

Habac. 2. 4. & Rom. 1. 17. La vie de la foi, qui est celle des justes, les oblige donc à se rabaisser aux lumieres communes de la prudence humaine, & à employer les moyens humains pour faire réussir les choses qu'ils ont raison de souhaiter, parcequ'elle défend de tenter Dieu. Et cet autre regard de la volonté absolue de Dieu, qui gouverne

tout

tout & qui fait tout, ne doit servir qu'à nous consoler dans les évenemens contraires à nos desirs; & non pas nous donner occasion de faire des prophéties temeraires sur l'avenir, & de nous conduire par des pressentimens qui ne sont pour l'ordinaire que des effets d'imagination, ausquels Dieu nous défend de nous arrêter. On ne sait si Dieu veut la paix ou la guerre; s'il veut que certains desordres finissent, ou s'il ne le veut pas; s'il veut faire réussir ses desseins par ce moyen, ou par celui-là. On ne doit pas laisser pour cela de tâcher de procurer la paix, de remedier aux desordres, d'employer les moyens que l'on croit les plus propres pour la fin où l'on tend, en abandonnant le succès à Dieu. CHAP. III.

---

## CHAPITRE IV.

*Que l'incertitude de la volonté de Dieu à l'égard de l'avenir, nous doit empêcher d'en juger sur des rencontres fortuites. Ce que la vûe de cette volonté retranche, ou ne retranche pas dans nos actions.*

C'EST aussi par un sentiment du respect que nous devons à la volonté de Dieu, que nous sommes obligés d'être très-re-

CHAP. IV. servés à prendre pour des marques de la volonté de Dieu, la rencontre que l'on fait dans l'Ecriture ou dans des livres de dévotion, de certains versets qui nous paroissent conformes à quelque chose que nous avons dans l'esprit. Car quoiqu'il soit certain qu'ayant rencontré ces versets, Dieu l'a voulu, il n'est point certain néanmoins qu'il ait permis que l'on les rencontrât pour un tel dessein, ni pour nous servir de regle de conduite. C'est notre imagination qui tire cette consequence, & qui la tire temerairement, puisqu'elle suppose que Dieu ne peut avoir permis cette rencontre que pour une telle fin. Qui sait au-contraire s'il ne l'a point permise, pour éprouver si nous serions fidelles à nous tenir dans la voye de la foi, & à nous attacher aux regles communes, ou si nous nous laisserions aller aux mouvemens de vanité qui s'élevent assez naturellement, lorsqu'on s'imagine que Dieu nous fait des faveurs particulieres, & qu'il nous tire de l'ordre du commun des hommes, à qui il ne manifeste ses volontés que par les préceptes generaux de l'Ecriture & les instructions ordinaires de l'Eglise? Il semble donc qu'il ne soit pas bon de faire tant de fondement sur ces rencontres fortuites, & que l'on a sujet de craindre

à l'égard de ces observations, ce que CHAP. IV
l'Ecriture dit des songes? *Où il y a beaucoup de songes, il y a aussi beaucoup de vanité.* Eccle. 5. 6.
UBI *multa sunt somnia, plurimæ sunt vanitates.* Car toute la vanité des songes consiste à conclure, non que Dieu a envoyé un songe, ce qui est toujours vrai en un sens, mais à conclure qu'il a telle & telle signification; & cette même vanité se trouve dans le jugement que nous faisons que Dieu a eu telle ou telle fin en permettant ces rencontres.

La vûe de la volonté absolue de Dieu ne change donc point la maniere ordinaire de juger des choses, & elle ne retranche point l'application des moyens humains, & l'usage des lumieres ordinaires. Mais elle en retranche l'inquietude, l'empressement, les desirs trop ardens pour les choses qui ne sont pas encore arrivées, les tristesses & les chagrins pour celles qui sont ou presentes ou passées. Car si nous sommes persuadés que Dieu fait tout, & qu'il ne peut rien faire que de juste; après avoir donné tout l'ordre qu'il nous commande de donner aux choses, nous devons nous abandonner à lui, & attendre en paix l'execution & l'accomplissement de ses desseins éternels. Et comme nous les devons adorer lorsqu'ils nous sont manifestés par l'éve-

CHAP. IV. nement, nous les devons aussi adorer par avance lorsqu'ils sont encore cachés par les secrets de la providence.

Il est vrai qu'entre ces évenemens, il y en a qui sont des effets de misericorde, & d'autres qui sont des effets de justice. Mais comme la justice & la misericorde de Dieu sont également adorables, nous devons une égale soumission aux uns & aux autres, avec cette difference néanmoins, que la soumission que l'on doit aux effets de misericorde, doit être ordinairement accompagnée de joye & d'actions de graces, & que celle que l'on rend aux effets de justice, doit être accompagnée d'humiliation & de terreur.

Mais ce qui doit & moderer notre joye & temperer notre terreur, c'est qu'il est souvent impossible de distinguer ce qui est effet de misericorde ou de justice dans les évenemens humains, parceque notre esprit est trop étroit pour pouvoir comprendre cet enchaînement infini de causes liées les unes aux autres, qui fait que les plus grans maux sont quelquefois attachés à ce qui paroissoit un grand bien, & les plus grans biens à ce qui paroissoit un plus grand mal. Ainsi après avoir fait tout ce qui étoit en notre pouvoir suivant les regles de la prudence ordinaire, non seulement la foi, mais la raison mê-

me nous obligent d'être comme indifferens à l'égard des évenemens, parcequ'elle nous fait voir que notre lumiere est trop courte & trop bornée pour en pouvoir sainement juger.

## Chapitre V.

*Qu'il faut pratiquer la soumission à la volonté de Dieu, à l'égard des petits évenemens. Des défauts corporels. Des suites de nos pechés. Exemple d'Adam.*

POur s'accoutumer à se soumettre à la volonté de Dieu dans les grans évenemens capables d'ébranler & d'abattre l'ame, il faut s'accoutumer à l'honorer dans les plus petites circonstances de notre vie, parcequ'elle les regle toutes aussi-bien que les plus grandes. En regardant ainsi les plus petits évenemens comme des effets de la volonté souveraine de Dieu, l'on exerce même la foi davantage, parceque les hommes ont plus de peine à attribuer à Dieu les rencontres ordinaires & petites, que les plus grandes. Un homme bien penetré de cette pensée, ne dira donc jamais qu'une rencontre est fâcheuse, puisque la regardant comme ordonnée

CHAP. V.

de Dieu, il ne lui est pas permis de s'en fâcher. Il ne se plaindra point d'un rendez-vous qui manque, ni d'une visite importune, ni de la longueur d'un valet à qui il aura donné quelque commission, ni de ce que l'on le fait trop attendre, ni du refus qu'on lui fait d'une grace, ni d'une petite perte, ni des saisons, ni d'un mauvais temps, ni generalement de toutes les rencontres ordinaires de la vie qui portent les hommes à l'impatience.

Chacun doit accepter avec cette même disposition tous ses défauts corporels, comme la surdité, la foiblesse de la vûe, & generalement tout ce qui le peut rendre méprisable aux hommes, comme le manque de memoire, d'adresse, d'intelligence, la naissance basse, le défaut de bien, sans jamais se plaindre de toutes ces choses, tant parceque c'est Dieu qui en est la cause, que parceque nous ne savons pas si elles ne nous sont point plus avantageuses que celles qui nous plairoient d'avantage, & qu'en les souffrant de cette maniere, elles le deviendront en effet. Il en est de même des maladies, des calomnies, des mauvais traitemens, du peu d'état que l'on fait de nous, des aversions, des préventions qu'on peut avoir contre nous. Puisque Dieu fait ou permet tout cela, nous le devons

regarder avec tranquilité & avec paix, en nous tenant dans son ordre & en adorant ses jugemens. Et la volonté de Dieu qui regle toutes ces choses, doit avoir plus de force sur notre esprit pour nous les faire accepter, & pour nous les rendre aimables, que ce qu'elles ont de fâcheux pour nous les faire rejetter, & pour nous porter à l'impatience & au murmure. CHAP. V.

Il y a des accidens qui sont des suites de nos propres fautes : & si ces suites sont favorables, elles nous donnent un sujet particulier de loüer la misericorde & la bonté de Dieu, qui a su tirer le bien du mal, & convertir en moyen de salut ce qui ne meritoit que ses châtimens & la soustraction de ses graces. Mais si ces suites sont fâcheuses & dures : comme si nos fautes ont attiré de grans maux spirituels ou temporels ; si nos dereglemens ont causé un grand nombre de pechés ; si ces suites subsistent & se perpetuent, il ne faut pas que nous les regardions sans douleur. Car la volonté de Dieu considerée comme justice, nous ordonne d'en gémir, de nous en humilier, d'en faire penitence, & de tâcher de détourner ces suites funestes par nos actions & par nos prieres. Mais elle nous ordonne en même temps de

CHAP. V. rentrer dans la paix, & d'éviter le trouble & l'inquietude, & de nous en consoler dans la vûe de sa volonté qui les a permises, & qui ne laissera pas d'en tirer sa gloire.

Nous en avons le plus grand exemple qu'on se puisse imaginer en la personne d'Adam & d'Eve, car aucun sans doute n'a vu de si funestes suites de ses pechés, que celles qu'ils ont vu de leur désobéïssance, puisque tous les maux qui sont arrivés à tous les hommes ensemble, tous les pechés qui se sont commis dans le monde, & la damnation de ce nombre innombrable de réprouvés sont des suites de leur crime. Cependant la volonté de Dieu n'a pas laissé de les en consoler, & si elle ne leur en a pas ôté la douleur lorsqu'ils étoient dans le monde, parcequ'il étoit juste qu'ils en fissent pénitence, elle la entierement appaisée dans l'autre, puisque malgré ces effroyables suites qui subsisteront éternellement, Adam & Eve ne laisseront pas de jouir dans toute l'éternité de la paix & de la consolation des justes. C'est la plus grande preuve qu'on puisse avoir de ce que peut la vûe de la volonté de Dieu, pour appaiser les troubles qui devroient naître naturellement des suites de nos pechés; & après celui-là, quelques mau-

vais effets que nos actions puissent avoir eus, quelques renversemens dont elles ayent été cause, personne n'a sujet de perdre l'esperance : ni de s'abandonner au trouble par une espece de desespoir. CHAP. V.

Non seulement ce regard de la volonté de Dieu nous fait souffrir en paix les suites de nos pechés, mais il nous fait aussi porter en patience nos défauts & nos imperfections aussi-bien que les imperfections & les défauts des autres. Ainsi il allie encore deux mouvemens qui paroissent opposés, la soif & le zele de la justice qui nous fait haïr nos fautes, & la patience qui nous les fait souffrir, parce-qu'il voit que Dieu lui prescrit l'un & l'autre. L'ame soumise à Dieu lui dit bien dans le ressentiment qu'elle a de ses miseres : Jusques à quand, Seigneur, me laisserez-vous dans cet état : SED, *tu Domine, usquequo?* Ps. 6. 4. Mais cependant elle ne laisse pas d'y être en paix : elle ne met point d'autres bornes à sa patience que celles de sa vie& elle se résont en même-temps de combattre sans cesse ses imperfections, & de se souffrir néanmoins soi-même sans s'abandonner jamais au découragement, en se contentant de la mesure de la grace qu'il plaira à Dieu de lui faire. Et c'est ce qu'elle apprend de cet avertissement du Sage. *Qui timent* Eccli. 2. 21.

CHAP. VI. *Dominum, custodiunt mandata illius, & patientiam habebunt usque ad inspectionem illius.* CEUX *qui craignent le Seigneur, garderont ses commandemens, & ils auront patience jusqu'à ce qu'il jette les yeux sur eux.*

## CHAPITRE VI.

*Quelle est la soumission que nous devons à la volonté de Dieu, à l'égard de notre salut éternel. Qu'il est juste d'épargner sa propre foiblesse sur ce point. Combien la vûe de la volonte de Dieu facilite la conduite de la vie chrétienne.*

ENfin, les plus grans effets de cette soumission à la souveraineté de Dieu, c'est que dans l'incertitude où nous sommes de l'arrêt éternel de notre prédestination, & de celui que Dieu prononcera au jour de notre mort qui en sera l'execution, & qui fera l'éternité de notre bonheur ou de notre misere, elle fait que notre ame reconnoît qu'il est juste, & qu'elle l'adore en cette qualité, en suivant les paroles & l'esprit du Prophete, & disant avec lui à Dieu; *In ma-*
Ps. 30. 16. *nibus tuis sortes meæ*: MON *sort est entre vos mains*. Mais elle a grand soin de ne s'abandonner pas trop à cette pensée

& de ne s'y enfoncer pas trop avant, CHAP.
la foiblesse de notre esprit n'étant pas VI.
capable de la porter. Elle s'applique
donc toute à considerer ce que Dieu
lui ordonne de faire à cet égard, &
quelle disposition il lui prescrit par sa verité & par sa loi.

Or elle voit dans cette loi premierement qu'il est juste qu'elle épargne sa foiblesse, en ne s'occupant pas d'une pensée si terrible. Secondement qu'elle n'a aucun sujet de croire que cet arrêt ne lui sera pas favorable, puisque Dieu l'a separée par tant de graces du nombre des infidelles, des heretiques, & de ceux qui ne pensent point à Dieu, en la mettant dans le petit nombre des fidelles de son Eglise qui connoissent sa loi, & qui ont quelque desir de l'observer. Elle voit dans cette verité qu'au lieu de s'occuper inutilement de pensées de défiance qui ne peuvent que lui nuire, elle doit tâcher uniquement de se corriger de ses fautes, d'y remedier à l'avenir, de se mettre dans la voye de Dieu si elle n'y est pas, & d'y marcher fidellement si elle y est.

Elle voit que Dieu veut qu'elle nourrisse & entretienne son esperance par tous les justes sujets que la verité lui fournit, & que sur tout elle se garde bien de le re-

CHAP. VI. garder comme un ennemi qui n'auroit aucun amour pour elle. Car cette idée est fausse & execrable à l'égard des reprouvés mêmes. *Dieu n'a point fait la mort* dit l'Ecriture, *& il ne se plaît point dans la perte des vivans.* (Sap. 1. 13.) Si ses créatures s'éloignent de lui, c'est en se rendant indignes des effets de sa bonté, & en l'obligeant par leur malice volontaire à exercer sur elles sa justice. Il y a toujours en Dieu des entrailles de misericorde, pour recevoir les pécheurs s'ils retournoient à lui, & s'ils se convertissoient. Son sein paternel leur est toujours ouvert, & ils ont toujours tort de ne se pas convertir. Il est vrai que par une justice secrete Dieu ne croit pas devoir changer la volonté corrompue des réprouvés; mais cette volonté de justice ne détruit point cette bonté essencielle qui est la loi de Dieu-même, & sa volonté par laquelle il est prêt de recevoir en sa grace tout pécheur converti & qui abandonne ses pechés, & par laquelle il lui ordonne de se convertir. C'est de cette bonté que procede cette patience dont parle S. Paul qui invite les pecheurs à la penitence. (Rom 2. 4.) S'ils la faisoient, la misericorde de Dieu leur seroit ouverte & ses graces couleroient sur eux avec abondance. Ce sont eux qui en arrêtent le cours & qui y mettent obstacle; mais elles ne

laissent pas d'être toutes prêtes dans ses trefors. CHAP. VI.

Rien ne facilite donc davantage la conduite de la vie chrétienne, que ce regard de la volonté de Dieu dans toute son étendue. Car il fait voir que toute la vie d'un vrai Chrétien, est une vie de paix, qui regarde avec tranquilité le présent, le passé, & l'avenir dans l'ordre de Dieu, & qui consulte continuellement sa loi pour apprendre d'elle ce qu'il doit faire à chaque moment, & quelle disposition interieure il doit avoir à l'égard des choses ausquelles il doit s'appliquer. Ces dispositions sont differentes selon les objets: & elles renferment tous les mouvemens legitimes de joie, de tristesse, de desir, de crainte, d'amour, d'indignation, de compassion qu'ils doivent exciter. Mais tous ces sentimens sont toujours joints à la disposition generale de repos & de paix, que la vûe de la volonté souveraine de Dieu entretient dans le fond de l'ame d'un Chrétien, qui calme & qui modere tous les mouvemens particuliers. C'est cette paix dont ceux qui aiment la loi de Dieu jouissent toujours, comme dit David: *Pax multa diligentibus legem tuam.* C'est cette paix que JESUS-CHRIST laissa à ses Disciples en quittant le monde, & que le monde ne Ps. 118. 165.

CHAP. VI. connoît point : *Pacem relinquo vobis, non quomodo mundus dat, ego do vobis.* C'est cette paix que l'Apôtre saint Paul souhaite aux fidelles, comme nous avons déja dit, afin qu'elle garde & leur cœur & leur esprit : *Custodiat corda vestra & intelligentias vestras.* Elle appaise les agitations du cœur en l'attachant à la volonté immuable de Dieu. Elle arrête les troubles que produit dans l'esprit la multiplicité de ses pensées, par cette unique pensée : Dieu le veut. Et elle fait ainsi que l'homme se laisse amoureusement emporter au torrent de la providence, sans se mettre en peine d'autre chose que de s'acquitter fidellement des devoirs particuliers qui lui sont prescrits à chaque moment par la loi de Dieu.

Joan. 14. 27.

Phil. 4. 7.





# TROISIE'ME TRAITE'.

## DE LA CRAINTE DE DIEU.

*Confige timore tuo carnes meas : à judiciis enim tuis timui.* Ps. 118. ℣. 120.

Transpercez mes chairs par votre crainte, car vos jugemens me remplissent de frayeur.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Pourquoi le Prophete étant touché de crainte demande encore de craindre. Que quoique la crainte naisse d'amour-propre, elle est néanmoins utile.*



LE Prophete craint, & cependant il demande à Dieu qu'il lui augmente sa crainte : comme celui qui disoit : *Je croi,* Marc. 9.
*Seigneur, mais aidez mon incredulité.* Le 23.
commencement de crainte que Dieu forme dans notre cœur ne fait que nous convaincre que nous ne craignons pas

CHAP. I. assez. Nous voyons que Dieu est infiniment terrible, & que nous le craignons peu; & c'est ce qui nous porte à lui demander qu'il redouble sa crainte en nous, & qu'il en perce notre chair.

Une autre raison de cette demande, est que souvent l'esprit est convaincu qu'il faut craindre Dieu, mais que le cœur n'est pas pour cela touché. Cependant c'est la crainte du cœur qui amortit les tentations, & non la persuasion de l'esprit. Et c'est pourquoi le Prophete ne se contente pas de craindre Dieu par l'esprit, *à judiciis enim tuis timui;* mais il veut que sa chair soit percée de cette crainte, afin que le vif sentiment qu'elle en aura étouffe en elle toutes les tentations qui pourroient flatter ses sens. Une chair percée de cloux ne seroit gueres en état d'être attaquée par la tentation des plaisirs. Il desire donc que la crainte de Dieu fasse cet effet en lui, & qu'elle soit aussi vive & aussi sensible à son ame, que des cloux qui perceroient effectivement sa chair.

Mais pourquoi faut-il desirer de craindre puisque la crainte semble être un effet d'amour-propre? Car nous craignons le mal qui nous peut arriver, parceque nous nous aimons. Pourquoi donc, dira-t-on, est-il necessaire de la demander à Dieu? N'avons-nous pas assez d'amour-propre

pour craindre ce qui nous peut causer le plus grand des maux? C'est que quelque grand que soit notre amour-propre, il est néanmoins aveugle, insensible, stupide, déraisonnable. Il est pénetré de choses de néant; il est insensible aux plus grans objets. Il craint sans raison; & il ne craint point lorsqu'il a toute sorte de raison de craindre. Il est sans ordre & sans regle dans ses mouvemens. Une bagatelle l'occupe, le remplit, le transporte, & souvent ce qu'il y a de plus grand au monde ne le touche point. C'est donc une grande grace de Dieu, lorsqu'il nous fait sentir les choses telles qu'elles sont: car en nous faisant sentir vivement celles qui sont grandes, il amortit le sentiment trop vif que nous avons des petites. CHAP. I.

---

## CHAPITRE II.

*La sensibilité & l'insensibilité de l'homme également prodigieuses. Naissent d'un fond inconnu. Marquent le déreglement & la grandeur de l'homme. Temps de cette vie, temps de stupidité.*

IL y a dans l'homme une sensibilité prodigieuse, capable de mouvemens demesurés de tristesse, d'amour, de joie, de

CHAP. II.

crainte, de desespoir ; & une insensibilité étonnante capable de resister aux objets les plus terribles. Les mêmes choses font mourir les uns, & n'émeuvent pas seulement les autres, sans que l'on voie bien la raison & la cause de ces differens effets.

Car ces mouvemens violens naissent d'un fond inconnu, & d'un abysme caché. Nul ne sait précisément les ressorts qu'il faut faire agir pour les exciter : & tout ce que l'on sait, est que la raison ne les peut produire comme elle voudroit, lors même qu'elle les jugeroit utiles ; & qu'elle ne les peut de même réprimer, lorsqu'elle les juge pernicieux. Quand l'ame n'est touchée que par une partie insensible, rien n'est capable de l'émouvoir. Quand elle l'est par une partie sensible, tout est capable de la faire sortir hors d'elle-même.

La violence & l'inégalité de ces mouvemens sont en même temps des preuves du déreglement de l'homme & des marques de sa grandeur. Elle nous font voir qu'il y a d'étranges ressorts dans son esprit ; & que s'ils étoient vivement touchés, ils produiroient encore des mouvemens tout autres que ceux que nous ressentons ordinairement ; qu'ainsi les Philosophes n'ont rien entendu ni dans son

bonheur, ni dans son malheur, en mettant l'un & l'autre dans les sentimens que nous pouvons éprouver dans cette vie. Rien n'est plus ridicule que la pensée qu'ils ont eue, que nous pouvions être heureux par des voluptés grossieres & communes, par des curiosités fades, & par une contemplation froide de la verité & de la vertu. Ces mouvemens sont trop languissans pour nous rendre heureux, & l'ame de l'homme est capable d'un plaisir & d'une joie infiniment plus vive & plus sensible. Il en est de même des maux. Quoiqu'on les sente bien plus vivement que les plaisirs, néanmoins ils pourroient encore être sentis mille fois plus vivement. Que s'il n'est pas en notre pouvoir de nous procurer cette joie si vive, ni ces douleurs si perçantes, c'est que Dieu ne veut pas qu'il dépende de nous en ce monde de nous rendre ni heureux ni malheureux, & qu'il veut que l'un & l'autre soit un effet ou de sa misericorde, ou de sa justice dans l'autre.



Le temps de cette vie est donc proprement un temps de stupidité. Toutes nos connoissances y sont obscures, sombres, languissantes, si on les compare à ce qu'elles seront au moment de notre mort, qui levera comme un rideau pour nous faire voir les choses telles qu'elles sont.

CHAP. II. Ce sera alors que toutes les creatures disparoîtront à nos yeux, & que nous ne verrons les Royaumes, les Principautés, les plaisirs & les maux de ce monde, que comme des atomes indignes de nous occuper. Dieu seul sera grand à notre vûe en ce jour-là, selon l'expression de l'Ecriture. Mais ceux que la mort aura trouvés sans son amour, ne le verront grand que pour en être remplis d'une terreur qui les fera abysmer dans l'enfer pour se cacher autant qu'ils pourront à une majesté si redoutable : au-lieu que ceux qui mourront dans son amour, & qui seront purifiés de leurs fautes, ne le verront grand que pour ressentir en même-temps des mouvemens ineffables d'amour & de joie, qui feront leur éternelle felicité.

*Isai. 2. 11.*

C'est ce que nous devons craindre & esperer pour l'autre vie. Mais dans cet état même d'assoupissement où nous sommes ici plongés, l'ame ne laisse pas de sentir des mouvemens beaucoup plus vifs les uns que les autres. Ce qui lui marque la capacité qu'elle a d'en avoir de tout autres que ceux qu'elle ressent ordinairement. Le corps auquel elle est attachée appesantit sa vigueur, & ralentit ses mouvemens ; mais il ne les ralentit pas toujours également. Elle est quelquefois plus stupide & plus insensible à l'égard des choses

*Sap. 9. 15.*

de Dieu, & quelquefois moins: & l'expe- 
rience de ces differens états lui donne lieu 
de découvrir ce qui contribue à exciter ces divers ſentimens, & à la mettre dans une diſpoſition ſi inégale.

---

## CHAPITRE III.

*Inſenſibilité, un des plus grans maux de l'ame. Naît d'aveuglement. Idées confuſes qu'on ſe forme de toutes choſes. Fauſſe & vraie idée d'un bal. Autres preuves de cet aveuglement.*

IL eſt d'autant plus important que l'ame s'applique à conſiderer les cauſes de ſon inſenſibilité pour Dieu, qu'elle la doit regarder comme un de ſes plus grans maux. Car c'eſt ce qui donne entrée dans l'ame aux impreſſions des objets des ſens, qui ſeroient peu capables de la toucher, ſi elle l'étoit autant qu'elle le devroit être des choſes de l'autre vie. C'eſt ce qui la rend foible, languiſſante, pareſſeuſe dans les actions de pieté. C'eſt ce qui lui fait eſtimer les biens & les maux de ce monde beaucoup plus grans qu'ils ne ſont. Enfin c'eſt cette inſenſibilité pour Dieu qui la rend ſenſible pour les créatures, parcequ'elle ne ſauroit être ſans quel-

CHAP. III. que pente, & qu'il faut toujours qu'elle s'attache à quelque objet. Ainsi un de ses principaux devoirs, c'est de tâcher d'en reconnoître les causes, & d'y apporter tous les remedes qui lui sont possibles.

Or il est visible que la cause generale de notre insensibilité est la foiblesse & l'aveuglement de notre esprit, qui ne conçoit les choses les plus terribles que par des idées sombres & confuses, qui n'ont rien de vif ni de sensible, & qui n'excitent ainsi que des mouvemens foibles & languissans. Il separe les choses qui sont jointes, & il s'occupe entierement d'une petite partie d'un objet, sans faire réflexion sur tout le reste de ce qu'il contient. On ne conçoit la mort que sous l'idée de la grimace d'un homme mourant, sans y voir rien de ce qui l'accompagne. On ne conçoit le peché que sous l'idée de ce qu'il a qui flate les sens, sans y appercevoir ce qui le rend si horrible aux yeux de Dieu. Cette sorte de stupidité se rencontre presque dans tous les vices. Car il faut que pour y prendre plaisir nous n'en regardions qu'une legere surface, & que nous en éloignions de notre esprit toutes les suites. Nous ne voyons jamais qu'une petite partie du spectacle qui est exposé aux yeux de notre ame; & c'est ce qui

fait que nous ſommes capables de nous croire heureux dans nos plus grandes miſeres. CHAP. III.

Que voient par exemple les gens du monde dans un bal? Une aſſemblée de perſonnes agreables qui ne penſent qu'à ſe divertir, à prendre part, & à contribuer au plaiſir commun; des femmes qui font tout ce qu'elles peuvent pour ſe rendre aimables, & des hommes qui font ce qu'ils peuvent pour leur témoigner qu'ils les aiment. Ils y voyent un ſpectacle qui flatte les ſens, qui remplit leur eſprit, qui amollit leur cœur, & qui y fait entrer doucement & agreablement l'amour du monde & des creatures. Mais qu'eſt-ce que la lumiere de la foi découvre dans ces aſſemblées profanes à ceux qu'elle éclaire, & à qui elle fait voir tout le ſpectacle qui eſt veritablement expoſé à leurs yeux, & que les Anges y voyent? Elle leur découvre un maſſacre horrible d'ames qui s'entre-tuent les unes les autres; elle leur découvre des femmes en qui le démon habite, qui font à de miſerables hommes mille plaies mortelles; & des hommes qui percent le cœur de ces femmes par leurs criminelles idolatries. Elle leur fait voir les démons qui entrent dans ces ames par tous les ſens de leur corps, qui les empoiſonnent par

CHAP. III. tous les objets qu'ils leur presentent, qui les lient de mille chaînes, qui leur préparent mille supplices, qui les foulent aux piés, & qui se rient de leur illusion & de leur aveuglement. Elle leur fait voir Dieu qui regarde ces ames avec colere, & qui les abandonne à la fureur des démons.

Cela passe pour figure, pour déclamation, pour exageration : & cependant il n'y a rien de plus effectif. La réalité passe infiniment toutes ces figures ; & ces plaies & ces coups mortels ne sont que de foibles images de ce qui est en effet. Il y en a qui ne le croient pas, & c'est une autre sorte d'aveuglement. Mais il y en a qui le croient, & qui n'y pensent pas, & c'est cette stupidité dont je parle. Leur pensée s'arrête au simple rapport de leurs yeux, & toutes les connoissances qu'ils ont par la foi, ne leur servent de rien, & ne se presentent point à eux. Elles demeurent dans je ne sai quels replis de leur esprit, mais elles ne changent point cette maniere animale de ne concevoir les choses que par les sens.

Voici encore d'autres preuves de cette stupidité dont nous parlons. Quand il s'agit de passer de la speculation à la pratique, les hommes ne tirent point de consequence; & c'est une chose étrange comment

comment leur esprit se peut arrêter à certaines verités speculatives, sans les pousser aux suites de pratique, qui sont tellement liées avec ces verités, qu'il semble impossible de les en separer. *Si je suis votre Dieu, où est l'honneur qui m'est dû,* dit Dieu même dans l'Ecriture? C'est qu'il y a une suite necessaire entre connoître Dieu & l'honorer; mais quelque liées que soient ces connoissances, l'aveuglement de l'esprit humain, les sait bien desunir. Il connoît Dieu, & ne l'honore pas. Il en demeure là, & ne pense pas même qu'il soit necessaire de l'honorer. Il est convaincu qu'il y a un Dieu, & il n'en tire aucune conclusion pour le reglement de sa vie.

CHAP. III.

Malac. 1. 6.

Qui ne croiroit aussi que les hommes étant parvenus à la connoissance de l'immortalité de leur ame, ils la porteroient bien avant, & qu'ils en concluroient qu'il faut donc employer toute leur vie à lui procurer un état heureux après sa mort? Il n'y a point de consequence plus sensible que celle-là. Cependant combien de grans esprits ont travaillé à l'établissement de ce point, qui ne paroissent pas avoir beaucoup pensé à cette consequence.

Nous en faisons de même dans les verités les plus terribles de la Religion. Nous

CHAP. III. nous contentons de les ſavoir, & nous nous arrêtons à la ſimple ſpeculation. C'eſt Dieu qui fait tout, & qui opere par ſa grace le vouloir & l'action. Nous croyons cette verité, & nous aimons à en parler. Que s'enſuit-il de-là? Que nous devons implorer continuellement cette grace, dont nous avons un beſoin ſi continuel. Cependant la connoiſſance du beſoin de la grace ne nous rend pas plus aſſidus à la priere, & nous ne laiſſons pas ſouvent d'être auſſi Pelagiens dans nos actions & dans la conduite de notre vie, que ſi ces verités nous étoient entierement inconnues.

Le diable nous environne ſans ceſſe comme un lion rugiſſant, & il ne cherche qu'à nous devorer, dit l'Apôtre ſaint Pierre. *1. Pet. 5. 8.* Quelle crainte, quel tremblement cette penſée ne devroit-elle point nous cauſer? Et notre frayeur ne devroit-elle pas être incomparablement plus grande, que ſi l'on nous diſoit que nous ſommes entourés de voleurs & d'aſſaſſins qui nous veulent égorger? Combien de gens néanmoins recitent tous les jours ce paſſage de ſaint Pierre, ſans être touchés d'aucun ſentiment de crainte?

Si je croyois, diſent certains Calviniſtes, que le corps de JESUS-CHRIST fût

present dans l'Hostie, je porterois bien un autre respect à ce Sacrement que les Catholiques. Ils jugent qu'ils feroient ce qu'ils devroient faire, & ils s'imaginent que cette connoissance feroit dans leur esprit l'impression qu'il seroit raisonnable qu'elle y fit. Et en effet quand on nous dit que le Roi est present, chacun se compose & se tient dans le respect. Mais en parlant ainsi, ils font voir qu'ils ne connoissent pas le fond de leur cœur. S'ils prenoient la peine de se consulter eux-mêmes, ils verroient qu'en mille rencontres leur connoissance demeure stérile sans produire les effets qu'il semble qu'elle devroit produire naturellement. Ne croient-ils pas eux-mêmes que Dieu est present par-tout, & cependant sont-ils plus reglés dans leurs actions que les autres: & la connoissance de cette présence les retient-elles plus en leur devoir que s'il n'étoit que dans le ciel?

CHAP. III.

Il ne faut pas néanmoins s'étonner que notre esprit nous porte naturellement à croire, que si nous avions telle & telle connoissance, nous ferions les choses ausquelles ces connoissances obligent. C'est qu'en effet la nature & la raison nous y portent, & que nous n'en sommes empêchés que par le déreglement de la volonté. Et c'est pourquoi cette prodigieuse

CHAP. III. insensibilité qu'on voit dans les hommes à l'égard des choses dont ils devroient être le plus touchés, est une marque évidente qu'ils ne sont point dans l'état où ils ont été formés, & que leur nature est corrompue. Cette stupidité monstrueuse ne sauroit être naturelle. Ils s'affligent des moindres choses jusques au desespoir : & lorsqu'il y va de tout leur être ; & de leur bonheur, ou de leur malheur éternel, ils n'en sont non plus touchés, que s'il s'agissoit d'une chose de néant.

Mais cette insensibilité n'est pas seulement dans tous les hommes une marque de la corruption generale de la nature ; elle est encore dans les Chrétiens une preuve des ténebres horribles que les péchés commis après le batême répandent dans l'ame. Et rien ne fait mieux voir que non seulement le péché engendre la mort, comme dit l'Apôtre S. Jacques, mais qu'il la porte aussi avec soi, & qu'il ôte à l'ame la vie & le sentiment. Car si l'ame d'un Chrétien qui vit dans le désordre, n'étoit en un état de mort, seroit-il possible qu'il pût goûter un moment de repos ? Il sait qu'il est sous la puissance du diable, qu'il peut mourir à tout moment, que l'enfer est ouvert pour l'engloutir, que peut-être il n'y a plus de grace pour lui. Cependant il est sans inquietude & sans

Jac. 1. 15.

crainte ; il jouit tranquilement des plaisirs qu'il sait être la cause de son malheur. Ces connoissances que la foi lui donne malgré lui, demeurent sans action & sans effet. Elles ne le troublent point. Il agit, il parle, comme un homme, qui n'a rien à faire qu'à se divertir en cette vie, & qui n'auroit rien à craindre en l'autre. CHAP. IV.

---

## CHAPITRE IV.

*Que l'insensibilité se remarque aussi dans des Chrétiens dont la vie est reglée. Diverses causes de cet état. Il est inutile de s'en inquietter, mais il le faut craindre. Utilité de s'appliquer aux objets de crainte.*

LA stupidité que l'on remarque dans les mauvais Chrétiens est certainement horrible, mais on en voit la cause. Il ne faut pas s'étonner s'il fait nuit quand la lumiere est éteinte ; & si l'on ne sent rien quand on est mort. Il y a bien plus de sujet de s'étonner que cette insensibilité se rencontre souvent dans des ames où il semble que le peché ne domine pas, qui s'acquittent exterieurement des devoirs essenciels du Christianisme ; qui pratiquent divers exercices de pieté, & qui menent une vie exemte de crimes. Car si



Chap. IV.

ell
ch
vie
ell
qu
ell
d'ou
dan
Si l
de c
avo
C
qu'
tre
y en
par
disc
nou
cen
gatio
quo
qu'a
duir
app
mên
faire
que
asse

*Eccli. 3. 27.*

cla
*de l*
*viss*

iis il y a encore un autre devoir Chap. III.
ertain & plus palpable, qui retran-
ne grande partie des maux qui cau-
es jugemens téméraires. C'est que
que évidence que nous croyions
les défauts du prochain, la pruden-
rétienne nous défend de les faire
ître aux autres, lorsque nous n'y
es point engagés par notre charge,
u'il n'y a point d'utilité évidente qui
y oblige. Par ce moyen quand nous
urions jugé témérairement, nous
ons à rendre compte que de notre
ité, sans nous rendre encore coupa-
des mauvais effets qu'elle peut pro-
dans les autres.

te pratique ne va pas seulement à
les paroles, & à retrancher les
des jugemens téméraires; elle sert
re infiniment à régler l'esprit, & à
ger la témerité de ses jugemens
la source même. Car on ne permet
es à son esprit de juger des défauts
autres que pour en parler; & si l'on
parloit point, on cesseroit insensi-
ment de s'appliquer à en juger. Ou-
qu'en en parlant on s'y interesse, on
gage à soutenir ce qu'on en a dit, &
n se rend par là moins susceptible de
qui pourroit servir à détromper.

CHAP. IV. elles ont ce cœur nouveau,& ce cœur de chair qui est propre à la loi nouvelle,d'où vient qu'il a si peu de mouvement en elles. Si le Saint-Esprit les anime, pourquoi en voit-on si peu de marques ? Si elles sont éclairées de la lumiere de Dieu, d'où vient qu'elles ne voient point leurs dangers, ou qu'elles n'en tremblent pas ? Si l'on s'applique à rechercher les causes de cet effet, on trouvera qu'il y en peût avoir de fort differentes.

Car cet état n'est en quelques-uns qu'une épreuve de Dieu: C'est en d'autres une punition de leur negligence. Il y en a en qui le naturel y a beaucoup de part. Mais sans se mettre en peine de discerner ces causes qu'autant que Dieu nous les découvrira, il semble que tous ceux qui sont dans cet état, ont une obligation commune de travailler à en sortir, quoiqu'il soit plus dangereux aux uns qu'aux autres ; parcequ'il faut se conduire par les lumieres de la foi, qui nous apprennent que l'insensibilité est d'elle-même un trés-grand mal ; qui nous doit faire apprehender cette menace terrible que Dieu fait aux ames qui ne sont pas assez touchées de sa crainte, en leur dé-
Eccli. 3. 27. clarant *qu'elles s'en trouveront mal à la fin de leur vie :* COR *durum habebit male in novissimo*. Et c'est ce qui les doit porter à em-

brasser avec soin tous les moyens qu'elles jugeront utiles pour s'en délivrer, & pour amolir la dureté de leur cœur. CHAP. IV.

Il est inutile de s'inquieter de cet état, puisque l'on n'y remedie pas par l'inquietude, mais il n'est pas inutile de le craindre. C'est au-contraire un des principaux devoirs de ceux qui y sont, d'exciter en eux une frayeur salutaire, en se remetant devant les yeux ces instructions du Sage, qu'il est impossible d'être justifié sans crainte : *Qui sine timore est, non poterit justificari.* Que la crainte est le commencement & la racine de la sagesse : *Radix sapientiæ est timere Dominum* ; Que c'est la source de la vraie joie : *Timor Domini delectabit cor* ; & qu'il n'y a que les ames craintives qui ayent sujet d'esperer un traitement favorable à la fin de leurs jours : *Timenti Dominum bene erit in extremis.*

Eccli. 1. 28. Ibid. v. 25. Ibid. v. 12. Ibid. v. 13.

Pour entrer dans cette disposition que la lumiere de la foi fait voir être si necessaire à tout le monde, il faut éviter un défaut & une illusion d'amour-propre où plusieurs personnes se laissent insensiblement aller, qui est de se faire une devotion si spirituelle, qu'elles ne s'appliquent presque jamais aux objets qui leur pourroient donner de la crainte ; comme la consideration de la mort, de l'éternité, de l'enfer, des jugemens de Dieu, & des

CHAP. IV.

sujets qu'elles ont de se défier de leur état. Car l'amour-propre aime à éloigner ces objets tristes, & il ne manque pas de leur fournir des spiritualités gaies. Mais les Saints qui étoient sans doute plus spirituels que nous, ne nous ont pas donné cet exemple. Ils n'ont point évité ces pensées communes que l'on traite de grossieres. Ils ont cru au-contraire qu'il étoit très-utile de les avoir continuellement dans l'esprit, n'y ayant rien dont Dieu se serve plus souvent pour retirer les ames d'une certaine évaporation que leur insensibilité produit, & pour les faire rentrer en elles-mêmes, que de la vûe de ces terribles objets.

## CHAPITRE V.

*Idée que l'on doit avoir de la rigueur de la justice de Dieu. Nombre effroyable de reprouvés. Spectacle terrible du carnage spirituel que le démon fait dans l'Eglise même. Fausse assurance où nous vivons.*

LA plupart du monde ne doit donc point s'appliquer tellement à regarder la misericorde de Dieu, qu'ils ne considerent en même temps sa justice & la severité de ses jugemens. Et pour s'en

former quelque idée, on la doit regarder dans ce nombre infini d'hommes que Dieu a abandonnés aux desirs de leur cœur avant l'Incarnation de son Fils, dans ces nations entieres qui n'ont jamais oui parler de l'Evangile, & qui sont demeurées ensevelies dans les tenebres & les ombres de la mort; dans cet autre monde que l'on vient de découvrir, & qui a été plus de cinq mille ans dans une ignorance absolue de Dieu; dans cette multitude de Mahometans qui occupent une si grande partie de la terre, & qui sont plongés dans mille superstitions brutales; dans cette foule d'heretiques qui joints ensemble surpassent de beaucoup le nombre des Catholiques; dans ces régions autrefois remplies d'Evêques & de Chrétiens, comme l'Afrique, où presentement l'on n'en trouve presque plus; & enfin dans ce nombre prodigieux de mauvais Chrétiens dont l'Eglise est tellement remplie, qu'à peine y en trouve-t-on de veritables. CHAP. V.

Tous ces gens aveugles & abandonnés à leurs passions, sont autant de preuves de la rigueur de la justice de Dieu. C'est elle qui les livre aux démons qui les dominent, qui se jouent d'eux, qui les trompent, qui les jettent dans mille desordres, qui les affligent dans ce monde

CHAP. V. par une infinité de miseres, & qui les précipitent enfin dans l'abysme pour les tourmenter éternellement. C'est elle qui permet à ces démons non seulement de posseder entierement toutes les nations infidelles, mais de causer des ravages étranges dans l'Eglise même, dont ils usurpent souvent les ministeres, en y faisant entrer des gens vuides de charité, dans lesquels ils habitent & exercent leur puissance. Ce qui fait dire au Prophéte : *J'assemblerai toutes les lignées des Royaumes d'aquilon, & ils viendront tous mettre leur trône à l'entrée des portes de Jerusalem, & tout-autour de ses murailles.* (Jerem. 1. 15.) Car plusieurs de ceux qui sont comme établis pour garder les portes de l'Eglise, & pour y recevoir les fidelles, & un grand nombre de ceux à qui la garde de sa discipline est commise, & qui sont ainsi comme des sentinelles qui ont ordre de veiller sur ses murailles, ne sont que des habitans *d'aquilon*, c'est-à-dire, des gens sans charité, & qui n'ont point en eux la chaleur de l'Esprit de Dieu.

Ainsi le monde entier est un lieu de supplices, où l'on ne découvre par les yeux de la foi que des effets effroyables de la justice de Dieu, & si nous voulons nous le representer par quelque image qui en approche, figurons-nous un lieu vaste,

plein de tous les instrumens de la cruauté des hommes, & rempli d'une part de bourreaux, & de l'autre d'un nombre infini de criminels abandonnés à leur rage. Representons-nous que ces bourreaux se jettent sur ces miserables, qu'ils les tourmentent tous, & qu'ils en font tous les jours perir un grand nombre par les plus cruels supplices; qu'il y en a seulement quelques-uns dont ils ont ordre d'épargner la vie: mais que ceux-ci même n'en étant pas assurés, ont sujet de craindre pour eux-mêmes la mort qu'ils voyent souffrir à tous momens à ceux qui les environnent, ne voyant rien en eux qui les en distingue. 

Quelle seroit la frayeur de ces miserables qui seroient continuellement spectateurs des tourmens les uns des autres, qui y participeroient eux-mêmes, & qui apprehenderoient continuellement que ceux qu'ils souffrent ne se terminassent comme ceux des autres par une mort cruelle & honteuse? Les folles joies & les vaines inquietudes du monde pourroient-elles trouver place dans leur esprit? L'orgueil seroit-il capable de les tenter dans ce malheureux état? Et néanmoins la foi nous expose bien un autre spectacle devant les yeux: car elle nous fait voir les démons répandus par tout le monde, qui tourmen-

CHAP. V. tent & affligent tous les hommes en mille manieres, & qui les précipitent presque tous, premierement dans les crimes, & ensuite dans l'enfer & dans la mort éternelle.

C'est la vûe de ce spectacle qui fait qu'Isaïe s'écrie: *Propterea dilatavit infernus animam suam, & aperuit os suum absque ullo termino, & descendent fortes ejus, & populus ejus: & sublimes gloriosique*, c'est-à-dire, que la bouche de l'enfer est toujours ouverte, & que les grans & les petits, les forts & les foibles, les riches & les pauvres y entrent pêle-mêle à tous momens. C'est cette vûe qui fait dire à Jeremie: *O mucro Domini usquequo non quiesces? Ingredere in vaginam tuam.* O épée de la justice de Dieu, ne vous reposerez-vous point? Remplirez-vous toujours la terre de meurtres? Ne cesserez-vous point de desoler l'Eglise même, en abandonnant à ses ennemis la plupart de ceux qui paroissent ses enfans? C'est encore ce que l'Ange fit voir à saint Jean, par ce pressoir horrible où le sang de ceux que l'on y brisoit s'écouloit de toutes parts pardessus la cuve. Car ce sang n'est pas le sang des corps materiels; c'est celui des ames charnelles que les démons privent de la vie de la grace par les crimes où ils les engagent.

*Isai. 5. 14.* *Jerem. 47. 6.* *Apoc. 14. 19. & 20.*

Nous passons nos jours au milieu de ce carnage spirituel, & nous pouvons dire que nous nageons dans le sang des pecheurs ; que nous en sommes tout couverts, & que ce monde qui nous porte, est un fleuve de sang, puisque la vie du monde est toute composée d'actions criminelles, qui ont causé la mort à ceux qui les ont commises, & qui y portent les autres par la contagion du mauvais exemple. Pour perir il n'y a qu'à s'y laisser entraîner. Rien ne nous distingue de ceux qui meurent à notre vûe. Nous n'avons pas plus de force qu'eux pour resister à la rage des démons. Notre seule esperance est dans le secours de celui qui nous en a délivrés jusqu'à present, & qui nous l'offre pour nous en délivrer à l'avenir. Cependant à peine y pensons-nous. Nous n'avons aucun sentiment de notre délivrance pour le passé, aucune crainte de notre danger present, aucune inquietude pour l'avenir ; parceque nous ne voyons ni la grandeur de nos miseres, ni la grandeur de nos dangers, ni la grandeur des maux dont nous sommes menacés. CHAP. V.

Les Peres témoignent que rien n'étoit plus utile à l'Eglise que les persecutions visibles, parcequ'elles tenoient tous les Chrétiens dans la crainte & dans un saint

CHAP. V.

tremblement. Ils voyoient tous les jours ravir quelques-uns de leurs freres, & chacun s'imaginant que ce seroit peut-être à lui le lendemain à confesser JESUS-CHRIST devant les Juges au milieu des tourmens, ne pensoit qu'à s'y préparer par tous les exercices d'une vie chrétienne. *Quand est-ce*, dit Tertullien, *que la foi est plus vive que lorsque l'on craint davantage : & quand craint-on davantage, qu'au temps de la persecution ? C'est alors que toute l'Eglise est dans une sainte frayeur ; que la foi est plus vigilante dans cette guerre spirituelle, qu'elle est plus exacte dans l'observation des jeûnes, des stations, des prieres & des exercices d'humilité.* C'étoit l'effet de ce spectacle exterieur ; & néanmoins celui que la foi nous découvre, est bien autrement terrible. Ce ne sont pas des hommes, mais des démons qui arrachent à l'Eglise ses enfans. Ils ne tuent pas leurs corps seulement mais encore leurs ames. Ils ne leur font pas souffrir des tourmens passagers pour leur procurer une couronne immortelle, mais ils les perdent pour l'éternité. La mort des Martyrs étoit pour plusieurs une semence de vie, selon la parole d'un Ancien : & la mort spirituelle des Chrétiens n'est pour la plupart des autres qu'une semence de mort, en les corrompant par l'exemple des dé-

*De fugâ in pers. initio.*

*Tertull. Apolog. in fin. S. Justin. dialog. cum Tryph.*

reglemens qui l'ont causée. Enfin, comme les persecutions n'etoient ni continuelles ni universelles, la plus grande partie des Chrétiens ne laissoit pas de trouver moyen de s'en garantir: au-lieu qu'il y a peu de Chrétiens qui ne soient emportés par cette persecution spirituelle, & par le debordement des vices qui inondent toute l'Eglise. D'où vient donc que les premiers Chrétiens étoient si touchés des persecutions visibles, & que nous le sommes si peu des persecutions invisibles? C'est que les unes se voyoient par les yeux du corps, & que les autres ne s'apperçoivent que par les yeux de la foi; ou plutôt c'est que leur foi étoit vive & éclairée, & que la nôtre est languissante, obscure & sans lumiere.



Il semble, à nous voir agir, que nous avons des lettres d'assurance de notre salut; que Dieu même nous ait revelé que les démons ne nous peuvent nuire. On diroit que nous avons une entiere certitude que nous possedons sa grace, & que nous ne la perdrons jamais, & que nous sommes dans son élection éternelle. Nous regardons les dangers & les malheurs des autres comme si nous n'avions rien à craindre pour nous-mêmes, & comme on regarde du port les tempêtes qui agitent & engloutissent les vaisseaux qui sont

CHAP. V. Si nous détestons dans notre esprit la fausse assurance dont les Calvinistes flattent les hommes, en verité nous l'approuvons en quelque sorte par nos actions & par les sentimens de notre cœur.

Nous nous reposons sur la misericorde de Dieu, non par une confiance de charité, mais par une insensibilité d'amour-propre. Et c'est pourquoi c'est à nous que l'Ecriture parle lorsqu'elle avertit *de ne dire point que la misericorde de Dieu est grande :* NE DICAS *miseratio Dei magna est.* Car elle ne laisseroit pas d'être grande quand elle nous auroit laissé perir, & qu'elle nous auroit mis au nombre de tant de nations que sa justice a laissées dans les ténebres, & de tant de Chrétiens qui sont assujettis à l'empire des démons. Nous nous imaginons que nous sommes fort considerables devant Dieu. Mais si tous les hommes de la terre ne sont devant ses yeux qu'une goutte d'eau & un peu de poussiere, comme parle l'Ecriture, quelle place occuperons-nous dans cette goutte d'eau & dans ce peu de poussiere ? S'il est donc juste d'esperer en sa misericorde, après tant d'effets que nous en avons ressentis ; il n'est pas moins juste de craindre sa justice qui est si terrible, & dont nous voyons des effets si épouvantables dans tous les temps & dans tous les lieux du monde.

Eccli. 5. 6

Isa. 40. 15.

## CHAPITRE VI.

*Qu'il est utile de détruire dans son esprit les prétextes que l'amour-propre nous fournit de ne craindre pas. Innocence exterieure, signe équivoque de l'état de la grace.*

IL ne faut jamais détruire dans son ame l'esperance en la misericorde de Dieu, & la confiance en son amour éternel. Mais la crainte de sa justice ne la détruit pas, au-contraire elle l'établit & la fortifie, puisque cette crainte même est un des plus grans effets de sa misericorde, & que nous aurons d'autant plus de sujet d'esperer qu'il nous regarde favorablement, que nous aurons plus de crainte de sa justice. Craignons Dieu, parcequ'il est redoutable : & esperons en lui, parceque nous le craignons. Ceux qu'il abandonne ne le craignent point, & ne desirent point de le craindre ; & c'est pourquoi il n'est pas inutile de détruire dans son esprit tous les faux prétextes que l'amour-propre prend pour s'établir dans une mauvaise sûreté, & pour éviter les pensées & les mouvemens de crainte, qui lui sont toujours incommodes, par-

CHAP. VI. qu'ils troublent toujours un peu cette tranquilité & ce repos dont il est bien aise de jouir.

On fonde d'ordinaire cette confiance ou sur une assurance trop grande de la remission des pechés qu'on a commis aprés le Batême, directement opposée à l'Ecriture, qui nous avertit de n'être pas sans crainte pour les pechés dont nous croyons avoir obtenu le pardon : *De propitiato peccato noli esse sine metu ;* ou sur ce que l'on pratique depuis long-temps les devoirs communs de la pieté chrétienne. Mais pour temperer cette confiance excessive par des sujets legitimes de crainte que la verité nous fournit, il n'y a qu'à se souvenir que personne ne sait avec certitude, si c'est la charité, ou la cupidité qui domine dans son cœur ; & cette incertitude est beaucoup plus grande dans les personnes froides & negligentes. Car il est certain que comme les heretiques pratiquent quantité de bonnes œuvres exterieures sans charité : on en peut pratiquer dans l'Eglise même, qui n'auront pas un meilleur principe ; n'étant pas plus difficile d'observer sans grace les préceptes exterieures de la loi de JESUS-CHRIST, que d'observer ceux de Mahomet, qui ne sont pas quelquefois moins difficiles.

Eccli. 5. 5.

Ainsi cette innocence exterieure qui ne consiste que dans l'observation des devoirs exterieurs de la Religion Chrétienne est un signe fort équivoque de la grace & de l'innocence interieure, puisque ce peut être un pur effet de la coutume, de l'habitude, de la vûe des créature, & d'une crainte purement humaine. Et quoique l'on ne doive pas porter legerement ce jugement de soi-même, on peut craindre néanmoins avec raison que Dieu ne le porte, & qu'il ne nous mette au rang de ceux dont il dit: *Ce peuple m'honore des levres, & son cœur est fort éloigné de moi.*

CHAP. VI.

*Isa.* 29. 13.

Il ne faut pas aussi s'exemter de crainte par cette doctrine commune, que l'on ne perd la grace que par un peché mortel, & que l'on ne se souvient point d'en avoir commis. Car qui est-ce qui peut avoir cette assurance ? Tout le témoignage qu'on se peut rendre, ne regarde tout au plus que les pechés corporels. Mais combien y en a-t-il dont nous ne connoissons pas la mesure ? Qui sait s'il n'a point perdu la grace par l'orgueil, par l'envie, par la paresse spirituelle, par l'amour de soi-même par une attache criminelle aux choses du monde ? Saint Bernard temoigne que le seul crime d'ingratitude pour les graces qu'on a reçues

*Voyez Serm. 27. de divers.*

CHAP. VII. de Dieu, peut être si grand qu'il égale quelquefois l'énormité de plusieurs pechés corporels. Et c'est en ce sens, selon saint Chrysostome, qu'il est dit que les pechés remis sont de nouveau imputés, parceque l'ingratitude où l'on tombe en oubliant une si grande grace, les contient tous en quelque façon, & nous rend aussi coupables que si Dieu ne nous avoit point pardonné. Or qui peut s'assurer de n'être pas coupable de cette ingratitude.

---

## CHAPITRE VII.

*Sujet que l'on a de craindre pour l'abus qu'on a fait des verités de Dieu. Des occasions qu'on a eues de s'avancer. Des fêtes & des mysteres que l'Eglise celebre le long de l'année.*

SI nous avions un peu de lumiere, quel sujet de crainte ne pourrions-nous point encore tirer de l'abus que nous avons fait des graces de Dieu? Il n'y a pour cela qu'à parcourir les principales de ces graces. Rien n'est plus étonnant que les menaces que JESUS-CHRIST fait à ceux de Capharnaüm, qu'ils seront traités plus durement au jour du jugement que Sodome & Gomorre: c'est-à-dire,

Matt. 11. 23. 24.

me deux villes souillées par les crimes les plus abominables. Car le seul fondement de ces menaces, est qu'ils n'avoient pas bien usé des graces que Jesus-Christ leur avoit faites en operant tant de miracles à leur vûe, & en leur donnant tant d'instructions. On ne voit pas d'ailleurs qu'ils fussent plus dereglés, ni plus ennemis de Jesus-Christ que les autres Juifs. Or qui est-ce qui n'a pas sujet de craindre que Jesus-Christ ne lui fasse le même reproche? N'avons-nous pas reçu de lui infiniment plus de graces que les Capharnaïtes? Cependant où est l'usage que nous en avons fait? Où sont les tresors des vertus que nous avons acquis pas le moyen de ces talens que Dieu nous avoit mis entre les mains? nous avons cru à la verité, mais où sont les œuvres de notre foi? Où est l'usure qu'il nous redemandera de ses bienfaits? Il faut avoir une étrange insensibilité pour n'être pas effrayé de cette pensée, qu'il se trouvera des gens dans lesquels on n'aura vû aucun déreglement extraordinaire qui ne laisseront pas d'être jugés par la verité même plus coupables que ceux de Sodome, pour le seul abus des graces de Dieu.

Chap. VII.

Toutes les occasions que Dieu nous a presentées de nous avancer dans la vertu,

CHAP. VII. sont autant de graces dont il nous redemandera compte. Ce sont autant de moissons abondantes qu'il nous commandoit de recueillir, & dont il vouloit que nous fissions provision pour nous soutenir dans les temps où il devoit permettre que nous fussions éprouvés. Par exemple, les maladies & les souffrances sont le temps de la moisson de la patience ; les rebuts & les mépris sont le temps de la moisson de l'humilité ; les pertes que Dieu nous envoie sont le temps de la moisson de la pauvreté. Celui qui use bien de ces temps de moisson, est sage, selon l'Ecriture, *Qui congregat in messe, filius sapiens est :* parcequ'il fait provision des graces qui lui seront necessaires en un autre temps. Mais elle nous avertit que celui qui en usera mal sera confondu ; *Qui autem stertit æstate, filius confusionis.* De quel nombre sommes nous ? Et quel usage pouvons-nous dire que nous ayons fait de tant de moissons que Dieu nous a presentées ?

Prov. 10. 5.

Ibid.

L'Eglise distribue des graces toute l'année, en diverses saisons, & la devotion des fidelles devroit être de suivre son esprit : comme les êtres naturels ne manquent jamais de suivre l'esprit general qui regle le cours de toute la machine du monde. Les oiseaux, comme dit l'Ecri-

Jer. 8. 7.

ture, gardent exactement leurs saisons. CHAP. VII.
Ils font leurs nids en un certain temps, ils se dépouillent en un autre par un ordre reglé & invariable. La pieté a de même ses temps. Il y en a un propre pour obtenir l'esprit de penitence, & c'est celui où l'Eglise la pratique. Il y en a un où elle nous invite à la joie, à une vie nouvelle, & à imiter la vie du ciel, & c'est le temps de la Resurrection. Chaque mystere a ses graces, & le temps où l'Eglise le celebre, est le temps favorable pour les obtenir. Mais ceux qui menagent mal ces temps, & qui laissent passer toutes les solennités sans s'enrichir des graces que Dieu y distribue aux ames bien disposées, recevront sans doute le même reproche que le Prophete fait aux Juifs, de n'avoir pas connu le jugement du Seigneur; & d'avoir été moins prudens que ces oiseaux qui ne manquent jamais de faire en chaque saison, ce qui convient à leur nature, *Milvus in cœlo cognovit tempus suum, turtur & hirundo & ciconia custodierunt tempus adventûs sui: populus autem meus non cognovit judicium Domini.* Jer. 8. 7.

Que si l'abus des moindres graces est aussi à craindre que nous l'avons representé, que sera-ce de l'abus de la grace des graces, c'est-à-dire, de l'Eucharistie qui contient l'Auteur-même de toutes

CHAP. VII. les graces ? L'Apôtre témoigne que Dieu exerçoit des châtimens visibles sur les premiers Chrêtiens qui communioient avec trop peu de préparation, & qui ne mettoient pas de difference entre le corps du Seigneur & les viandes communes ; & que c'étoit là ce qui causoit la mort, ou les maladies à plusieurs d'entre les fidelles. Mais que cette punition de Dieu leur étoit utile, puisqu'elle leur servoit à expier leurs fautes dès cette vie, & à éviter la dannation : *Cùm judicamur autem, à Domino corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur.* Il semble que Dieu n'agisse plus de la sorte à l'égard de ceux qui abusent de ses mysteres. Il fait moins éclater sa justice à la vûe des hommes : il se retire en haut, comme dit l'Ecriture, & il s'éloigne de nous : *Et propter hanc in altum regredere.* On communie plus indignement que jamais, & on n'en reçoit aucune punition visible. C'est ce qui doit faire craindre à ceux qui reconnoissent par la negligence de leur vie qu'ils ont peu profité de tant de communions, que l'indulgence de Dieu à leur égard ne soit un effet de son abandon, & qu'ils ne soient d'autant plus coupables qu'ils ont été moins punis.

1. Cor. 11. 32.

Ps. 7. 8.

CHAPITRE

## CHAPITRE VIII.

*Adresse de l'amour-propre pour nous empêcher de nous appliquer les reproches que* JESUS-CHRIST *fait à certaines gens. Que* JESUS-CHRIST *n'a gueres repris que les vices spirituels.*

UNe adresse de l'amour-propre pour empêcher que nous ne nous appliquions les reproches que JESUS-CHRIST fait à certaines gens dans l'Evangile ; c'est de nous en donner des idées si noires, qu'il ne nous vienne jamais dans l'esprit, que nous leur puissions ressembler. Par exemple, on conçoit les Pharisiens comme des gens d'un orgueil si insupportable & si extraordinaire, qu'il semble qu'il n'y en ait plus de tels parmi les hommes. Mais cela n'est pas ainsi. Ils étoient faits comme d'autres hommes ; & leur vanité se connoissoit peu à l'exterieur. Ils ne la connoissoient pas eux-mêmes. Ils étoient d'ailleurs grans observateurs de la loi, & fort exacts dans les moindres choses qui regardoient le culte de Dieu. Qui nous assurera donc, que nous ne leur soyons pas semblables ? Ils étoient hypocrites, il est vrai : mais ils ne connois-

CHAP. VIII. soient pas leur hypocrisie. Peut-être le sommes-nous autant qu'eux, & assûrément nous le sommes tous en quelque degré. Cependant JESUS-CHRIST déclare qu'ils seront punis plus rigoureusement que les autres Juifs qui étoient néanmoins fort méchans : *Accipient prolixius judicium.* (*Marc.* 12. 40.) Ce qui fait voir qu'on peut être très-criminel devant Dieu, en menant une vie reglée à l'exterieur.

Et en effet, il est remarquable que la plûpart des reproches & des menaces que JESUS-CHRIST fait dans l'Evangile, ne regardent que des vices spirituels, parce-qu'il a supposé que les vices corporels sont assez condannés par eux-mêmes. Il condanne l'abus de sa parole & de ses miracles dans les *a* Capharnaïtes, *b* l'orgueil & l'interêt dans les Pharisiens ; *c* le desir de prééminence dans les Apôtres ; *d* l'omission des œuvres de charité dans ceux dont il dit, qu'ils seront mis à la gauche & envoyés au feu éternel, *e* le défaut de charité interieure dans la parabole des Vierges. La plupart de ses préceptes ont de même pour objet des vertus interieures, * l'amour des ennemis, la retenue dans les jugemens, le détachement des biens du monde, le renoncement aux satisfactions humaines, la vigilance dans la priere, l'humilité & la simplicité des enfans.

a *Matth.* 11. 23. *&* 24.
b *Matth.* 23.
c. *Marc.* 9. 33.
d *Matth.* 25. 41.
e *Matth.* 25. 1. *& seq.*
* *V. le Serm. sur la montag. Matth. c.* 5. 6. *&* 7.

C'est en cela qu'il fait consister cette justice qui surpasse celle des Phariſiens, ſans laquelle on n'entre point au Royaume de Dieu : & cependant qui peut s'aſſûrer d'y ſatisfaire entierement. CHAP. IX.

---

## CHAPITRE IX.

*Qu'il y en a peu qui puiſſent s'aſſûrer d'avoir les marques que l'Ecriture nous donne de la vie de l'ame.*

L'Ecriture nous donne diverſes marques pour reconnoître la vie & la mort de l'ame ; mais ces marques mêmes ſont plus capables d'augmenter que de diminuer la crainte de ceux qui ont peu de devotion, & qui ſont dans cet état d'inſenſibilité dont nous parlons. Elle nous dit premierement que celui qui n'á point l'eſprit de JESUS-CHRIST n'eſt point à lui: *Si quis ſpiritum Chriſti non habet, hic non eſt ejus.* Rom. 8. 9. Ainſi quoique tous ceux qui ont renoncé au peché doivent avoir quelque confiance que cet eſprit eſt en eux, par le deſir qu'ils reſſentent au fond de leur cœur d'être uniquement à JESUS-CHRIST, cette confiance n'exclut pourtant pas la crainte qu'ils doivent auſſi avoir, que cette marque qu'ils ont de ſa preſence

CHAP. IX. ne soit trompeuse, & qu'ils ne prennent une résolution purement naturelle formée par l'accoutumance, pour une attache divine formée par l'esprit de Dieu. Car combien y a-t-il d'autres effets de cet Esprit saint qu'ils ne trouvent point en eux ? L'esprit de JESUS-CHRIST est un esprit de recueillement & d'adoration continuelle ; c'est un esprit de zéle pour la justice, de haine pour le peché, d'amour pour les pécheurs ; c'est un esprit de croix, de mort, & d'immolation, perpetuelle ; c'est un esprit de séparation, de détachement parfait de toutes les créatures, c'est un esprit de douceur & de bonté pour tous les hommes. Ce sont là les sentimens que l'esprit de Dieu a formés avec plenitude dans le cœur de JESUS-CHRIST, & ce sont ceux qu'il doit former dans le nôtre en quelque degré, si nous avons reçu de sa plenitude quelque participation de cet esprit qui nous doit rendre conformes à l'image du Fils unique de Dieu. Voilà les marques de vie. Plus ces sentimens sont vifs & agissans, plus on a sujet de se croire vivant. Mais plus ils sont foibles & languissans, plus on a sujet d'apprehender d'être mort.

L'Ecriture nous marque encore ce que c'est que la vie de l'ame, en nous disant,

que *le juste vit de la foi.* Et pour bien l'entendre, il faut remarquer que l'ame ne vit que par sa connoissance & par son amour : d'où il s'ensuit que cette vie de la foi consiste à penser selon la foi, & à aimer ou haïr selon la foi ; c'est-à-dire, que pour vivre de la foi, il faut juger les choses grandes ou petites, utiles ou inutiles, bonnes ou mauvaises, non selon notre goût & nos inclinations corrompues, mais selon la lumiere de la foi : & il faut de même que les sentimens du cœur suivent cette lumiere, & que nos craintes, nos esperances, nos joies, nos tristesses, notre amour, notre haine soient conduits par la foi. CHAP. XL Habac. 2. 4.

Pour savoir donc si nous vivons de la foi, il n'y a qu'à considerer si nous desirons ce que la foi nous montre que nous devons desirer : si nous nous affligeons des choses qu'elle nous fait voir être contraires à la loi de Dieu : si nous desirons & pour nous & pour les autres les biens qu'elle nous propose, comme devant être l'objet de nos desirs. Car alors nous pourrons nous assurer que notre ame est veritablement vivante. Mais si nous voyons au contraire que nous nous affligions de ce qui devroit nous réjouir, & que nous nous réjouissions de ce qui devroit nous affliger ; comme nous avons

CHAP. IX. alors peu de part à cette vie de la foi, nous avons aussi peu de marques de la vie de notre ame.

Enfin l'Apôtre saint Jean nous assure que celui *qui n'aime point demeure dans la mort, & que celui qui aime possède la vie.* (1. Ioan. 3. 14. & 15.) Et l'Apôtre saint Paul, pour ne nous pas laisser tromper par la vaine image d'une fausse charité, a pris soin de nous décrire exactement les qualités de cette veritable charité qui fait la vie de nos ames *La charité*, dit-il, *est patiente ; elle est douce, elle n'est point jalouse, ni inconsiderée ; elle ne s'eleve point de vanité, elle n'est point ambitieuse ; elle ne recherche point ses interêts ; elle n'est point colere ni soupçonneuse ; elle ne se réjouit point de l'injustice ; elle se réjouit de la verité.* (1. Cor 13. 4. & suiv.) C'est par là que nous nous devons examiner. Si nous nous pouvons rendre un témoignage sincere, que nous ressentons en nous tous les effets de la charité, à la bonne heure, soyons pleins de confiance & de joie. Mais si nous en ressentons de tout contraires, il n'y a qu'une extrême stupidité qui puisse étouffer les justes sentimens de crainte que cette connoissance nous doit donner.

On ne doit pas prendre aussi pour une marque certaine que l'on est vivant devant Dieu, une certaine équité d'esprit, par laquelle on juge assez justement de

la plupart des choses qui se presentent. Car cette qualité peut demeurer avec les plus grans dereglemens, & l'on voit souvent des personnes qui étant dans un trés-mauvais état par des crimes ou spirituels ou corporels, dont ils n'ont fait aucune penitence, ne laissent pas de se conserver une certaine region dans leur esprit, qui ne paroît point troublée par les impressions du diable, dans laquelle ils jugent bien de plusieurs choses & reglent leur vie d'une maniere honnête & raisonnable. Et le diable qui les possede, permet même souvent qu'ils habitent presque toujours dans cette region tranquile, & qu'ils ne se connoissent que par là; afin qu'ils ne s'apperçoivent point de la corruption de leur cœur, par laquelle il les tient assujettis. CHAP. IX.

---

## CHAPITRE X.

*Quelle est la crainte où l'on doit tendre. Avantage que l'on peut tirer de l'état d'insensibilité. Qu'il n'y faut pas demeurer volontairement.*

IL faut donc craindre, il faut trembler devant Dieu dans la vûe de tant de sujets de crainte : mais il faut que ce soit

CHAP. X. d'une crainte salutaire, qui au-lieu d'abattre l'ame, la releve, & la porte à remedier sérieusement à ce qui lui donne sujet de craindre. Il faut que ce soit d'une crainte qui porte à la pénitence, à la priere, à la vigilance au travail. Que si avec tout cela on se trouve en un certain état où il semble qu'on ne voye en soi que de la froideur & de l'insensibilité ; & que l'on ne puisse changer la disposition de son esprit, il faut se soumettre humblement à l'ordre de Dieu, & esperer d'en tirer autant d'avantage, que s'il lui avoit plu que nous fussions sensiblement remplis de dévotion, de consolation & de ferveur. Et peut-être en tirerions-nous effectivement cet avantage, si nous entrions sincerement dans les sentimens où cet état-même nous porte, & que nous jugeassions de nous comme nous en devons juger dans la verité.

Ce ne seroit pas en effet un petit avantage que de se conserver par là dans le mépris de soi-même ; mais il faut bien se garder que ce prétexte ne nous porte à demeurer volontairement dans cet état. Dieu qui veut que quelques ames y soient pour les humilier, veut en même temps qu'elles fassent tout ce qu'elles peuvent pour en sortir. Il leur adresse à toutes ces

Jer. 6. 8. paroles de son Prophéte : *Erudire Jeru-*

*ſalem, ne fortè recedat anima mea à te.* Inſtruiſez-vous, ô ame chrétienne, de peur que mon Eſprit ne vous abandonne. Ne demeurez point volontairement dans l'ignorance & dans les tenebres. Il faut également éviter, & la négligence dans la recherche des lumieres de Dieu, & l'impatience dans les tenebres où il nous laiſſe. L'un eſt un effet de pareſſe & l'autre d'orgueil. Mais ces lumieres que nous devons rechercher, ne ſont pas des lumieres ſimplement ſpéculatives. Ce ſont ces lumieres qui touchent le cœur au même-temps qu'elles inſtruiſent l'eſprit, & qui naiſſent de la charité, qui eſt le vrai remede de la dureté du cœur, & de l'inſenſibilité. CHAP. X.





QUATRIE'ME TRAITE'.

# DES MOYENS DE CONSERVER LA PAIX avec les hommes.

## PREMIERE PARTIE.

*Quærite pacem civitatis ad quam transmigrare vos feci: & orate pro ea ad Dominum: quia in pace illius erit pax vobis.* Jer. 29. v. 7.

Recherchez la paix de la ville en laquelle je vous ai transferés, & priez le Seigneur pour elle, parceque votre paix se trouve dans la sienne.

## CHAPITRE PREMIER.

*Hommes citoyens de plusieurs villes. Ils doivent procurer la paix de toutes; & s'appliquer en particulier à vivre en paix dans la societé où ils passent leur vie, & dont ils font partie.*

TOutes les societés dont nous faisons partie; toutes les choses avec lesquelles nous avons quelque liaison & quelque commerce, sur lesquelles nous agissons, &

qui agissent sur nous, & dont le different état est capable d'alterer la disposition de notre ame, ont les villes où nous passons le temps de notre pelerinage ; parceque notre ame s'y occupe & s'y repose. CHAP. I.

Ainsi le monde entier est notre ville, parcequ'en qualité d'habitans du monde nous avons liaison avec tous les hommes, & que nous en recevons même tantôt de l'utilité & tantôt du dommage. Les Hollandois ont commerce avec ceux du Japon. Nous en avons avec les Hollandois. Nous en avons donc avec ces peuples qui sont aux extremités du monde ; parceque les avantages que les Hollandois en tirent leur donnent le moyen, ou de nous servir, ou de nous nuire. On en peut dire autant de tous les autres peuples. Ils tiennent tous à nous par quelque endroit, & ils entrent tous dans la chaîne qui lie tous les hommes entre eux par les besoins reciproques qu'ils ont les uns des autres.

Mais nous sommes encore plus particulierement citoyens du Royaume où nous sommes nés, & où nous vivons : de la ville où nous habitons : de la societé dont nous faisons partie, & enfin, nous nous pouvons dire en quelque sorte citoyens de nous-mêmes & de notre propre cœur. Car nos diverses passions & nos diverses pensées tiennent lieu d'un peuple

CHAP. I. avec qui nous avons à vivre : & souvent il est plus facile de vivre avec tout le monde exterieur, qu'avec ce peuple interieur que nous portons en nous-mêmes.

L'Ecriture qui nous oblige de chercher la paix de la ville où Dieu nous fait habiter, l'entend également de toutes ces differentes villes. C'est-à-dire, qu'elle nous oblige de chercher & de desirer la paix & la tranquilité du monde entier : de notre Royaume, de notre ville, de notre societé, & de nous-mêmes. Mais comme nous avons plus de pouvoir de la procurer à quelques-unes de ces villes qu'aux autres, il faut aussi que nous y travaillions diversement.

Car il n'y a gueres de gens qui soient en état de procurer la paix, ni au monde, ni à des Royaumes, ni à des villes, autrement que par leurs prieres. Ainsi notre devoir à cet égard se réduit à la demander sincerement à Dieu, & à croire que nous y sommes obligés. Et nous le sommes en effet, puisque les troubles exterieurs qui divisent les Royaumes, viennent souvent du peu de soin que ceux qui en font partie, ont de demander la paix à Dieu, & de leur peu de reconnoissance, lorsque Dieu la leur a accordée. Les guerres temporelles ont de si étranges suites, & des effets si funestes pour les ames mêmes,

qu'on ne sauroit trop les apprehender. CHAP. I.
C'est pourquoi saint Paul, en recommandant de prier pour les Rois du monde, marque expressément, comme un principe de cette obligation, le besoin que nous avons pour nous-mêmes de la tranquilité exterieure : *Ut quietam & tranquillam vitam agamus.* *1. Tim. 2. v. 1. & 2.*

On se procure la paix à soi-même en réglant ses pensées & ses passions. Et par cette paix interieure, on contribue beaucoup à la paix de la societé dans laquelle on vit : parcequ'il n'y a gueres que les passions qui la troublent. Mais comme cette paix avec ceux qui nous sont unis par des liens plus étroits, & par un commerce plus fréquent, est d'une extrême importance pour entretenir la tranquilité dans nous-mêmes, & qu'il n'y a rien de plus capable de la troubler que la division opposée à cette paix, c'est de celle-là principalement qu'il faut entendre cette instruction du Prophete : *Quærite pacem civitatis ad quam transmigrare vos feci.* Cherchez la paix de la ville qui est le lieu de votre exil.



## CHAPITRE II.

*Union de la raison & de la religion à nous inspirer le soin de la paix.*

LES hommes ne se conduisent d'ordinaire dans leur vie, ni par la foi, ni par la raison. Ils suivent témerairement les impressions des objets présens, ou les opinions communément établies parmi ceux avec qui ils vivent. Et il y en a peu qui s'appliquent avec quelque soin à considerer ce qui leur est veritablement utile pour passer heureusement cette vie, ou selon Dieu, ou selon le monde. S'ils y faisoient réflexion, ils verroient que la foi & la raison sont d'accord sur la plupart des devoirs & des actions des hommes, que les choses dont la religion nous éloigne sont souvent aussi contraires au repos de cette vie qu'au bonheur de l'autre, & que la plupart de celles où elle nous porte, contribuent plus au bonheur temporel, que tout ce que notre ambition & notre vanité nous font recherchercher avec tant d'ardeur.

Or cet accord de la raison & de la foi ne paroît nulle part si bien que dans le devoir de conserver la paix avec ceux

qui nous sont unis, & d'éviter toutes les occasions & tous les sujets qui sont capables de la troubler. Et si la religion nous prescrit ce devoir comme un des plus essenciels à la pieté chrétienne, la raison nous y porte aussi comme à un des plus importans pour notre propre interêt.

Car on ne sauroit considerer avec quelque attention, la source de la plûpart des inquietudes & des traverses qui nous arrivent, ou que nous voyons arriver aux autres ; qu'on ne reconnoisse qu'elles viennent ordinairement de ce qu'on ne se ménage pas assez les uns les autres. Et si nous voulons nous faire justice, nous trouverons qu'il est rare qu'on médise de nous sans sujet, & que l'on prenne plaisir à nous nuire & à nous choquer de gaieté de cœur. Nous y contribuons toujours quelque chose. S'il n'y en a pas de causes prochaines, il y en a d'éloignées. Et nous tombons sans y penser dans une infinité de petites fautes, à l'égard de ceux avec qui nous vivons, qui les disposent à prendre en mauvaise part ce qu'ils souffriroient sans peine, s'ils n'avoient déja un commencement d'aigreur dans l'esprit. Enfin il est presque toujours vrai que si l'on ne nous aime pas, c'est que nous ne savons pas nous faire aimer.

CHAP. II. Nous contribuons donc nous-mêmes à ces inquietudes, à ces traverses & à ces troubles que les autres nous causent ; & comme c'est en partie ce qui nous rend malheureux, rien ne nous est plus important, même selon le monde, que de nous apliquer à les éviter. Et la science qui nous apprend à le faire nous est mille fois plus utile que toutes celles que les hommes apprennent avec tant de soin & tant de tems. C'est pourquoi il y a lieu de déplorer le mauvais choix que les hommes font dans l'étude des arts, des exercices & des sciences. Ils s'appliquent avec soin à connoître la matiere, & à trouver les moyens de la faire servir à leurs besoins. Ils apprennent l'art de domter les animaux, & de les employer à l'usage de la vie ; & ils ne pensent pas seulement à celui de se rendre les hommes utiles, & d'empêcher qu'ils ne les troublent & ne rendent leur vie malheureuse, quoique les hommes contribuent infiniment plus à leur bonheur ou à leur malheur, que tout le reste des créatures.

C'est ce que la raison nous dicte touchant ce devoir. Mais si l'on en consulte la religion & la foi, elles nous y engagent encore tout autrement par l'autorité de leurs préceptes & par les raisons divines

qu'elles nous en apportent. JESUS-CHRIST a tellement aimé la paix qu'il en fait deux des huit beatitudes qu'il nous propose dans l'Evangile, *Heureux*, dit-il, *ceux qui sont doux, parcequ'ils posséderont la terre*, ce qui comprend la tranquilité de cette vie & le repos de l'autre. *Heureux*, dit-il encore, *ceux qui sont pacifiques, parcequ'ils auront le nom d'enfans de Dieu*, qui est la plus haute qualité dont les hommes soient capables, & qui n'est dûe par consequent qu'à la plus grande des vertus. Saint Paul fait une loi expresse touchant la paix, en commandant de la garder autant qu'il est possible avec tous les hommes. *Si fieri potest, cum omnibus hominibus pacem habentes.* Il nous défend les contentions, & nous ordonne la patience & la douceur envers tout le monde: *Servum Domini non oportet litigare, sed mansuetum esse ad omnes.* Et enfin il nous déclare que l'esprit de contention n'est point celui de l'Eglise. *Si quis videtur contentiosus esse, nos talem consuetudinem non habemus, neque Ecclesia Dei.*

CHAP. II.

*Matth.* 5. 4.

*Ibid.* 9.

*Rom.* 12. 18.

2. *Tim.* 2. 24.

1. *Cor.* 11. 16.

Il n'y a gueres d'avertissement plus frequent dans les livres du Sage que ceux qui tendent à nous régler dans le commerce que nous avons avec le prochain, & à nous faire éviter ce qui peut exciter des divisions & des querelles. C'est dans

CHAP. II. cette vûe qu'il nous dit que la douceur dans les paroles multiplie les amis, & adoucit les ennemis : *Verbum dulce multiplicat amicos, & mitigat inimicos*, & que les gens de bien sont pleins de douceur & de complaisance : *Et lingua eucharis in bono homine abundat*.

Eccli. 6. 5.

Ibid.

Il dit en un autre endroit que les réponses douces appaisent la colere, & que celles qui sont aigres excitent la fureur : *Responsio mollis frangit iram, sermo durus suscitat furorem*. Il dit que le Sage se fait aimer par ses paroles : *Sapiens in verbis seipsum amabilem facit*.

Prov. 15. 1.

Eccli. 20. 13.

Enfin il releve tellement cette vertu, qu'il l'appelle l'arbre de vie, parcequ'elle nous procure le repos & dans cette vie, & dans l'autre : *Lingua placabilis lignum vitæ*.

Prov. 15. 4.

Il a bien voulu même nous apprendre que l'avantage que cette vertu nous apporte en nous faisant aimer, est préferable à ceux que les hommes desirent le plus, qui sont l'honneur & la gloire. Car c'est un des sens de ces paroles : *Fili, in mansuetudine opera tua perfice, & super hominum gloriam diligeris*. MON *fils, accomplissez vos œuvres avec douceur, & vous vous attirerez non seulement l'estime, mais aussi l'amour des hommes.*

Eccli. 3. 19.

Le Sage y compare les deux choses que

les hommes recherchent principalement CHAP.
des autres hommes, qui sont l'amour & II.
la gloire. La gloire vient de l'idée de l'excellence; l'amour, de l'idée de la bonté, & cette bonté se témoigne par la douceur. Or il nous apprend dans cette comparaison, que quoique l'estime des hommes flate plus notre vanité, il vaut mieux neanmoins en être aimé. Car l'estime ne nous donne entrée que dans leur esprit, au lieu que l'amour nous ouvre leur cœur. L'estime est souvent accompagnée de jalousie, mais l'amour éteint toutes les malignes passions: & ce sont celles-là qui troublent notre repos.

---

## CHAPITRE III.

*Raison des devoirs de garder la paix avec ceux avec qui on vit.*

ON peut tirer de l'Ecriture une infinité de raisons pour nous exciter à conserver la paix avec les hommes par tous les moyens qui nous sont possibles.

1. Il n'y a rien de si conforme à l'esprit de la loi nouvelle que la pratique de ce devoir: & l'on peut dire qu'elle nous y porte par son essence même. Car au-lieu

CHAP. III.
que la cupidité, qui est la loi de la chair, désunissant l'homme d'avec Dieu, elle le désunit d'avec lui-même, par le soulevement des passions contre la raison; & d'avec tous les autres hommes en l'en rendant ennemi, & le portant à tâcher de s'en rendre le tyran. Le propre au contraire de la charité, qui est cette loi nouvelle que JESUS-CHRIST est venu apporter au monde, c'est de réparer toutes les désunions que le peché a produites; de reconcilier l'homme avec Dieu, en l'assujetissant à ses loix; de le reconcilier avec lui-même, en assujetissant ses passions à la raison; & enfin de le reconcilier avec tous les hommes, en lui ôtant le desir de les dominer.

Or un des principaux effets de cette charité à l'égard des hommes, est de nous appliquer à conserver la paix avec eux. puisqu'il est impossible qu'elle soit vive & sincere dans le cœur sans y produire cette application. On craint naturellement de blesser ceux que l'on aime. Et cet amour nous faisant regarder toutes les fautes que nous commettons contre les autres comme grandes & importantes, & toutes celles qu'ils commettent contre nous, comme petites & legeres, il éteint par là la plus ordinaire source des querelles qui ne naissent le plus souvent que de ces fausses

idées qui grossissent à notre vûe tout ce CHAP. III.
qui nous touche en particulier, & qui amoindrissent tout ce qui touche les autres.

2. Il est impossible d'aimer les hommes sans desirer de les servir : & il est impossible de les servir sans être bien avec eux ; de sorte que le même devoir qui nous charge des autres hommes, selon l'Ecriture, pour les servir en toutes les manieres dont nous sommes capables, nous oblige aussi de nous entretenir en paix avec eux, parceque la paix est la porte du cœur, & que l'aversion nous le ferme & nous le rend entierement inaccessible. *Galat. 6. 2.*

3. Il est vrai que l'on n'est pas toujours en état de servir les autres par des discours d'édification ; mais il y a bien d'autres manieres de les servir. On le peut faire par le silence, par des exemples de modestie, de patience & de toutes les autres vertus ; & c'est la paix & l'union qui leur ouvre le cœur pour les en faire profiter.

Or la charité non seulement embrasse tous les hommes, mais elle les embrasse en tout temps. Ainsi nous devons avoir la paix avec tous les hommes, & en tout temps ; car il n'y en a point où nous ne devions les aimer & desirer de les servir ;

CHAP. III. & par conſequent il n'y en a point où nous ne devions ôter de notre part, tous les obſtacles qui s'y pourroient rencontrer, dont le plus grand eſt l'averſion & l'éloignement qu'ils pourroient avoir pour nous. De ſorte que lors même que l'on ne peut conſerver avec eux une paix interieure qui conſiſte dans l'union de ſentimens, il faut tâcher au-moins d'en conſerver une exterieure qui conſiſte dans les devoirs de la civilité humaine, afin de ne ſe rendre pas incapable de les ſervir quelque jour, & de témoigner toujours à Dieu le deſir ſincere que l'on en a.

De plus, ſi nous ne leur ſervons pas actuellement : nous ſommes au-moins obligés de ne leur pas nuire. Or c'eſt leur nuire que de les porter en les choquant, à tomber en quelque froideur à notre égard. C'eſt leur cauſer un dommage reel, que de les diſpoſer par l'éloignement qu'ils concevront de nous, à prendre nos actions ou nos paroles en mauvaiſe part, à en parler d'une maniere peu équitable, & qui bleſſeroit leur conſcience, & enfin à mépriſer même la verité dans notre bouche, & à n'aimer pas la juſtice, lorſque c'eſt nous qui la défendons.

Ce n'eſt donc pas ſeulement l'interêt des hommes, c'eſt celui de la verité mê-

me qui nous oblige à ne les pas aigrir Chap. inutilement contre nous. Si nous l'aimons, nous devons éviter de la rendre odieuse par notre imprudence, & de lui fermer l'entrée du cœur & de l'esprit des hommes, en nous la fermant à nous-mêmes : & c'est aussi pour nous porter à éviter ce défaut que l'Ecriture nous avertit: *Que les sages ornent la science*, c'est-à-dire, qu'ils la rendent venerable aux hommes, & que l'estime qu'ils s'attirent par leur moderation, fait paroître plus auguste la verité qu'ils annoncent : au-lieu qu'en se faisant ou mépriser ou haïr des hommes, on la deshonore, parceque le mépris & la haine passent ordinairement de la personne à la doctrine.

III.

*Prov.* 15. 2.

Il est vrai qu'il est impossible que les gens de bien soient toujours en paix avec les hommes, après que Jesus-Christ les a avertis qu'ils ne devoient pas esperer d'être autrement traités d'eux qu'il l'a été lui-même. C'est pourquoi saint Paul en nous exhortant de conserver la paix avec eux, y ajoûte cette restriction. *S'il est possible* : Si *fieri potest*, sachant bien que cela n'est pas toujours possible, & qu'il y a des occasions où il faut par necessité hazarder de les choquer en s'opposant à leurs passions. Mais afin de le faire utilement, & sans avoir

*Matth.* 10. 25.

*Rom.* 12. 18.

CHAP. III. un juste sujet de craindre que nous n'aiyons contribué aux suites fâcheuses qui en naissent quelquefois, il faut éviter avec un extrême soin de les choquer inutilement, ou pour des choses de peu d'importance, ou par une maniere trop dure, parce qu'il n'y a en effet que ceux qui épargnent les autres, autant qu'il est en leur pouvoir, qui les puissent reprendre avec quelque fruit.

*1. Petr. 4. v. 14. & 15.* Si saint Pierre donc sachant bien qu'il est inévitable que les Chrétiens souffrent & soient persecutés, leur recommande de ne se pas attirer leurs souffrances par leurs crimes : on leur peut dire de même qu'étant inévitable qu'ils soient haïs des hommes, ils doivent extrêmement éviter de se faire haïr par leur imprudence & leur indiscretion, & de perdre par là le merite qu'ils peuvent acquerir par cette sorte de souffrance.

Voici encore une autre raison qui rend la paix necessaire, & qui nous oblige de la procurer autant qu'il nous est possible ; c'est que la correction fraternelle est un devoir qui nous est recommandé expressément par l'Evangile, & dont l'obligation est très-étroite. *Matth. 18. 15.* Cependant il est certain qu'il y a peu de gens qui le puissent pratiquer utilement, & sans causer plus de mal que de bien à ceux qu'ils reprennent.

nent. Mais il ne faut pas pour cela qu'ils s'en croient dispensés. Car comme on n'est pas exemt de faute devant Dieu, lorsque l'on se met par imprudence hors d'état de pratiquer la charité corporelle, & qu'il nous impute le défaut des bonnes œuvres dont nous nous privons par notre faute ; nous ne devons pas non plus nous croire exemts de peché, lorsque le peu de soin que nous avons de conserver la paix avec notre prochain, nous met dans l'impuissance de pratiquer envers lui la charité spirituelle que nous lui devons. CHAP. III.

Enfin notre interêt spirituel, & la charité que nous nous devons à nous-mêmes, nous doit porter à éviter tout ce qui nous peut commettre avec les hommes & nous rendre l'objet de leur haine ou de leur mépris. Car rien n'est plus capable d'éteindre, ou de refroidir dans nous-mêmes la charité que nous leur devons, puisqu'il n'y a rien de si difficile que d'aimer ceux en qui l'on ne trouve que de la froideur ou même de l'aversion



## Chapitre IV.

*Regle generale pour conserver la paix. Ne blesser personne, & ne se blesser de rien. Deux manieres de choquer les autres. Contredire leurs opinions ; S'opposer à leurs passions.*

Mais la peine n'est pas de se convaincre soi-même de la necessité de conserver l'union avec le prochain ; c'est de la conserver effectivement en évitant tout ce qui la peut alterer. Il est certain qu'il n'y a qu'une charité abondante qui puisse produire ce grand effet. Mais entre les moyens humains qu'il est utile d'y employer, il semble qu'il n'y en ait point de plus propre que de s'appliquer à bien connoître les causes ordinaires des divisions qui arrivent entre les hommes, afin de les pouvoir prévenir. Or en les considerant en general, on peut dire qu'on ne se brouille avec les hommes, que parcequ'en les blessant, on les porte à se séparer de nous ; ou parcequ'étant blessés par leurs actions ou par leurs paroles, nous venons nous-mêmes à nous éloigner d'eux & à renoncer à leur amitié. L'un & l'autre se peut faire, ou par une

rupture manifeste, ou par un refroidissement insensible. Mais de quelque maniere que cela se fasse, ce sont toujours ces mécontentemens réciproques qui sont les causes des divisions : & l'unique moyen de les éviter, c'est de ne faire jamais rien qui puisse blesser personne, & de ne se blesser jamais de rien. CHAP. IV.

Il n'y a rien de plus facile que de prescrire cela en general. Mais il y a peu de choses plus difficiles à pratiquer en particulier ; & l'on peut dire que c'est ici une de ces régles, qui étant fort courtes dans les paroles, sont d'une extreme étendue dans le sens ; & renferment dans leur generalité un grand nombre de devoirs très-importans. C'est pourquoi il est bon de la déveloper en examinant plus particulierement par quels moyens on peut éviter de blesser les hommes, & mettre son esprit dans la disposition de ne se point blesser de ce qu'ils peuvent faire ou dire contre nous.

Le moyen de réussir dans la pratique du premier de ces devoirs est de savoir ce qui les choque, & ce qui forme en eux cette impression qui produit l'aversion & l'éloignement. Or il semble que toutes les causes s'en peuvent réduire à deux, qui sont de contredire leurs opinions & de s'opposer à leurs passions. Mais comme

CHAP. V. cela se peut faire en diverses manieres; que ces opinions & ces passions ne sont pas toutes de même nature, & qu'il y en a pour lesquelles ils sont plus sensibles que pour d'autres, il faut encore pousser cette recherche plus loin, en considerant plus en détail les jugemens & les passions qu'il est plus dangereux de choquer.

---

## CHAPITRE V.

*Causes de l'attache que les hommes ont à leurs opinions. Qui sont ceux qui y sont plus sujets.*

LEs hommes sont naturellement attachés à leurs opinions, parcequ'ils ne sont jamais sans quelque cupidité qui les porte à desirer de regner sur les autres en toutes les manieres qui leur sont possibles. Or on y regne en quelque sorte par la créance. Car c'est une espece d'empire que de faire recevoir ses opinions aux autres. Et ainsi l'opposition que nous y trouvons, nous blesse à proportion que nous aimons plus cette sorte de domination. L'homme met sa joie dit l'Ecriture, dans les sentimens qu'il propose : *Lætatur homo in sententia oris sui.* Car en les proposant, il les rend siens, il en fait son bien,

Prov. 15. 23.

il s'y attache d'interêt; & les détruire, c'est détruire quelque chose qui lui apartient. On ne le peut faire, sans lui montrer qu'il se trompe, & il ne prend point plaisir à s'être trompé. Celui qui contredit un autre dans quelque point, prétend en cela avoir plus de lumiere que lui. Et ainsi il lui présente en même-temps deux idées desagreables: l'une qu'il manque de lumiere; l'autre que lui qui le reprend, le surpasse en intelligence. La premiere l'humilie, la seconde l'irrite & excite sa jalousie. Ces effets sont plus vifs & plus sensibles à mesure que la cupidité est plus vive & plus agissante; mais il y a peu de gens qui ne les ressentent en quelque degré, & qui souffrent la contradiction sans quelque sorte de dépit.



Outre cette cause generale, il y en a plusieurs autres qui rendent les hommes plus attachés à leur sens, ou plus sensibles à la contradiction. Quoiqu'il semble que la pieté en diminuant l'estime qu'on peut avoir de soi-même, & le desir de dominer sur l'esprit des autres, doive diminuer l'attache à ses propres sentimens, elle fait souvent un effet tout contraire. Car comme les personnes spirituelles regardent toutes choses par des vûes spirituelles, & qu'il leur arrive

CHAP. V. néanmoins quelquefois de se tromper ; il leur arrive aussi quelquefois de spiritualiser certaines faussetés, & de revêtir des opinions ou incertaines ou mal fondées, de raisons de conscience qui les portent à s'y attacher opiniâtrément. De sorte qu'apliquant l'amour qu'elles ont en general pour la verité, pour la vertu, & pour les interêts de Dieu, à ces opinions qu'elles n'ont pas assez examinées, leur zéle s'excite & s'échauffe contre ceux qui les combattent, ou qui témoignent de n'en être pas persuadés : & ce qui leur reste même de cupidité, se mêlant & se confondant avec ces mouvemens de zéle, se répand avec d'autant plus de liberté, qu'elles y resistent moins, & qu'elles ne distinguent point ce double mouvement qui agit dans leur cœur ; parceque leur esprit n'est sensiblement occupé que de ces raisons spirituelles qui leur paroissent être l'unique source de leur zéle.

C'est par un effet de cette illusion secrette, que l'on voit des personnes fort à Dieu, s'attacher tellement à des opinions de philosophie, quoique trés-fausses, qu'ils regardent avec pitié ceux qui n'en sont pas persuadés, & les traitent d'amateurs de nouveautés, lors même qu'ils n'avancent rien que d'indubitable.

Il y en a devant qui l'on ne sauroit parler contre les formes substancielles, sans leur causer de l'indignation. D'autres s'interessent pour Aristote, & pour les anciens Philosophes, comme ils pourroient faire pour des Peres de l'Eglise. Quelques-uns prennent le parti du soleil, & prétendent qu'on lui fait injure en le faisant passer pour un amas de poussiere qui se remue avec rapidité. La verité est que ce n'est point la cupidité qui produit ces mouvemens, & que ce ne sont que certaines maximes spirituelles, qui sont vraies en general, & qu'ils appliquent mal en particulier. Il faut avoir de l'aversion de la nouveauté, il est vrai. Il ne faut pas prendre plaisir à rabaisser ceux que le consentement public de tous les gens habiles a jugés dignes d'estime, il est encore vrai. Mais avec tout cela, quand il s'agit de choses qui n'ont point d'autres régles que la raison, la verité connue doit l'emporter sur toutes ces maximes ; & elles ne doivent servir qu'à nous rendre plus circonspects, pour ne nous pas laisser surprendre par de legeres apparences. CHAP. V.

Toutes les qualités exterieures qui sans augmenter notre lumiere, contribuent à nous persuader que nous avons raison, nous rendant plus attachés à notre sens,

CHAP. V. nous rendent aussi plus sensibles à la contradiction. Or il y en a plusieurs qui produisent en nous cet effet.

Ceux qui parlent bien & facilement, sont sujets à être attachés à leur sens, & à ne se laisser pas facilement détromper ; parce qu'ils sont portés à croire qu'ils ont le même avantage sur l'esprit des autres, qu'ils ont, pour le dire ainsi, sur la langue des autres : l'avantage qu'ils ont en cela, leur est visible & palpable, au lieu que leur manque de lumiere & d'exactitude dans le raisonnement leur est caché. De plus la facilité qu'ils ont à parler, donne un certain éclat à leurs pensées, quoique fausses, qui les ébloüit eux-mêmes ; au lieu que ceux qui parlent avec peine, obscurcissent les verités les plus claires, & leur donnent l'air de fausseté, & ils sont même souvent obligés de ceder & de paroître convaincus, faute de trouver des termes pour se démêler de ces faussetés ébloüissantes.

Ce qui fortifie cette attache dans ceux qui ont cette facilité de parler, c'est qu'ils entraînent d'ordinaire la multitude dans leurs sentimens, parce qu'elle ne manque jamais de donner l'avantage de la raison à ceux qui ont l'avantage de la parole. Et ce consentement public revenant à eux, les rend encore plus con-

tens de leurs pensées, parcequ'ils prennent de là sujet de les croire conformes à la lumiere du sens commun. De sorte qu'ils reçoivent des autres ce qu'ils leur ont prêté ; & sont trompés à leur tour par ceux-mêmes qu'ils ont trompés. CHAP. V.

Il y a plusieurs qualités exterieures qui produisent le même effet, comme la modération, la retenue, la froideur, la patience. Car ceux qui les possedent, se comparant par là avec ceux qui ne les ont pas, ne sauroient s'empêcher de se préferer à eux en ce point : en quoi ils ne leur font point d'injustice. Mais comme ces sortes d'avantages paroissent bien plus que ceux de l'esprit, & qu'ils attirent la créance & l'autorité dans le monde, ces personnes passent souvent jusques à préferer leur jugement à celui des autres qui n'ont pas ces qualités ; non en croyant par une vanité grossiere, avoir plus de lumiere d'esprit qu'eux ; mais d'une maniere plus fine & plus insensible. Car outre l'impression que fait sur eux l'aprobation de la multitude à qui ils imposent par leurs qualités exterieures, ils s'attachent de plus aux défauts qu'ils remarquent dans la maniere dont les autres proposent leur sentiment, & ils viennent enfin à les prendre insensiblement pour des marques de défaut de raison.

CHAP. V. Il y en a même à qui le soin qu'ils ont eu de demander à Dieu la lumiere dont ils ont besoin pour se conduire en certaines occasions difficiles, suffit pour préferer les sentimens où ils se trouvent, à ceux des autres en qui ils ne voyent pas la même vigilance dans la priere ; mais ils ne considerent pas que le vrai effet des prieres n'est pas tant de nous rendre plus éclairés, que de nous obtenir plus de défiance de nos propres lumieres, & de nous rendre plus disposés à embrasser celles des autres. De sorte qu'il arrive souvent qu'une personne moins vertueuse aura en effet plus de lumiere sur un certain point, qu'un autre qui aura beaucoup plus de vertu. Mais en même-tems toute cette lumiere lui servira beaucoup moins par le mauvais usage qu'elle en fait, que si elle avoit obtenu par ses prieres, & la docilité pour recevoir la verité d'un autre, & la grace d'en bien user.

Ceux qui ont l'imagination vive, & qui conçoivent fortement les choses, sont encore sujets à s'attacher à leur propre jugement : parceque l'application vive qu'ils ont à certains objets, les empêche d'étendre assez la vûe de leur esprit pour former un jugement équitable qui dépend de la comparaison des diverses raisons. Ils se remplissent tellement d'une

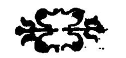
raison qu'ils ne donnent plus d'entrée à toutes les autres. Et ils ressemblent proprement à ceux qui sont trop près des objets, & qui ne voyent aussi que ce qui est précisément devant eux. CHAP. V.

C'est par plusieurs de ces raisons que les femmes & particulierement celles qui ont beaucoup d'esprit, sont sujettes à être fort arrêtées à leur sens. Car elles ont d'ordinaire un esprit d'imagination, c'est-à-dire plus vif qu'etendu ; & ainsi elles s'occupent fortement de ce qui les frappe, & considerent fort peu le reste. Elles parlent bien & facilement, & par là elles attirent la créance & l'estime. Elles ont de la moderation, & elles sont exactes dans les actions de pieté. De sorte que tout contribue à leur faire estimer leurs propres pensées, parceque rien ne les porte à s'en défier.

Enfin tout ce qui éleve les hommes dans le monde, comme les richesses, la puissance, l'autorité, les rend insensiblement plus attachés à leurs sentimens, tant par la complaisance & la créance que ces choses leur attirent, que parcequ'ils sont moins accoutumés à la contradiction; ce qui les y rend plus delicats. Comme on ne les avertit pas souvent qu'ils se trompent, ils s'accoutument à croire qu'ils ne se trompent point, & ils

CHAP. V. sont surpris lorsqu'on entreprend de leur faire remarquer qu'ils y sont sujets comme les autres.

Ce seroit à la verité abuser de ces observations generales, que d'en prendre sujet d'attribuer en particulier cette attache vicieuse, à ceux en qui l'on remarque les qualités qui sont capables de la produire, parcequ'elles ne la produisent pas necessairement. Ainsi l'usage qu'on en doit faire, n'est pas de soupçonner, ou de condanner personne en particulier sur ces signes incertains; mais seulement de conclure que quand on traite avec des personnes, qui par leur état, ou par la qualité de leur esprit peuvent avoir ce défaut, soit qu'ils l'ayent ou ne l'ayent pas effectivement, il est toujours utile de se tenir davantage sur ses gardes, pour ne pas choquer, sans de grandes raisons, leurs opinions & leurs sentimens. Car cette précaution ne sauroit jamais nuire, & elle peut être très-utile en de certaines rencontres.



## CHAPITRE VI.

*Quelles sont les opinions qu'il est plus dangereux de choquer.*

MAIS il faut remarquer que comme il y a des personnes qu'il est plus dangereux de contredire que d'autres; il y a aussi certaines opinions ausquelles il faut avoir plus d'égard. Et ce sont celles qui ne sont pas particulieres à une seule personne du lieu où l'on vit, mais qui y sont établies par une approbation universelle. Car en choquant ces sortes d'opinions, il semble qu'on se veuille élever au dessus de tous les autres; & l'on donne lieu à tous ceux qui en sont prévenus de s'y interesser avec d'autant plus de chaleur qu'ils croient ne s'interesser pas pour leurs propres sentimens, mais pour ceux de tout le corps. Or la malignité naturelle est infiniment plus vive & plus agissante, lorsqu'elle a un prétexte honnête pour se couvrir, & qu'elle se peut déguiser à elle même sous le pretexte du zéle que l'on doit avoir pour ses superieurs, & pour le corps dont on fait partie.

Cette remarque est d'une extreme importance pour la conservation de la paix

CHAP. VI. Et pour en penetrer l'étendue, il faut ajoûter, qu'en tout corps & en toute societé il y a d'ordinaire certaines maximes qui regnent, qui sont formées par le jugement de ceux qui y possedent la créance, & dont l'autorité domine sur les esprits. Souvent ceux qui les proposent y ont peu d'attache, parcequ'elle leur paroissent à eux-mêmes peu claires: mais cela n'empêche pas que les inferieurs recevant ces maximes sans examen, & par la voie de la simple autorité, ne les reçoivent comme indubitables, & que faisant d'ordinaire consister leur honneur à les maintenir à quelque prix que ce soit, ils ne s'élevent avec zele contre ceux qui les contredisent. Ces maximes & ces opinions regardent quelquefois des choses speculatives & des questions de doctrine. On estime en quelques lieux une sorte de philosophie, en d'autres une autre. Il y en a où toutes les opinions severes sont bien reçûes, & d'autres où elles sont toutes suspectes. Quelquefois elles regardent l'estime que l'on doit faire de certaines personnes, & principalement de celles qui sont de la societé même, parceque ceux qui y regnent par la créance, leur donnent à chacun leur rang & leur place selon la maniere dont ils les traitent, ou dont ils en parlent, & cette place leur est confirmée

par la multitude qui autorise le jugement CHAP. des superieurs, & qui est toujours prête VI. de le défendre.

Or comme ces jugemens peuvent être faux & excessifs, il peut arriver que des particuliers de cette societé même ne les approuvent pas, & qu'ils trouvent ces places mal données. Et s'ils n'en usent avec bien de la discretion, & qu'ils n'apportent de grandes précautions pour ne pas choquer ceux avec qui ils vivent, par la diversité de leurs sentimens, il est difficile qu'ils ne se fassent condanner de présomtion & de temerité, & que l'on ne porte même ce qu'ils auront temoigné de leurs sentimens beaucoup au-delà de leur pensée, en les accusant de mépriser absolument ceux dont ils n'auroient pas toute l'estime que les autres en ont.

Pour éviter donc ces inconveniens & beaucoup d'autres dans lesquels on peut tomber en combattant les opinions reçûes, il faut en quelque lieu & en quelque societé que l'on soit, se faire un plan des opinions qui y regnent, & du rang que chacun y possede, afin d'y avoir tous les égards que la charité & la verité peuvent permettre.

Il se peut faire que plusieurs de ces opinions soient fausses, & que plusieurs de ces rangs soient mal donnés; mais le pre-

CHAP. VI. mier soin que l'on doit avoir, est de se défier de soi-même dans ce point. Car s'il y a dans les hommes une foiblesse naturelle qui les dispose à se laisser entraîner sans examen par l'impression d'autrui; il y a aussi une malignité naturelle qui les porte à contredire les sentimens des autres, & principalement de ceux qui ont beaucoup de réputation. Or il faut encore plus éviter ce vice que l'autre; parce-qu'il est plus contraire à la societé, & qu'il marque une plus grande corruption dans le cœur & dans l'esprit; de sorte que pour y resister, il faut, autant que l'on peut, favoriser les opinions des autres, être bien aise de les pouvoir approuver, & prendre même pour un préjugé de leur verité de ce qu'elles sont reçûes.

---

## CHAPITRE VII.

*L'impatience qui porte à contredire les autres, est un défaut considerable. Qu'on n'est pas obligé de contredire toutes les fausses opinions. Qu'il faut avoir une retenue generale & se passer de confident, ce qui est difficile à l'amour-propre.*

L'IMPATIENCE qui porte à contredire les autres avec chaleur, ne vient

que de ce que nous ne souffrons qu'avec peine qu'ils ayent des sentimens differens des nôtres. C'est parceque ces sentimens sont contraires à notre sens, qu'ils nous blessent, & non pas parcequ'ils sont contraires à la verité. Si nous avions pour but de profiter à ceux que nous contredisons, nous prendrions d'autres mesures & d'autres voies. Nous ne voulons que les assujettir à nos opinions & nous élever au-dessus d'eux : ou plutôt nous voulons tirer en les contredisant, une petite vengeance du dépit qu'ils nous ont fait en choquant notre sens. De sorte qu'il y a tout ensemble dans ce procedé, & de l'orgueil qui nous cause ce dépit, & du défaut de charité qui nous porte à nous en venger par une contradiction indiscrette, & de l'hypocrisie qui nous fait couvrir tous ces sentimens corrompus du pretexte de l'amour de la verité & du desir charitable de désabuser les autres ; au-lieu que nous ne recherchons en effet qu'à nous satisfaire nous-mêmes. Et ainsi on nous peut très-justement appliquer ce que dit le Sage : *Que les avertissemens que donne un homme qui veut faire injure, sont faux & trompeurs* : EST *correptio mendax in ira contumeliosi*. Ce n'est pas qu'il dise toujours des choses fausses ; mais c'est qu'en voulant paroître avoir le dessein de nous

CHAP. VII.

Eccli. 19. 28.

CHAP. VII. servir en nous corrigeant de quelque défaut, il n'a que le dessein de déplaire & d'insulter.

Nous devons donc regarder cette impatience qui nous porte à nous élever sans discernement contre tout ce qui nous paroît faux, comme un défaut très-considerable, & qui est souvent beaucoup plus grand que l'erreur prétendue dont nous voudrions délivrer les autres. Ainsi comme nous nous devons à nous-mêmes la premiere charité, notre premier soin doit être de travailler sur nous-mêmes, & de tâcher de mettre notre esprit en état de supporter sans émotion les opinions des autres qui nous paroissent fausses, afin de ne les combattre jamais que dans le desir de leur être utiles.

Or si nous n'avions que cet unique desir, nous reconnoîtrions sans peine qu'encore que toute erreur soit un mal, il y en a néanmoins beaucoup qu'il ne faut pas s'efforcer de détruire : parceque le remede seroit souvent pire que le mal, & & que s'attachant à ces petits maux, on se mettroit hors d'état de remedier à ceux qui sont vraiment importans. C'est pourquoi, encore que JESUS-CHRIST fût *plein de toute verité*, comme dit saint Jean, on ne voit point qu'il ait entrepris d'ôter aux hommes d'autres erreurs que celles qui

Jean. 1. 14.

regardoient Dieu, & les moyens de leur salut. Il savoit tous leurs égaremens dans les choses de la nature. Il connoissoit mieux que personne en quoi consistoit la veritable éloquence. La verité de tous les évenemens passés lui étoit parfaitement connue. Cependant il n'a point donné charge à ses Apôtres, ni de combattre les erreurs des hommes dans la Physique, ni de leur apprendre à bien parler, ni de les desabuser d'une infinité d'erreurs de fait, dont leurs histoires étoient remplies.



Nous ne sommes pas obligés d'être plus charitables que les Apôtres. Et ainsi lorsque nous appercevons, qu'en contredisant certaines opinions qui ne regardent que des choses humaines, nous choquons plusieurs personnes, nous les aigrissons, nous les portons à faire des jugemens temeraires & injustes, non seulement nous pouvons nous dispenser de combattre ces opinions, mais même nous y sommes souvent obligés par la loi de la charité.

Mais en pratiquant cette retenue, il faut qu'elle soit entiere, & il ne se faut pas contenter de ne choquer pas en face ceux qu'on se croit obligés de menager; il ne faut faire confidence à personne des sentimens que l'on a d'eux, parceque cela ne sert de rien qu'à nous decharger inu-

CHAP. VII. tilement. Et il y a souvent plus de danger de dire à d'autres ce que l'on pense des personnes qui ont du credit & de l'autorité dans un corps, & qui regnent sur les esprits; que de le dire à eux-mêmes; parceque ceux à qui l'on s'ouvre ayant souvent moins de lumiere, moins d'équité, moins de charité, plus de faux zele, & plus d'emportement, ils en sont plus blessés que ceux-mêmes de qui on parle ne le seroient; & enfin, parcequ'il n'y a presque point de personnes vraiment secrettes, que tout ce qu'on dit des autres leur est rappporté, & encore d'une maniere qui les pique plus qu'ils ne le seroient de la chose-même. Et ainsi il n'y a aucun moyen d'éviter ces inconveniens, qu'en gardant presque une retenue generale à l'égard de tout le monde.

Cette précaution est très-necessaire, mais elle est difficile; car ce n'est pas une chose aisée que de se passer de confident, quand on desapprouve quelque chose dans le cœur, & qu'on se croit obligé de ne le pas témoigner. L'amour-propre cherche naturellement cette décharge, & on est bien-aise au-moins d'avoir un témoin de sa retenue. Cette vapeur maligne qui porte à contredire ce qui nous choque, étant enfermée dans un esprit peu mortifié, fait un effort continuel pour

en sortir: & souvent le dépit qu'elle cause s'augmente par la violence que l'on se fait à la retenir. Mais plus ces mouvemens sont vifs, plus nous devons en conclure que nous sommes obligés de les reprimer & que ce n'est pas à nous à nous mêler de la conduite des autres, lorsque nous avons tant de besoin de travailler sur nous-mêmes. CHAP. VII.

Ainsi en resistant à cette envie de parler des défauts d'autrui, lorsque la prudence ne nous permet pas de les découvrir, il arrivera, ou que nous reconnoîtrons dans la suite que nous n'avions pas tout-à-fait raison, ou que nous trouverons le tems de nous en ouvrir avec fruit: & par là nous pratiquerons ce que l'Ecriture nous ordonne par ces paroles: *L'homme de bon sens retiendra en lui-même ses paroles jusqu'à un certain terme, & les levres de plusieurs publieront sa prudence.* BONUS *sensus usque in tempus abscondet verba illius, & labia multorum enarrabunt sensum illius*: ou quand ni l'un ni l'autre n'arriveroit, nous jouirons toujours du bien de la paix, & nous pourrons justement esperer la recompense de cette retenue dont nous nous serions privés en nous abandonnant à nos passions. Eccli. 1. 30.

## Chapitre VIII.

*Qu'il faut avoir égard à l'état où l'on est dans l'esprit des autres pour les contredire.*

S'Il faut avoir égard, comme j'ai dit, à la qualité, à l'esprit, & à l'état des personnes, quand il s'agit de les contredire, il en faut encore plus avoir à soi-même, & à l'état où l'on est dans leur esprit. Car puisqu'il ne faut combattre les opinions des autres que dans le dessein de leur procurer quelque avantage, il faut voir si l'on est en état d'y réussir, & comme ce ne peut être qu'en les persuadant, & qu'il n'y a que deux moyens de persuader, qui sont l'autorité & la raison, il faut bien connoître ce que l'on peut par l'un & par l'autre.

Le plus foible est sans doute celui de la raison; & ceux qui n'ont que celui-là à employer, n'en peuvent pas esperer un grand succès, la plupart des gens ne se conduisant que par autorité. C'est donc sur quoi il faut particulierement s'examiner; & si nous sentons que nous n'ayons pas le credit & l'estime necessaire pour faire bien recevoir nos avertissemens,

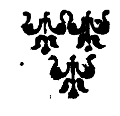
nous devons croire ordinairement, que Dieu nous dispense de dire ce que nous pensons sur les choses qui nous paroissent blâmables, & que ce qu'il demande de nous en cette occasion c'est la retenue & le silence. En suivant une autre conduite, on ne fait que se décrier, & se commettre sans profiter à personne, & troubler la paix des autres, & la sienne propre. CHAP. VIII.

L'avis que Platon donne de ne prétendre reformer & établir dans les Republiques que ce qu'on se sent en état de faire approuver à ceux qui les composent, *Tantum contendere in Republica, quantum probare civibus tuis possis* : ne regarde pas seulement les Etats, mais toutes les societés particulieres ; & ce n'est pas seulement la pensée d'un Payen, mais une verité & une regle chrétienne qui a été enseignée par saint Augustin, comme absolument necessaire au gouvernement de l'Eglise. *Le vrai pacifique*, dit ce saint, *est celui qui corrige ce qu'il peut des desordres qu'il connoît, & qui desapprouvant par une lumiere équitable ceux qu'il ne peut corriger, ne laisse pas de les supporter avec une fermeté inébranlable.* Que si ce Pere prescrit cette conduite à ceux-mêmes qui sont chargés du gouvernement de l'Eglise, & s'il veut que la paix soit leur principal objet, &

De Serm. Dom. in Mont. l. 1. c. 10. n. 61.

CHAP. VIII. qu'ils tolerent une infinité de choses de peur de la troubler ; combien est-elle plus necessaire à ceux qui ne sont chargés de rien, & qui n'ont que l'obligation commune à tous les Chrétiens de contribuer ce qu'ils peuvent au bien de leurs freres ?

Car comme c'est une sédition dans un Etat politique d'en vouloir réformer les désordres, lorsque l'on n'y est pas dans un rang qui en donne le droit ; c'est aussi une espece de sédition dans les societés, lorsque les particuliers qui n'y ont pas d'autorité s'élevent contre les sentimens qui y sont établis, & que par leur opposition ils troublent la paix de tout ce corps : ce qui ne se doit néanmoins entendre que des désordres qu'on doit tolerer, & qui ne sont pas si considerables que le trouble que l'on causeroit en s'y opposant. Car il y en a de tels, qu'il est absolument necessaire aux particuliers mêmes de s'y opposer : mais ce n'est pas de ceux-là dont nous parlons presentement.



CHAPITRE

## CHAPITRE IX.

*Qu'il faut eviter certains défauts en contredisant les autres.*

IL ne faut pourtant pas porter les maximes que nous avons proposées jusques à faire generalement scrupule dans la conversation de temoigner que l'on n'approuve pas quelques opinions de ceux avec qui on vit. Ce seroit détruire la societé au-lieu de la conserver, parceque cette contrainte seroit trop gênante, & que chacun aimeroit mieux se tenir en son particulier. Il faut donc réduire cette reserve aux choses plus essencielles, & ausquelles on voit que les gens prennent plus d'interêt: & encore y auroit-il des voies pour les contredire de telle sorte, qu'il seroit impossible qu'ils s'en offensassent. Et c'est à quoi il faut particulierement s'étudier, le commerce de la vie ne pouvant même subsister, si l'on n'a la liberté de témoigner que l'on n'est pas du sentiment des autres.

Ainsi c'est une chose très-utile, que d'étudier avec soin comment on peut proposer ses sentimens d'une maniere si douce, si retenue, & si agréable, que

CHAP. IX. personne ne s'en puisse choquer. Les gens du monde le pratiquent admirablement à l'égard des Grans, parceque la cupidité leur en fait trouver les moyens. Et nous les trouverions aussi bien qu'eux, si la charité étoit aussi agissante en nous, que la cupidité l'est en eux, & qu'elle nous fit autant apprehender de blesser nos freres, que nous devons regarder comme nos superieurs dans le royaume de JESUS-CHRIST, qu'ils apprehendent de blesser ceux qu'ils ont interêt de menager pour leur fortune.

Cette pratique est si importante & si nécessaire dans tout le cours de la vie, qu'il faudroit avoir un soin particulier de s'y exercer. Car souvent ce ne sont pas tant nos sentimens qui choquent les autres, que la maniere fiere, présomtueuse, passionnée, méprisante, insultante avec laquelle nous les proposons. Il faudroit donc apprendre à contredire civilement & avec humilité, & regarder les fautes que l'on y fait comme très-considerables.

Il est difficile de renfermer dans des regles & des préceptes particuliers, toutes les diverses manieres de contredire les opinions des autres sans les blesser. Ce sont les circonstances qui les font naître, & la crainte charitable de choquer nos

freres qui nous les fait trouver. Mais il y a certains défauts generaux qu'il faut avoir en vûe d'éviter, & qui sont les sources ordinaires de ces mauvaises manieres. Le premier est l'ascendant, c'est-à-dire, une maniere imperieuse de dire ses sentimens, que peu de gens peuvent souffrir; tant parcequ'elle represente l'image d'une ame fiere & hautaine, dont on a naturellement de l'aversion, que parcequ'il semble que l'on veuille dominer sur les esprits & s'en rendre le maître. On connoît assez cet air: & il faut que chacun observe en particulier ce qui le donne. CHAP. IX.

C'est par exemple une espece d'ascendant que de faire paroître du dépit de ce que l'on ne nous croit pas, & d'en faire des reproches. Car c'est comme accuser ceux à qui l'on parle, ou d'une stupidité qui fait qu'ils ne sauroient entrer dans nos raisons, ou d'une opiniâtreté qui les empêche de s'y rendre. Nous devons être persuadés au-contraire, que ceux qui ne sont pas convaincus par nos raisons, ne doivent pas être ébranlés par nos reproches, puisque ces reproches ne leur donnent aucune lumiere, & qu'ils marquent seulement que nous préferons notre jugement au leur, & que nous ne nous soucions pas de les blesser.

CHAP. IX. C'est encore un fort grand défaut que de parler d'un air décisif, comme si ce qu'on dit ne pouvoit être raisonnablement contesté. Car l'on choque ceux à qui l'on parle de cet air, ou en leur faisant sentir qu'ils contestent une chose indubitable : ou en faisant paroître qu'on leur veut ôter la liberté de l'examiner & d'en juger par leur propre lumiere, ce qui leur paroît une domination injuste.

C'est pour porter les Religieux à éviter cette maniere choquante, qu'un Saint leur prescrivoit d'assaisonner tous leurs discours par le sel du doute opposé à cet air dogmatique & décisif. *Omnis sermo vester dubitationis sale sit conditus* : parcequ'il croyoit que l'humilité ne permettoit pas de s'attribuer une connoissance si claire de la verité, qu'elle ne laissât aucun lieu d'en douter.

Car ceux qui ont cet air affirmatif, témoignent non seulement qu'ils ne doutent pas de ce qu'ils avancent, mais aussi qu'ils ne veulent pas qu'on en puisse douter. Or c'est trop exiger des autres, & s'attribuer trop à soi-même. Chacun veut être juge de ses opinions, & ne les recevoir que parcequ'il les approuve. Tout ce que ces personnes gagnent donc par-là, est que l'on s'applique encore plus qu'on ne feroit aux raisons de douter de ce qu'ils

disent, parceque cette maniere de parler excite un desir secret de les contredire, & de trouver que ce qu'ils proposent avec tant d'assurance, n'est pas certain, ou ne l'est pas au point qu'ils se l'imaginent. CHAP. IX.

La chaleur qu'on temoigne pour ses opinions est un défaut different de ceux que je viens de marquer, qui sont compatibles avec la froideur. Celui-ci fait croire que non seulement on est attaché à ses sentimens par persuasion, mais aussi par passion; ce qui sert à plusieurs de préjugé de la fausseté de ces sentimens, & leur fait une impression toute contraire à celle que l'on prétend. Car le seul soupçon qu'on a plutôt embrassé une opinion par passion que par lumiere, la leur rend suspecte. Ils y resistent comme à une injuste violence qu'on leur veut faire, en prétendant leur faire entrer par force les choses dans l'esprit; & souvent même prenant ces marques de passion pour des especes d'injures, ils se portent à se défendre avec la même chaleur qu'ils sont attaqués.

C'est un défaut si visible que de s'emporter dans la dispute à des termes injurieux & méprisans, qu'il n'est pas nécessaire d'en avertir. Mais il est bon de remarquer qu'il y a de certaines rudesses, & de certaines incivilités qui tiennent du mé-

CHAP. IX. pris, quoiqu'elles puissent venir d'un autre principe. C'est bien assez qu'on persuade à ceux que l'on contredit, qu'ils ont tort, & qu'ils se trompent, sans leur faire encore sentir par des termes durs & humilians, qu'on ne leur trouve pas la moindre étincelle de raison. Et le changement d'opinions où on les veut réduire, est assez dur à la nature, sans y ajoûter encore de nouvelles duretés. Ces termes ne peuvent être bons que dans les réfutations que l'on fait par écrit, où l'on a plus dessein de persuader ceux qui les lisent, du peu de lumiere de celui qu'on réfute, que de l'en persuader lui-même.

Enfin la secheresse qui ne consiste pas tant dans la dureté des termes, que dans le défaut de certains adoucissemens, choque aussi pour l'ordinaire; parcequ'elle enferme quelque sorte d'indifference & de mépris. Car elle laisse la plaie que la contradiction fait, sans aucun remede qui en puisse diminuer la douleur. Or ce n'est pas avoir assez d'égard pour les hommes, que de leur faire quelque peine sans la ressentir, & sans essayer de l'adoucir: & c'est ce que la secheresse ne fait point; parcequ'elle consiste proprement à ne le point faire, & à dire durement les choses dures. On ménage ceux que l'on aime

& que l'on estime, & ainsi on témoigne proprement à ceux que l'on ne menage point, qu'on n'a ni amitié ni estime pour eux.

---

## CHAPITRE X.

*Qui sont ceux qui sont les plus obligés d'éviter les défauts marqués ci-dessus. Qu'il faut regler son interieur aussi bien que son exterieur, pour ne pas choquer ceux avec qui l'on vit.*

IL n'y a personne qui ne soit obligé de tâcher d'éviter les défauts que nous avons marqués. Mais il y en a qui y sont encore plus obligés que les autres, parcequ'il y en a en qui ils sont plus choquans & plus visibles. L'ascendant, par exemple, n'est pas un si grand défaut dans un superieur, dans un vieillard, dans un homme de qualité, que dans un inferieur, un jeune homme, un homme de peu de consideration. On en peut dire autant des autres défauts, parcequ'ils blessent moins en effet, quand ils se trouvent dans des personnes considerables, & qui ont autorité. Car dans celles-là on les confond presque avec une juste confiance que leur dignité leur donne, & ils en paroissent d'autant moins. Mais ils sont

CHAP. X. extraordinairement choquans dans les personnes du commun, de qui l'on attend un air modeste & retenu.

Les savans voudroient bien s'attribuer en cette qualité le droit de parler dogmatiquement de toutes choses; mais ils se trompent. Les hommes n'ont pas accordé ce privilege à la science veritable, mais à la science reconnue. Si la nôtre n'est pas dans ce rang, c'est comme si elle n'étoit point à l'égard des autres: & ainsi elle ne nous donne aucun droit de parler décisivement; puisque tout ce que nous disons doit toujours être proportionné à l'esprit de ceux à qui nous parlons, & que cette proportion dépend de l'estime & de la créance qu'ils ont pour nous, & non pas de la verité.

Pour parler donc avec autorité & décisivement, il faut avoir la science, & la creance tout ensemble, & l'on choque presque toujours les gens si l'on manque de l'une ou de l'autre. Il s'ensuit de-là que les gens de mauvaise mine, les petits hommes & generalement tous ceux qui ont des défauts exterieurs & naturels, quelques habiles qu'ils soient, sont plus obligés que les autres de parler modestement, & d'éviter l'air d'ascendant & d'autorité. Car à moins que d'avoir un

merite fort extraordinaire, il est bien rare CHAP.
qu'ils s'attirent du respect. On les regarde X.
presque toujours avec quelque sorte de mépris : parceque ces défauts frappent les sens & entraînent l'imagination, & que peu de gens sont touchés des qualités spirituelles, & sont même capables de les discerner.

On doit conclure de ces remarques, que les principaux moyens pour ne point blesser les hommes, se reduisent au silence & à la modestie ; c'est-à-dire, à la suppression des sentimens qui pourroient choquer, lorsque l'utilité n'est pas assez grande pour s'y exposer : & à garder tant de mesures, quand on est obligé de les faire paroître, qu'on en ôte, autant qu'il est possible, ce qu'il y a de dur dans la contradiction.

Mais on ne réussira jamais dans la pratique de ces regles, si l'on ne travaille que sur l'exterieur, & que l'on ne tâche de reformer l'interieur même. Car c'est le cœur qui regle nos paroles selon le Sage : *Cor Sapientis erudiet os ejus.* Il faut Prov.
donc tâcher d'acquerir cette sagesse & 16. 23.
cette humilité du cœur, en gemissant devant Dieu des mouvemens d'orgueil que l'on ressent; en lui demandant sans cesse la grace de les réprimer, & en tâchant d'entrer dans les dispositions dont cette rete-

CHAP. X. nue eſt une ſuite naturelle, & qui la produiſent ſans peine lorſque nous y ſommes bien établis.

Il faut pour cela tâcher d'être vivement touché du danger où l'on s'expoſe en bleſſant les autres par ſon indiſcretion. Car les plaies des ames ont cela de commun avec celles du corps, que quoiqu'elles ne ſoient pas toutes mortelles de leur nature, elles le peuvent toutes devenir ſi on les irrite & les envenime. La gangrêne ſe peut mettre à la moindre égratigneure, ſi des humeurs malignes ſe jettent ſur la partie bleſſée. Ainſi le moindre mécontentement que l'on aura donné à quelqu'un par une contradiction imprudente, peut être cauſe de ſa mort ſpirituelle, & de la nôtre : parceque ce ſera le principe d'une aigreur qui pourra s'augmenter dans la ſuite, juſqu'à éteindre la charité en lui & en nous. Ce refroidiſſement le diſpoſera à prendre en mauvaiſe part d'autres paroles, qu'il auroit ſouffertes ſans peine s'il n'avoit point eû le cœur aigri; il en ſera moins retenu à notre égard, & il nous portera peut-être à lui parler encore plus durement en d'autres occaſions; les occaſions même deviendront plus frequentes, & la froideur ſe changeant en haine, bannira entierement la charité.

Non ſeulement ces accidens ſont poſſi-

bles, mais ils sont ordinaires. Car il arrive rarement que les inimitiés, & les haines qui tuent l'ame, n'ayent été précedées, & ne soient même attachées à ces petits refroidissemens que les indiscretions produisent. C'estpourquoi je ne m'étonne point que le Sage demande avec tant d'instance à Dieu, qu'il imprime un cachet sur ses levres : *Super labia mea signaculum certum*, de peur que sa langue ne le perdît, *ne lingua mea perdat me* : & je comprens aisément qu'il demandoit à Dieu par là qu'il n'en sortît aucune parole sans son ordre, comme on ne tire rien d'un lieu où l'on a mis un sceau, sans l'ordre de celui qui l'y a mis. C'est-à-dire, qu'il desiroit de pouvoir veiller avec tant d'exactitude sur toutes ses paroles, qu'il n'y en eût aucune qui ne fût reglée selon les loix de Dieu, qui sont les mêmes que celles de la charité : parceque si l'on ne s'attache qu'à celles qui s'en écartent visiblement & grossierement, il est impos- qu'il n'en échappe beaucoup d'autres qui produisent de très - mauvais effets.

CHAP. X.

*Eccli.* XXII. 33.

C'est donc une étrange condition que celle des hommes dans cette vie. Non seulement ils marchent toujours vers une éternité de bonheur ou de malheur ; mais chaque démarche, chaque action, cha-

CHAP. X.

que parole les détermine souvent à l'un ou à l'autre de ces deux états : leur salut ou leur perte y peuvent être attachés, quoiqu'elles ne paroissent d'aucune consequence. Nous sommes tous sur le bord d'un précipice, & souvent il ne faut que le moindre faux-pas pour nous y faire tomber. Une parole indiscrete fait d'abord sortir l'esprit de son assiette, & notre propre poids est capable de l'entraîner ensuite jusques dans l'abysme.

---

## CHAPITRE XI.

*Qu'il faut respecter les hommes, & ne regarder pas comme dure l'obligation que l'on a de les ménager. Que c'est un bien que de n'avoir ni autorité ni créance.*

MAis il ne suffit pas de ménager les hommes ; il les faut encore respecter ; n'y ayant rien qui nous puisse plus éloigner de les blesser, que ce respect interieur que nous aurons pour eux. Les serviteurs n'ont point de peine à ne pas contredire leurs maîtres, ni les courtisans à ne point choquer les Rois, parceque la disposition interieure d'assujettissement où ils sont, appaise l'aigreur de leurs sentimens, & regle insensible-

ment leurs paroles. Nous serions au même état à l'égard de tous les Chrétiens, si nous les regardions tous comme nos superieurs, & comme nos maîtres, ainsi que saint Paul nous l'ordonne; si nous considerions Jesus-Christ en eux; si nous nous souvenions qu'il les a mis en sa place; & si au-lieu d'appliquer notre esprit à leurs défauts, nous nous appliquions aux sujets que nous avons de les estimer & de les préferer à nous.

CHAP. XI.

Philip. 2. 3.

Sur-tout il faut tâcher de ne pas regarder cette obligation au silence, à la retenue, à la modestie dans les paroles, comme une necessité dure & fâcheuse: mais de la considerer au-contraire comme heureuse, favorable, & avantageuse; parcequ'il n'y a rien de plus propre à nous tenir dans l'humilité, qui est le plus grand bonheur des Chrétiens. C'est ce qui nous doit rendre aimable tout ce qui nous y engage, comme par exemple, le manque d'autorité & tous les défauts naturels qui l'attirent. Car il est vrai d'une part que ceux qui n'ont pas d'autorité ni de créance, sont obligés de parler avec plus de modestie & plus d'égard que les autres, quelque science & quelque lumiere qu'ils ayent: mais il est vrai aussi qu'ils s'en doivent tenir beaucoup plus heureux.

CHAP. XI.

Car ce n'eſt pas un petit danger que d'être maître des eſprits, & de leur donner le branle & les impreſſions que l'on veut, parcequ'il arrive de-là qu'on leur communique toutes les fauſſetés dont on eſt prévenu, & tous les jugemens temeraires que l'on forme. Au-lieu que ceux qui ne ſont pas en cet état, ſont exemts de ce péril, & que s'ils ſe trompent, ils ne ſe trompent que pour eux, & n'ont point à répondre pour les autres. Ils ne voyent point de plus dans ceux qui les environnent ces jugemens avantageux à leur égard, qui ſont la plus grande nourriture de la vanité. Et comme les hommes s'attachent peu à eux, ils en ſont moins portés à s'attacher eux-mêmes aux hommes, & ils ont plus de facilité à ne regarder que Dieu dans leurs actions.

Ce n'eſt pas qu'il faille rechercher directement cette privation d'autorité & de créance, & que nous n'ayons ſujet de nous humilier quand c'eſt par nos défauts que nous l'avons attirée. Mais de quelque ſorte qu'elle arrive, ſi nous ne ſommes pas obligés d'en aimer la cauſe, il faut pourtant reconnoître que les effets en ſont favorables: puiſque cet état nous retranche cette nourriture de l'orgueil, qu'il nous exemte de prendre part à

Beaucoup de choses dangereuses ; & que nous obligeant à une extrême moderation dans les paroles, il nous met à couvert d'une infinité de périls. Il est vrai qu'il nous prive aussi du bien d'édifier les autres. Mais comme Dieu nous a chargés plus particulierement de notre salut que de celui de nos freres, il semble qu'il y ait plus de sujet de desirer cet état que de s'en affliger ; & que ceux qui y sont réduits, de quelque maniere que cela soit arrivé, ont raison de dire à Dieu avec confiance & avec joie : *Il m'est bon que vous m'ayez humilié, afin que j'apprenne vos ordonnances pleines de justice.* BONUM *mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas.*

CHAP. XI.

Ps. 118. 71.

---

## CHAPITRE XII.

*Que quoique le dépit que les hommes ont quand on s'oppose à leurs passions soit injuste, il n'est pas à propos de s'y opposer. Trois sortes de passions, justes, indifferentes, injustes. Comment on se doit conduire à l'égard des passions injustes.*

CE que nous avons dit des moyens de ne point blesser les hommes en contredisant leurs opinions, nous donne

CHAP. XII. beaucoup d'ouverture pour comprendre de quelle sorte il les faut ménager dans leurs passions, puisque ces opinions même en font partie, & qu'ils ne se picquent quand on combat leurs opinions, que parcequ'ils les aiment, & qu'ils y sont attachés par passion.

Ce dépit qu'ils ressentent quand on s'oppose à leurs desirs, vient de la même source, que celui qu'ils ont quand on contredit leur sentiment; c'est à dire, d'une tyranie naturelle, par laquelle ils voudroient dominer sur tous les hommes, & les assujettir à leurs volontés. Mais parce qu'elle paroît trop déraisonnable quand elle se montre à découvert, l'amour-propre a soin de la déguiser en couvrant les passions d'un voile de justice, & en leur persuadant que l'opposition qu'ils y trouvent ne les offense que parcequ'elle est injuste & contraire à la raison.

Mais encore que ce sentiment soit injuste & qu'on ne dût pas l'avoir, il n'est pas juste néanmoins de se mettre au hazard de l'exciter par son indiscretion: & il peut souvent arriver, que comme celui qui s'offense de ce que l'on ne suit pas ses inclinations, a tort; celui qui ne les suit pas en a encore davantage: parcequ'il manque à quelque devoir à quoi

la raison l'obligeoit, & qu'il est cause des fautes que ce dépit fait commettre à ceux qui le ressentent. CHAP. XII.

Il faut donc s'appliquer à ce que l'on doit aux inclinations des autres, parceque autrement il est impossible d'éviter les plaintes, les murmures, les querelles, qui sont contraires à la tranquilité de l'esprit & à la charité, & par consequent à l'état d'une vie vraiment chrétienne.

Or il faut remarquer d'abord, que nous ne recherchons pas ici le moyen de plaire aux hommes, mais seulement celui de ne leur pas déplaire, & de ne nous pas attirer leur aversion: parceque cela suffit à la paix dont nous parlons. Il est vrai qu'en gagnant leur affection, on y réussit mieux: mais souvent cette affection coute trop à acquerir. Il faut se contenter de ne pas se faire haïr, & d'éviter les reproches & les plaintes. Et c'est ce que l'on ne peut faire qu'en étudiant les inclinations des hommes, & en les suivant autant que la justice, ou l'exige, ou le permet.

Entre ces inclinations, il y en a que l'on peut appeller justes, d'autres indifferentes, & d'autres injustes. Il ne faut jamais contenter positivement celles qui sont injustes: mais il n'est pas toujours necessaire de s'y opposer. Lorsqu'on le

CHAP. XII. fait il faut toujours comparer le bien & le mal, & voir si l'on a sujet d'esperer un plus grand bien de cette opposition, que le mal qu'elle pourra causer. Car on peut appliquer à toutes sortes de gens la regle que saint Augustin donne pour reprendre les Grans du monde : *Que s'il y a à craindre qu'en les irritant par la réprehension, on ne les porte à faire quelque mal plus grand que n'est le bien qu'on leur veut procurer, c'est alors un conseil de charité de ne les pas reprendre, & non pas un pretexte de la cupidité.* Au reste il ne faut pas s'imaginer qu'il soit besoin de peu de vertu pour souffrir ainsi en patience les défauts que l'on ne croit pas pouvoir corriger; & que la liberté qui fait reprendre fortement les desordres, soit plus rare & plus difficile que la disposition d'une personne qui en gémit devant Dieu, qui se fait violence pour n'en rien témoigner; & qui bien loin d'en mépriser les autres, s'en sert pour s'humilier soi-même par la vûe de la misere commune des hommes. Car cette disposition enferme en même-tems la pratique de la mortification, en réprimant l'impetuosité naturelle qui porte à s'élever contre ceux que l'on n'est pas en état de corriger; celle de l'humilité, en nous donnant une idée plus vive de notre propre corruption; & celle de la chari-

De civ. l. 1. c. 9. n. 2.

té, en nous faisant supporter patiemment les défauts du prochain. CHAP. XII.

Enfin on resiste par là à l'un des grans défauts des hommes, qui est que leurs passions se mêlent par tout, & que c'est par là qu'ils choisissent pour l'ordinaire jusqu'aux vertus qu'ils veulent pratiquer. Ils veulent reprendre ceux qu'il faudroit se contenter de souffrir, & se contentent de souffrir ceux qu'il faudroit reprendre. Ils s'appliquent aux autres, quand Dieu demande qu'ils ne s'appliquent qu'à eux-mêmes: & ils veulent ne s'appliquer qu'à eux-mêmes, lorsque Dieu veut qu'ils s'appliquent aux autres. S'ils ne peuvent pratiquer certaines actions de vertu qu'ils ont dans l'esprit, ils abandonnent tout: au lieu de voir que cette impuissance où Dieu les met à l'égard de ces vertus, leur donne le moyen d'en pratiquer d'autres, qui seroient d'autant plus agreables à Dieu, que leur volonté & leur propre choix y auroient moins de part.

C'est encore une faute que l'on peut commettre sur ce sujet, de prendre la charge de s'opposer aux passions même les plus injustes, lorsque d'autres le peuvent faire avec plus de fruit que nous: parcequ'il est visible que cet empressement vient d'une espece de malignité

CHAP. XII. qui se plaît à incommoder. Car il s'en mêle dans les réprehensions justes, aussi-bien que dans les injustes ; & elle est même bien aise d'avoir des pretextes justes de s'opposer aux autres : parceque ceux qu'elle contriste, le sont d'autant plus qu'ils l'ont mieux merité.

Cette même regle oblige de prendre les voies les moins choquantes & les plus douces, quand on est obligé de faire quelque action desagreable au prochain, & il ne faut pas se croire exemt de faute, lorsqu'on se contente d'avoir raison dans le fond, & que l'on n'a nul égard à la maniere dont on fait les choses, que l'on ne prend aucun soin d'en diminuer l'amertume, & de persuader à ceux dont on traverse les passions, que c'est par necessité que l'on s'y porte, & non par inclination.

## CHAPITRE XIII.

*Comment on se doit conduire à l'égard des passions indifferentes & justes des autres.*

J'Appelle passions indifferentes, celles dont les objets n'étant pas mauvais d'eux-mêmes, pourroient être recherchés sans passion & par raison, quoique peut-

être on les recherche avec une attache vicieuse. Or dans ces sortes de choses nous avons encore plus de liberté de nous rendre aux inclinations des autres. Car nous nous ne sommes pas leurs juges : & il faut une évidence entiere pour avoir droit de juger qu'ils ont trop d'attache à ces objets d'ailleurs innocens. Nous ne savons pas même si ces attaches ne leur sont point necessaires, puisqu'il y a bien des gens qui tomberoient dans des états dangereux, si on les separoit tout d'un coup de toutes les choses ausquelles ils ont de l'attache. De plus ces sortes d'attaches se doivent détruire avec prudence & circonspection, & nous ne devons pas nous attribuer le droit de juger de la maniere dont il s'y faut prendre. Enfin, il est souvent à craindre que nous ne leur fassions plus de mal par l'aigreur que nous leur causons en nous opposant indiscrettement à ces passions que l'on appelle innocentes, que nous ne leur procurons de bien par l'avis que nous leur donnons.



Il peut donc y avoir de l'indiscretion à parler fortement contre l'excès de la propreté devant les personnes qui y ont de l'attache ; contre l'inutilité des peintures devant ceux qui les aiment ; contre les Vers & la Poësie devant ceux qui s'en mêlent. Ces sortes d'avertissemens sont des

CHAP. XII.

especes de remedes ; ils ont leur amertume, leur desagrément & leur danger. Il faut donc les donner avec les mêmes précautions, que les Médecins dispensent les leurs ; & c'est agir en empirique ignorant que de les proposer à tout le monde sans discernement.

Il suffit pour se rendre aux inclinations des autres, lors même que l'on les soupçonne d'y avoir de l'attache, de ne pas voir clairement qu'on leur soit utile en s'y opposant. Il faut de la lumiere & de l'adresse pour entreprendre de les guérir : mais le défaut de l'une ou de l'autre suffit pour se rendre à leurs desirs dans les choses qui ne sont pas mauvaises d'elles mêmes. Car alors on a droit de regler ses actions par la loi generale de la charité, qui nous doit rendre disposés à obliger & à servir tout le monde. Et l'utilité d'acquerir leur affection, en leur témoignant qu'on les aime, se rencontrant toujours dans cette condescendance, il faut un avantage plus grand & plus clair pour nous porter à nous en priver.

J'appelle passions justes, celles dans lesquelles nous sommes obligés par quelques loix de suivre les autres ; quoiqu'il ne soit peut-être pas juste qu'ils exigent de nous cette déference. Car, comme nous sommes plus obligés de satisfaire

nos obligations que de corriger leurs défauts, la raison veut que nous nous acquitions avec simplicité de ce que nous leur devons, & que nous leur ôtions ainsi tout sujet de plainte, sans nous mettre en peine s'ils ne l'exigent point avec trop d'empire ou trop d'empressement. CHAP. XIII.

Or pour comprendre l'étendue de ces devoirs, il faut savoir qu'il y a des choses que nous devons aux hommes selon certaines loix de justice, que l'on appelle proprement loix, & d'autres que nous leur devons selon de simples loix de bienséance, dont l'obligation naît du consentement des hommes qui sont convenus entr'eux de blâmer ceux qui y manqueroient. C'est de cette derniere maniere que nous devons à ceux avec qui nous vivons les civilités établies entre les honnêtes-gens, quoiqu'elles ne soient point reglées par des loix expresses, que nous leur devons certains services selon le degré de liaison que nous avons avec eux, que nous leur devons une correspondance d'ouverture & de confiance, à proportion de ce qu'ils nous en temoignent: car les hommes ont établi toutes ces loix. Il y a de certaines choses qu'on doit faire pour ceux avec qui on est en un certain degré de familiarité, que l'on pourroit refuser à d'autres, sans qu'ils eussent droit de le trouver mauvais,

CHAP. XIII.

Il faut tâcher de se rendre exact à tous ces devoirs, autrement il est impossible d'éviter les plaintes, les murmures, & l'aversion des hommes. Car il n'est pas croyable combien ceux qui ont peu de vertu, sont choqués quand on manque de leur rendre les devoirs de reconnoissance & de civilité établis dans le monde, & combien ces choses refroidissent le peu qu'ils ont de charité. Ce sont des objets qui les troublent & qui les irritent toujours, & qui détruisent l'édification qu'ils pourroient recevoir du bien qu'ils voient en nous ; parceque ces défauts qui les blessent en particulier, leur sont infiniment plus sensibles que des vertus qui ne les regardent point

## CHAPITRE XIV.

### *Que la Loi éternelle nous oblige à la gratitude.*

LA charité nous obligeant à compâtir à la foiblesse de nos freres, & à leur ôter tout sujet de tentation, nous oblige aussi à nous acquitter avec soin des devoirs que nous avons marqués: Mais ce n'est pas la ch[illegible]ité seulement, c'est la justice même & la loi éternelle qui le prescrit, comm[illegible]

il est facile de le faire voir, tant au regard des témoignages de gratitude, qu'à l'égard des devoirs de civilité à laquelle on peut reduire les autres dont nous avons parlé, comme l'ouverture, la confiance, l'àplication qui sont des especes de civilité. CHAP. XIV.

La source de toute la gratitude que nous devons aux hommes, est que comme Dieu se sert de leur ministere pour nous procurer divers biens de l'ame & du corps, il veut aussi que notre gratitude remonte à lui par les hommes, & qu'elle embrasse les instrumens dont il se sert. Et comme il se cache dans ses bienfaits, & qu'il veut que les hommes en soient les causes visibles, il veut aussi qu'ils tiennent sa place pour recevoir exterieurement de nous les effets de la reconnoissance que nous lui devons. Ainsi c'est violer l'ordre de Dieu que de se vouloir contenter d'être reconnoissant envers lui, & de ne l'être point envers ceux dont il s'est servi pour nous faire sentir les effets de sa bonté.

Si donc les hommes sont attentifs par un mouvement interessé à ceux qui leur doivent de la reconnoissance; Dieu l'est aussi, selon l'Ecriture, mais par une justice toute pure & toute desinteressée. Car c'est ce que dit le Sage dans ces paroles: *Deus prospector est ejus qui reddit gratiam.* Et il faut se servir de cette double attention Eccli. 3. 34.

CHAP. XIV. pour exciter la nôtre, & pour tenir nos yeux arrêtés & sur les hommes qui nous demandent ces devoirs, & sur Dieu qui nous ordonne de les rendre.

Il ne faut pas prétendre s'en exemter par le pretexte du désinteressement, & de la pieté de ceux à qui nous avons obligation, & sur ce qu'ils n'attendent rien de nous. Car quelque desinteressés qu'ils soient, ils ne laissent pas de voir ce qui leur est du; & il est rare qu'ils le soient jusqu'au point de n'avoir aucun ressentiment, lorsque l'on a peu d'application à s'en acquitter. Outre que s'ils n'en viennent pas jusqu'aux reproches; il est très-aisé qu'ils prennent un certain tour qui fait à peu-près le même effet qu'un ressentiment humain. Ils disent qu'ils ne peuvent pas s'aveugler pour ne pas voir que ces personnes en usent mal; mais qu'ils les en dispensent de bon-cœur Ainsi en les en dispensant, on ne laisse pas de blâmer leur procedé, & par-là on vient insensiblement à les moins aimer, & enfin à leur donner moins de marques d'affection.

Il en est de même des devoirs de civilité. Les gens les plus détachés ne laissent pas de remarquer quand on y manque; & les autres s'en offensent effectivement Quand on n'est pas persuadé par les sens

qu'on est aimé & consideré, il est difficile que le cœur le soit, ou qu'il le soit vivement. Or c'est la civilité qui fait cet effet sur les sens, & par les sens sur l'esprit, & si l'on y manque, cette negligence ne manque point de produire dans les autres un refroidissement qui passe souvent des sens jusqu'au cœur. CHAP. XV.

## CHAPITRE XV.

### *Raisons fondamentales du devoir de la civilité.*

Les hommes croient qu'on leur doit la civilité, & on la leur doit en effet selon qu'elle se pratique dans le monde; mais ils n'en savent pas la raison. S'ils n'avoient pas d'autre droit de l'exiger que celui que leur donne la coutume, on ne la leur devroit pas. Car cela ne suffit pas pour asservir les autres à certaines actions pénibles. Il faut remonter plus haut pour en trouver la source, aussi-bien que dans ce qui regarde la gratitude. Et s'il est vrai, comme le dit un homme de Dieu qu'il n'y a rien de si civil qu'un bon Chrétien; il faut qu'il y ait des raisons divines qui y obligent: & ce que nous allons dire peut aider à les découvrir.

CHAP. XV.

Il faut considerer pour cela que les hommes sont liés entr'eux par une infinité de besoins, qui les obligent par necessité de vivre en societé; chacun en particulier ne se pouvant passer des autres: & cette societé est conforme à l'ordre de Dieu, puisqu'il permet ces besoins pour cette fin. Tout ce qui est donc necessaire pour la maintenir est dans cet ordre, & Dieu le commande en quelque sorte par cette loi naturelle qui oblige chaque partie à la conservation de son tout. Or il est absolument necessaire, afin que la societé des hommes subsiste, qu'ils s'aiment & se respectent les uns les autres. Car le mépris & la haine sont des causes certaines de désunion. Il y a une infinité de petites choses très-necessaires à la vie, qui se donnent gratuitement, & qui n'entrant pas en commerce ne se peuvent acheter que par l'amour. De plus cette societé étant composée d'hommes qui s'aiment eux-mêmes, & qui sont pleins de leur propre estime; s'ils n'ont quelque soin de se contenter & de se ménager réciproquement, ce ne sera qu'une troupe de gens mal satisfaits les uns des autres, qui ne pourront demeurer unis. Mais comme l'amour & l'estime que nous avons pour les autres, ne paroissent point aux yeux, ils se sont avisé d'établir entr'eux certains

devoirs qui seroient des témoignages de respect & d'affection. Et il arrive de là necessairement, que de manquer à ces devoirs, c'est témoigner une disposition contraire à l'amour & au respect. Ainsi nous devons ces actions exterieures à ceux à qui nous devons les dispositions qu'elles marquent : & nous leur faisons injure en y manquant, parceque cette omission marque des sentimens où nous ne devons pas être à leur égard. CHAP. XV.

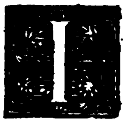
On peut donc & l'on doit même se rendre exact aux devoirs de civilité que les hommes ont établis : & les motifs de cette exactitude sont non-seulement très-justes, mais ils sont même fondés sur la loi de Dieu. On le doit faire pour éviter de donner l'idée qu'on a du mépris ou de l'indifference pour ceux à qui on ne les rendroit pas ; pour entretenir la societé humaine, à laquelle il est juste que chacun contribue, puisque chacun en retire des avantages très-considerables ; & enfin pour éviter les reproches interieurs, ou exterieurs de ceux à l'égard de qui on y manqueroit, qui sont les sources des divisions qui troublent la tranquilité de la vie, & cette paix chrétienne qui est l'objet de ce discours.



# SECONDE PARTIE DU QUATRIÉME TRAITÉ DES MOYENS DE CONSERVER LA PAIX avec les hommes.

## CHAPITRE PREMIER.

*Qu'il ne faut pas établir sa paix sur la correction des autres. Utilité de la suppression des plaintes. Qu'elles sont ordinairement plus de mal que de bien.*



IL ne suffit pas pour conserver la paix avec les hommes d'éviter de les blesser; il faut encore savoir souffrir d'eux lorsqu'ils font des fautes à notre égard. Car il est impossible de conserver la paix interieure, si l'on est si sensible à tout ce qu'ils peuvent faire & dire de contraire à nos inclinations, & à nos sentimens: & il est difficile même que le mécontentement interieur que nous au-

rons conçu n'éclate au dehors, & ne nous disposé à agir envers ceux qui nous auront choqué, d'une maniere capable de les choquer à leur tour : ce qui augmente peu-à-peu les differens, & les porte souvent aux extremités. CHAP. I.

Il faut donc tâcher d'arrêter les divisions & les querelles dans leur naissance même. Et l'amour-propre ne manque jamais de nous suggerer sur ce sujet, que le moyen d'y réussir, seroit de corriger ceux qui nous incommodent, & de les rendre raisonnables, en leur faisant connoître qu'ils ont tort d'agir avec nous comme ils font. C'est ce qui nous rend si sujets à nous plaindre du procedé des autres, & à faire remarquer leurs défauts, ou pour les corriger de ce qui nous déplaît en eux, ou pour les en punir par le dépit que nos plaintes leur peuvent causer, & par le blâme qu'elles leur attirent.

Mais si nous étions nous-mêmes vraiment raisonnables, nous verrions sans peine que ce dessein d'établir la paix sur la reformation des autres, est ridicule, par cette raison même que le succès en est impossible. Plus nous nous plaindrons du procedé des autres, plus nous les aigrirons contre nous, sans les corriger. Nous nous ferons passer pour délicats,

CHAP. I.

fiers, orgueilleux; & le pis est que cette opinion qu'on aura de nous, ne sera pas tout-à-fait injuste, puisqu'en effet ces plaintes ne viennent que de délicatesse & d'orgueil. Ceux mêmes qui témoigneront entrer dans nos raisons, & qui croiront qu'on nous aura fait quelque injustice, ne laisseront pas d'être mal édifiés de notre sensibilité. Et comme les hommes sont naturellement portés à se justifier, si ceux dont nous nous plaindrons ont un peu d'adresse, ils tourneront les choses de maniere que l'on nous donnera le tort. Car souvent le même défaut de justesse d'esprit & d'équité qui fait faire aux gens les fautes dont nous nous plaignons, les empêche aussi de les reconnoître, & leur fait prendre pour vrai & pour juste tout ce qui peut servir à les en justifier.

Que si ceux dont nous nous plaignons sont élevés au-dessus de nous par le rang, par la créance & par l'autorité, les plaintes que nous en pourrions faire, seroient encore plus inutiles & plus dangereuses. Elles ne nous peuvent donner que la satisfaction maligne & passagere, de les faire condanner par ceux à qui nous nous en plaindrions; & elles produisent dans la suite de mauvais effets, durables & permanens, en aigrissant ces gens-là

contre nous, & en rompant toute l'u- CHAP.
nion que nous pourrions avoir avec eux. I.

La prudence nous oblige donc à prendre une route toute contraire ; à quitter absolument le dessein chimerique de corriger tout ce qui nous déplait dans les autres, & à tâcher d'établir notre paix & notre repos sur notre propre réformation, & sur la moderation de nos passions. Nous ne disposons ni de l'esprit ni de la langue des hommes. Nous ne rendrons compte de leurs actions qu'autant que nous y aurons donné occasion, mais nous rendrons compte de nos actions, de nos paroles, & de nos pensées. Nous sommes chargés de travailler sur nous-mêmes, & de nous corriger de nos défauts : & si nous le faisions comme il faut, rien de ce qui viendroit du dehors ne seroit capable de nous troubler.

Nous ne manquons jamais dans les affaires temporelles, de préferer un bien certain qui nous regarde, à un bien incertain qui regarde les autres. Si nous en faisions de même dans les affaires de notre salut, nous reconnoîtrions tout-d'un coup, que le parti de se plaindre est ordinairement un parti faux, & que la raison condanne. Car en ne nous plaignant point, nous profitons certainement à nous-mêmes. Et il est fort incer-

CHAP. I.

tain qu'en nous plaignant nous profitions au prochain. Pourquoi donc nous privons nous du bien de la patience, sous pretexte de leur procurer le bien de la correction? Il faudroit au moins qu'il y eût une grande apparence d'y réussir: & à moins que de cela c'est agir contre la vraie raison que de renoncer sur une esperance si incertaine, au bien certain qu'apporte la souffrance humble & paisible.

On peut dire en general à l'égard du silence, qu'il faut des raisons pour parler, mais qu'il n'en faut point pour se taire: c'est-à-dire, qu'il suffit pour être obligé au silence de n'avoir pas d'engagement à parler. Mais cette maxime se peut encore appliquer avec plus de raison à ce silence qui étouffe les plaintes. Il faut des raisons très-fortes & très-évidentes pour se plaindre: mais pour ne se plaindre pas, il suffit de ne pas être dans une necessité évidente de se plaindre.

Quelles dettes remettrons-nous à nos freres, si nous exigeons d'eux par nos plaintes tout ce qu'ils nous peuvent devoir, & si nous nous vengeons d'eux pour les moindres fautes qu'ils commettent contre nous, en les faisant condanner par tous ceux que nous pouvons? Comment pourrons-nous demander à Dieu avec quelque confiance, qu'il nous re-

mette nos offenses, si nous n'en remettons aucune de celles que nous croyons qu'on nous fait ? CHAP. I.

Il n'y a rien au contraire de plus utile que de supprimer ainsi ses plaintes & son ressentiment. C'est le meilleur moyen d'obtenir de Dieu qu'il ne nous traite pas selon la rigueur de sa justice, & qu'il n'entre pas, comme dit l'Ecriture, en jugement avec nous. *Ps. 142. 2.* C'est la voie la plus sûre d'assoupir les differens dans leur naissance & d'empêcher qu'ils ne s'aigrissent. C'est une charité qu'on pratique envers soi-même, en se procurant le bien de la patience, en ne s'attirant pas la reputation de délicat & de pointilleux, en s'épargnant la peine que l'on ressent, lorsque l'adresse des hommes à se justifier, fait que l'on nous donne ouvertement le tort dans les choses où nous croyons avoir raison. C'est une charité que l'on fait aux autres en les souffrant dans leurs foiblesses, & en leur épargnant, & la petite confusion qu'ils ont meritée, & les nouvelles fautes qu'ils feroient peut-être en se justifiant & en chargeant de nouveau ceux à qui ils ont déja donné sujet de se plaindre. Enfin c'est ordinairement le meilleur moyen de les gagner, l'exemple de notre patience étant bien plus capable que nos plaintes de leur changer le cœur

CHAP. I.
envers nous. Car les plaintes ne peuvent tout au plus que leur faire corriger l'exterieur qui est peu de chose ; & elles augmentent plutôt l'aversion interieure qui produit les choses dont nous nous plaignons.

Que perdrons-nous en faisant resolution de ne nous point plaindre ? Rien du tout, je dis même pour ce monde. On n'en médira pas davantage de nous. Au contraire, si-tôt que l'on s'appercevra de notre retenue, on sera moins porté à en médire. On ne nous en traitera pas plus mal. On nous en aimera davantage. Tout se reduira à quelques incivilités, & à quelques discours injustes ausquels nous ne remedierions pas en nous plaignant. Cette maligne satisfaction que nous recevons en communiquant notre mécontentement aux autres par nos plaintes, vaut-elle la peine de nous priver du tresor que nous pouvons acquerir par l'humilité & par la patience ?

Le temps le plus propre pour nous confirmer dans cette resolution, c'est lorsqu'il nous arrive de nous échapper en quelque plaintes ; car nous ne reconnoissons jamais mieux la vanité & le néant de ce plaisir que nous y avions cherché. C'est alors qu'il faut que nous nous disions à nous-mêmes: c'est donc pour cette vaine

satisfaction que nous nous sommes privés du bien inestimable de la patience & de la recompensé que nous en pouvions esperer de Dieu? A quoi nous ont servi nos plaintes, & que nous en revient-il? Nous avons tâché de faire condanner par les hommes ceux dont nous nous sommes plaints, & peut-être ils n'ont condanné que nous: mais ce qui est certain, est que Dieu nous a condanné de malignité, d'impatience & de peu d'estime des biens du ciel. Avant ces plaintes nous avions quelque avantage sur ceux qui nous avoient offensé: mais en nous plaignant, nous nous sommes mis au dessous d'eux, parceque nous avons sujet de croire que la faute que nous avons commise contre Dieu, est plus grande que toutes celque les hommes peuvent faire contre nous. Ainsi nous nous sommes fait beaucoup plus de tort que nous n'en pouvions recevoir par les petites injustices des hommes. Car elles ne nous pouvoient priver que de choses peu considerables, au-lieu que l'injustice que nous nous faisons à nous-mêmes par ces plaintes d'impatience, nous privent du bien éternel qui est attaché à chaque bonne action. Nous avons donc infiniment plus de sujet de nous plaindre de nous-mêmes que des autres.



Ces considerations peuvent beaucoup

## Chapitre II.

*Vanité & injustice de la complaisance que l'on prend dans les jugemens avantageux qu'on porte de nous.*

Rien ne fait plus voir combien l'homme est profondément plongé dans la vanité, dans l'injustice & dans l'erreur, que la complaisance que nous sentons, lorsque nous nous appercevons qu'on juge avantageusement de nous & qu'on nous estime : parceque d'une part la lumiere qui nous reste, toute aveugle qu'elle est, ne l'est point à cet égard, & qu'elle nous convainc clairement que cette passion est vaine, injuste & ridicule ; & que de l'autre tout convaincus que nous en sommes, nous ne la saurions étouffer, & nous la sentons toujours vivante au fond de notre cœur. Il est bon néanmoins d'écouter souvent ce que la raison nous dit sur ce sujet. Si cela n'est pas capable d'éteindre entierement cette malheureuse pente, c'est assez au-moins pour nous en donner de la honte & de la confusion, & pour en diminuer les effets.

Il y a peu de gens assez grossierement

vains pour aimer des louanges visiblement fausses, & il ne faut qu'avoir un peu d'honnêteté pour n'être pas bien-aise que l'on se trompe tout-à-fait sur notre sujet. C'est une sottise, par exemple, dont peu de personnes sont capables, que d'aimer à passer pour savant dans une langue que l'on n'a jamais étudiée, ou pour habile dans les Mathematiques, lorsque l'on n'y sait rien du-tout. On auroit peine à ne pas ressentir quelque confusion interieure d'une vanité si basse. Mais pour peu de fondement qu'ait cette estime, nous la recevons avec une complaisance qui nous convainc à peu près de la même bassesse & de la même mauvaise foi. Car pour en donner quelque image, que diroit-on d'un homme qui se trouvant frappé & défiguré depuis les piés jusques à la tête, d'un mal horrible & incurable, sans avoir rien de sain qu'une petite partie du visage, & sans savoir même si cette partie ne seroit point corrompue au-dedans, l'exposeroit à la vûe en cachant tout le reste, & se verroit louer avec plaisir de la beauté de cette partie? On diroit sans doute que l'excès de cette vanité approcheroit de la folie. Cependant ce n'est qu'un portrait de la nôtre, & qui ne la represente pas encore dans toute sa difformité. Nous

CHAP. II. sommes pleins de défauts, de pechés, de corruption. Ce que nous avons de bon est fort peu de chose, & ce peu de chose est souvent gâté & corrompu par mille vûes & mille retours d'amour-propre. Et néanmoins il arrive que des gens qui ne voient pas la plupart de nos défauts, regardent avec quelque estime ce peu de bien qui paroît en nous, qui est peut être tout corrompu, ce jugement tout aveugle & tout mal fondé qu'il est, ne laisse pas de nous flatter.

Je dis que cette image ne represente pas notre vanité dans toute sa difformité. Car celui qui se trouvant frappé d'un mal si étrange, se plairoit dans l'estime que l'on feroit de la beauté de cette partie saine, seroit sans doute vain & ridicule: mais au-moins il ne seroit pas aveugle, & ne laisseroit pas de connoître son état. Mais notre vanité est jointe à l'aveuglement. En cachant aux autres nos défauts, nous tâchons de nous les cacher à nous-mêmes, & c'est à quoi nous réussissons le mieux. Nous ne voulons être vûs que par ce petit endroit que nous considerons comme exemt de défaut: & nous ne nous regardons nous-mêmes que par là.

Qu'est-ce donc que cette estime qui nous flatte? Un jugement fondé sur la

vûe d'une petite partie de nous-mêmes, CHAP. & sur l'ignorance de tout le reste. Et II. qu'est-ce que cette complaisance? Une vûe de nous-mêmes pleine d'aveuglement, d'erreur, d'illusion, dans laquelle nous ne nous considerons que par un petit endroit, en oubliant toutes nos miseres & toutes nos plaies.

Mais qu'y-a-t il de si agréable & de si digne de notre attache dans ces jugemens? Interrogeons-nous nous-mêmes, ou plutôt, interrogeons notre propre experience, elle nous dira qu'il n'y a rien de plus vain & de moins durable que cette estime. Celui qui nous aura approuvé dans quelque rencontre particuliere, n'en sera pas moins disposé à nous rabaisser en une autre. Souvent cette estime même en sera la cause, parcequ'elle excite plutôt la jalousie que l'affection. Après avoir tiré de la bouche des hommes quelques louanges vaines & steriles; ils nous préfereront les derniers des hommes qui seront plus dans leurs interêts. Ils empoisonneront les temoignages qu'ils ne pourront refuser à ce que nous avons de bon, de la remarque maligne de nos défauts. Ils estimeront en nous ce qu'il y a de moins estimable, & ils y condanneront ce qui meritera d'y être estimé. De bonne foi, ne faut-il pas avoir une extrême

CHAP. II. basseſſe de cœur, ou une petiteſſe d'eſprit bien étrange, pour ſe plaire à un objet ſi vain & ſi mépriſable?

Suppoſons même l'eſtime la plus judicieuſe & la plus ſincere que nous puiſſions nous imaginer, & que notre vanité puiſſe ſouhaiter; relevons-là par la qualité des perſonnes, par leur eſprit & par tout ce qui peut le plus ſervir à flatter l'inclination que nous y avons; qu'y a-t-il d'aimable & de ſolide en tout cela, à ne regarder cette eſtime qu'en elle-même? C'eſt un regard de ces perſonnes vers nous, qui ſuppoſe que nous avons quelque bien, mais qui ne l'y met pas, & qui n'y ajoûte rien. Il nous laiſſe tels que nous ſommes, & ainſi il nous eſt entierement inutile. Ce regard ne ſubſiſte qu'autant qu'ils s'appliquent à nous; & cette application eſt rare. Tel de ceux dont l'eſtime nous flatte ne penſera pas à nous deux fois l'an: & quand il y penſera, il y penſera peu, en nous oubliant le reſte du temps.

Ce regard d'eſtime eſt de plus un bien ſi fragile que mille rencontres nous le peuvent faire perdre, ſans qu'il y ait même de notre faute. Un faux rapport, une inadvertance; une petite bizarrerie effacera toute cette eſtime, ou la rendra plus nuiſible qu'avantageuſe; car quand

l'estime est jointe à l'aversion, elle ne fait qu'ouvrir les yeux pour remarquer les défauts, & le cœur pour recevoir favorablement tout ce qu'on entend dire contre ceux que l'on estime & que l'on hait, parcequ'on hait même cette estime ; & que l'on est bien aise de s'en delivrer comme d'une chose dont on se trouve chargé. CHAP. II.

Si nous ne voyons point ce regard d'estime dans l'esprit des autres, il est à notre égard comme s'il n'étoit point. Si nous le voyons, c'est un objet dangereux pour nous, dont la vûe nous peut ravir le peu de vertu que nous avons. Quel est donc ce bien qui ne sert de rien quand on ne le voit pas, & qui nuit quand on le voit, & qui a tout ensemble toutes ces qualités, d'être vain, inutile, fragile, dangereux ?

---

## CHAPITRE III.

### *Qu'on n'a pas droit de s'offenser du mépris, ni des jugemens desavantageux qu'on fait de nous.*

SI nous n'aimions point l'approbation des hommes, nous serions peu sensibles à tous les discours desavantageux qu'ils pourroient faire de nous, puisque

CHAP. III. l'effet, n'en seroit tout-au-plus, que de nous priver d'une chose qui nous seroit indifferente. Mais parcequ'il y en a qui s'imaginent qu'encore qu'il ne soit pas permis de desirer l'estime, on a sujet néanmoins de s'offenser du mépris & de la medisance, il est bon d'examiner ce qu'il y a de réel dans ces objets qui irritent si fort nos passions.

Pour reconnoître donc combien notre délicatesse est injuste sur ce point, & que tous les sentimens qu'elle excite en nous sont contraires à la vraie raison, & ne naissent pas tant des objets mêmes, que de la corruption de notre cœur, il ne faut que considerer que ces jugemens & ces discours qui nous blessent, peuvent être de trois sortes. Car ils sont ou absolument vrais, ou absolument faux, ou vrais en partie, & en partie faux. Or dans toute ces trois diverses especes, le ressentiment que nous en avons est également injuste.

Si ces jugemens sont vrais, n'est-ce pas une chose horrible de ne se mettre pas en peine que nos défauts soient connus de Dieu, & de ne pouvoir souffrir qu'ils le soient des hommes? Et peut-on témoigner plus visiblement que l'on prefere ces hommes à Dieu; N'est-ce pas le comble de l'injustice de reconnoître que nos pechés meritent une éternité de

supplices, & de ne pas accepter avec joie une peine aussi legere que l'est la petite confusion qu'ils nous attirent devant les hommes. CHAP. III.

Cette connoissance que les hommes ont de nos fautes & de nos miseres ne les augmente pas, elle seroit capable au-contraire de les diminuer, si nous la souffrions humblement.

C'est donc une folie toute visible de n'avoir aucun sentiment des maux réels que nous nous faisons nous-mêmes, & de sentir si vivement des maux imaginaires qui ne nous peuvent faire que du bien? Et cette sensibilité n'est qu'une preuve évidente de la grandeur de notre aveuglement, qui doit nous apprendre que ce que les autres connoissent de nos défauts, n'en est qu'une bien petite partie.

Que si ces jugemens & ces discours sont faux & mal fondés, le ressentiment que nous en avons n'en est guéres moins déraisonnable & moins injuste. Car pourquoi le jugement de Dieu qui nous justifie, ne suffit-il pas pour nous faire mépriser celui des hommes? Pourquoi ne fait-il pas sur nous le même effet que l'approbation de nos amis & de ceux que nous estimons, qui suffit ordinairement pour nous consoler de ce que les autres peuvent penser ou dire contre

Rom. 8. 33.

CHAP. III.

nous? Pourquoi la raiſon qui nous fait voir que ces diſcours ne nous peuvent nuire, qu'ils ne font aucun mal par eux-mêmes, ni à notre ame, ni à notre corps; qu'ils nous peuvent même être très-utiles, a-t-elle ſi peu de pouvoir ſur notre cœur qu'elle ne nous puiſſe faire ſurmonter une paſſion ſi vaine & ſi deraiſonnable?

Nous ne nous mettons pas en colere lorſque l'on s'imagine que nous avons la fiévre quand nous ſommes aſſurés de ne pas l'avoir. Pourquoi donc s'aigrit-on contre ceux qui croient que nous avons commis des fautes que nous n'avons point commiſes, ou qui nous attribuent des défauts que nous n'avons pas, puiſque leur jugement peut encore moins nous rendre coupables de ces fautes, & nous donner ces défauts, que la penſée d'un homme qui croit que nous avons la fiévre, n'eſt capable de nous la donner effectivement?

C'eſt, dira-t-on, qu'on ne mépriſe pas une perſonne qui a la fiévre, & que c'eſt un mal qui ne nous rend pas vils aux yeux du monde: qu'ainſi le jugement de ceux qui nous l'attribuent ne nous bleſſe pas: mais que ceux qui nous imputent des défauts ſpirituels, y joignent ordinairement le mépris & cauſent la même idée

&

& le même mouvement dans les autres. CHAP. III.

C'est en effet la veritable cause de ce sentiment ; mais cette cause n'en fait que mieux connoître l'injustice. Car si nous nous faisions justice à nous-mêmes, nous reconnoîtrions sans peine que ceux qui nous attribuent des défauts que nous n'avons pas, ne nous en attribuent pas aussi un grand nombre d'autres que nous avons effectivement ; & qu'ainsi nous gagnons à tous ces jugemens dont nous nous plaignons, quelque faux qu'ils soient. Les jugemens des hommes nous seroient infiniment moins favorables, s'ils étoient entierement conformes à la verité, & si ceux qui les font connoissoient tous nos veritables maux. S'ils nous font donc quelque petite injustice, ils nous font grace en mille manieres, & nous ne voudrions pour rien qu'ils nous traitassent avec une exacte justice.

Mais nous sommes si déraisonnables & si injustes, que nous voulons profiter de l'ignorance des hommes. Nous ne pouvons souffrir qu'ils nous ôtent rien de ce que nous croyons avoir : & nous voulons conserver dans leur esprit la reputation de beaucoup de bonnes qualités que nous n'avons pas. Nous nous plaignons de ce qu'ils croyent voir en nous des défauts qui n'y sont pas, & nous ne

CHAP. III.

comptons pour rien de ce qu'ils n'y voyent pas une infinité de défauts qui y sont réellement, comme si le bien & le mal ne consistoient que dans l'opinion des hommes.

Si nous n'avons donc aucun sujet de nous plaindre, ni des jugemens veritables, ni même des faux, nous n'en avons point par consequent de nous offenser de ceux qui sont vrais en partie, & en partie faux. Cependant par le plus injuste partage qu'on se puisse imaginer, nous nous blessons de ce qu'ils ont de faux, & nous ne nous humilions point de ce qu'ils ont de veritable. Et au-lieu qu'il faudroit étouffer le ressentiment que nous avons de ce qu'ils ont de faux & d'injuste, par celui que nous devrions avoir de ce qu'ils ont de vrai, nous étouffons au contraire, par le vain sentiment que nous avons de quelque fausseté & de quelque injustice qui y est mêlée, celui que nous devrions avoir de ce qu'ils ont de réel & de solide.



## CHAPITRE IV.

*Que la sensibilité que nous éprouvons à l'égard des discours & des jugemens desavantageux que l'on fait de nous, vient de l'oubli de nos maux. Quelques remedes de cet oubli & de cette sensibilité.*

JE ne prétens pas que ces considerations suffisent pour nous corriger de notre injustice, mais elles peuvent au moins nous en convaincre: & c'est quelque chose que d'en être convaincu. Car il y a toujours dans toutes ces plaintes interieures, & dans ce dépit que nous ressentons des jugemens & des discours qu'on fait de nous, un oubli de nos défauts & de nos miseres veritables; puisqu'il est impossible que ceux qui les connoîtroient dans leur grandeur réelle, & qui en auroient le sentiment qu'ils devroient, pussent s'occuper des discours & des jugemens des hommes. Un homme chargé de dettes, accablé de procès, de pauvreté, de maladies, ne pense guères à ce que l'on peut dire de lui. La réalité de ses maux veritables ne lui permet pas de s'appliquer à ces maux imaginaires.

CHAP. IV.

Aussi le vrai remede de cette délicatesse qui nous rend si sensibles à ce que l'on dit de nous, est de nous appliquer fortement à nos maux spirituels, à nos foiblesses, à nos dangers, à notre pauvreté & au jugement que Dieu fait de nous, & qu'il nous fera connoître à l'heure de notre mort. Si ces pensées étoient aussi vives & aussi continuelles dans notre esprit qu'elles y devroient être, il seroit malaisé que les reflexions sur les jugemens des hommes y pussent trouver entrée, ou du moins qu'elles l'occupassent tout entier, & le remplissent de dépit & d'amertume comme elles font si souvent.

Il est utile pour cela de comparer les jugemens des hommes avec celui de Dieu, & d'en considerer les diverses qualités. Les jugemens des hommes sont souvent faux, injustes, incertains, temeraires; & toujours inconstans, inutiles, impuissans. Soit qu'ils nous approuvent, ou nous desaprouvent, ils ne changent rien à ce que nous sommes, & ne nous rendent en effet ni plus heureux, ni plus malheureux. Mais c'est du jugement que Dieu portera de nous que dépend tout notre bien, ou tout notre mal. Ce jugement est toujours juste, toujours veritable, toujours certain & inébranlable, les

effets en sont éternels. Quelle plus gran- CHAP. IV.
de folie peut-on donc s'imaginer que de n'appliquer son esprit qu'à ces jugemens humains qui nous importent si peu, & d'oublier celui de Dieu d'où dépend tout notre bonheur.

On prétend souvent colorer envers soi-même le dépit intérieur que ces jugemens désavantageux nous causent, d'un prétexte de justice, en s'imaginant que nous n'en sommes blessés que parcequ'ils sont injustes, & que ceux qui les font ont tort. Mais si cela étoit, nous serions aussi touchés des jugemens injustes que l'on fait des autres, que de ceux que l'on fait de nous; & comme cela n'est pas, c'est se flater que de ne pas voir que c'est l'amour propre qui produit ce dépit que nous sentons dans les choses qui nous regardent. Ce n'est pas l'injustice en soi qui nous blesse, c'est d'en être l'objet. Qu'on lui en donne un autre: notre ressentiment cessera, & nous nous contenterons de desaprouver tranquilement & sans émotion cette même injustice qui nous donnoit tant d'indignation.

Cependant si nous raisonnions plus juste, nous trouverions que ces jugemens desavantageux ne nous regardent point proprement, & que c'est le hazard & non le choix qui les détermine à nous avoir

CHAP. IV. pour objet. Car il faut que ceux qui jugent ainsi de nous ayent été frapés par quelques apparences qui les y ayent portés. Et quoique ces apparences fussent trop legeres, puisque nous supposons que ces jugemens sont faux, il est pourtant vrai que ces personnes avoient l'esprit disposé à former ces jugemens sur ces apparences; de sorte qu'ils ne sont nés que de la rencontre de ces apparences, avec leur mauvaise disposition. Elles auroient produit le même effet s'ils les avoient vûes en quelque autre. Ainsi nous ne devons point croire que ces jugemens nous regardent en particulier; nous devons seulement supposer que ces gens étoient disposés à juger mal de toute personne qui les frapperoit par telles ou telles apparences. Le hazard a voulu que ce fût nous. Mais cette mauvaise disposition & cette legereté d'esprit qui produit les jugemens temeraires, n'étoit pas moins indifferente d'elle-même, qu'une pierre jettée en l'air, qui blesse celui sur qui elle tombe, non pas par choix, & parcequ'il est un tel homme; mais parcequ'il s'est rencontré au lieu où elle devoit tomber.

Il y a de plus une bizarrerie ridicule dans le dépit que nous avons des jugemens & des discours desavantageux qu'on à fait de nous. Car il faut avoir peu de

connoissance du monde pour n'être pas persuadé qu'il est impossible qu'on n'en fasse. On médit des Princes dans leurs antichambres. Leurs domestiques les contrefont. On parle des défauts de ses amis, & on se fait une espece d'honneur de les reconnoître de bonne foi. Il y a même des occasions où l'on le peut faire innocemment. Quoiqu'il en soit, il est certain que le monde est en possession de parler librement des défauts des autres en leur absence. Les uns le font par malignité, les autres bonnement : mais il y en a peu qui ne le fassent. Il est donc ridicule de se promettre d'être le seul au monde qu'on épargnera ; & si ces jugemens & ces discours nous mettent en colere, nous n'en devons jamais sortir. Car il n'y a point de temps où nous ne devions nous tenir assurés en general, ou qu'on parle, ou qu'on a parlé de nous autrement que nous ne voudrions. Mais parce qu'une colere continuelle nous incommoderoit trop ; il nous plaît de nous l'épargner sans raison, & d'attendre à nous fâcher, qu'on nous rapporte ce qui se dit de nous, & qu'on nous marque ceux qui en parlent. Cependant ce rapport n'y ajoûte presque rien, & avant qu'on nous l'eût fait, nous devions nous tenir presque aussi assûrés que l'on parloit

CHAP. IV. de nous & de nos défauts, que si l'on nous en eût déja averti. Ce petit degré d'assûrance que produit le rapport qu'on nous fait, est bien peu de chose, pour changer comme il fait l'état de notre ame.

Ainsi de quelque maniere que l'on considere cette sensibilité que nous éprouvons en ces rencontres, on trouvera qu'elle est toujours ridicule & contraire à la raison.

## CHAPITRE V.

### *Qu'il est injuste de vouloir être aimé des hommes.*

QUand on desire d'être aimé des hommes, & que l'on est fâché d'en être haï, à cause que cela sert ou nuit à nos desseins, ce n'est pas proprement vanité ni dépit, c'est interêt bon ou mauvais, juste ou injuste. Et ce n'est pas ce que nous considerons ici, où nous n'examinons que l'impression que font par eux-mêmes dans nos cœurs les sentimens d'amour ou de haine qu'on a pour nous, la seule vûe de ces objets n'étant en effet que trop capable de nous plaire ou de nous troubler sans que nous en considerions les suites. Car comme l'estime que

nous avons pour nous-mêmes est jointe à CHAP. un amour tendre & sensible, nous ne desi- V. rons pas seulement que les hommes nous approuvent, nous voulons aussi qu'ils nous aiment; & leur estime ne nous satisfait nullement, si elle ne se termine à l'affection. C'est pourquoi rien ne nous choque tant que l'aversion, ni n'excite en nous de plus vifs ressentimens. Mais quoiqu'ils nous soient devenus naturels depuis le peché, ils ne laissent pas d'être injustes, & nous ne sommes pas moins obligés de les combattre; ce qu'on peut faire par des réflexions peu differentes de celles que nous avons proposées contre l'amour de l'estime.

La recherche de l'amour des hommes est injuste, puisqu'elle est fondée sur ce que nous nous jugeons nous-mêmes aimables, & qu'il est faux que nous le soyons. Elle naît d'aveuglement & d'une ignorance volontaire de nos défauts. Un homme accablé de maux & dans l'indigence, se contenteroit bien que l'on eût de la charité pour lui, & qu'on le souffrît. Nous n'en demanderions pas d'avantage si nous connoissions bien notre état, & nous le connoîtrions si nous ne nous aveuglions point volontairement.

Quiconque sait qu'il merite que toutes les creatures s'élevent contre lui, peut-il

CHAP. V. prétendre que ces mêmes créatures le doivent aimer ? Au lieu donc que nous regardons l'amour des hommes comme nous étant dû, & leur aversion comme une injustice qu'ils nous font, nous devrions regarder au-contraire leur aversion comme nous étant dûe, & leur affection comme une grace que nous ne meritons pas.

Mais s'il est injuste en general de se croire digne d'être aimé, il l'est encore beaucoup plus de vouloir être aimé par la force. Rien n'est plus libre que l'amour, & on ne doit pas prétendre de l'obtenir par des reproches ni par des plaintes. C'est peut-être par notre faute que l'on ne nous aime pas; c'est peut-être aussi par la mauvaise disposition des autres: mais ce qui est certain, c'est que la force & la colere ne sont pas des moyens pour se faire aimer.

Nous ne prenons pas garde de plus, que ce n'est pas proprement sur nous que tombe cette aversion: car la source de toutes les aversions est la contrarieté qui se rencontre entre la disposition où l'on est, & ce que l'on croit voir dans les autres. Or cette disposition agit contre tous ceux en qui cette contrarieté paroît. Quand il arrive donc, ou que nous avons en effet ces qualités qui sont l'objet de l'a-

version de certaines personnes, ou que nous ne nous montrons à eux que par des endroits qui leur donnent lieu de nous les attribuer, nous ne devons point nous étonner que leur disposition fasse son effet contre nous, elle l'auroit fait de même contre tout autre : & ce n'est pas proprement nous qu'ils haïssent, c'est cet homme en general qui a telles & telles qualités qui les choquent.

CHAP. V.

On hait en general, les avares, les gens interessés, les présomtueux. On croit en particulier que nous le sommes ; cette aversion generale agit donc contre nous. Qu'est-ce qui nous blesse en cela ? Est-ce cette aversion generale ? Mais elle est juste en quelque maniere : car un homme en qui ces défauts se rencontrent, merite qu'on ait quelque espece d'aversion pour lui. Est-ce le jugement que l'on fait de nous ? Mais ce jugement est formé sur quelques apparences qui peuvent être legeres à la verité, mais qui ne laissent pas d'emporter l'esprit de ceux qui les voient. Nous devons donc les plaindre de leur legereté & de leur foiblesse, au-lieu de nous plaindre de leur injustice.

Quand les hommes nous aiment, ce n'est pas nous proprement qu'ils aiment, leur amour n'étant fondé que sur ce qu'ils nous attribuent des qualités que nous n'a-

CHAP. V. vons pas, ou qu'ils ne voient pas en nous des défauts que nous avons. Ils en font de même quand ils nous haïssent. Ce que nous avons de bon ne leur paroît point alors, & ils ne voient que nos défauts. Or nous ne sommes ni cette personne sans défauts, ni cette personne qui n'a rien de bon. Ce n'est donc pas tant nous, qu'un fantôme qu'ils se sont formé, qu'ils aiment ou qu'ils haïssent : & ainsi nous avons tort, & de nous satisfaire de leur amour, & de nous offenser de leur haine.

Mais quand cet amour ou cette haine nous regarderoient directement dans notre être veritable : que nous en revient-il de bien ou de mal, à ne considerer, comme nous avons dit, ces sentimens qu'en eux-mêmes ? Ce ne sont que des vapeurs passageres qui se dissipent d'elles-mêmes en moins de rien ; les hommes étant incapables de s'arrêter long-temps à un même objet. Quand elles subsisteroient, elles n'auroient aucun pouvoir par elles-mêmes de nous rendre plus heureux ni plus malheureux. Ce sont des choses entierement séparées de nous, qui n'ont sur nous aucun effet, à moins que notre ame ne s'y joigne, & que par une imagination fausse & trompeuse, elle ne les prenne pour des biens ou pour des maux. Qu'on unisse

ensemble l'amour de toutes les créatures, & qu'on le rende le plus ardent & le plus tendre qu'on se le puisse imaginer, il n'ajoûtera pas le moindre degré de bonheur, ni à notre ame, ni à notre corps. Et si notre ame s'y amuse, bien loin d'en devenir meilleure, elle en deviendra pire par la vanité qu'elle en concevra. Qu'on unisse de même contre nous l'aversion de tous les hommes ensemble, elle ne sauroit diminuer le moindre de nos veritables biens, qui sont ceux de l'ame. Cette seule consideration de l'impuissance de l'amour & de la haine des créatures à nous servir ou à nous nuire ne devroit elle pas suffire pour nous y rendre indifferens?



Quelle liberté seroit celle d'un homme qui ne se soucieroit point d'être aimé, qui ne craindroit point d'être haï, & qui feroit néanmoins par d'autres motifs tout ce qui est necessaire pour être aimé, & pour n'être point haï? Qui serviroit les autres sans en attendre de recompense, non pas même celle de leur affection, & qui feroit toujours son devoir envers eux indépendamment de leur disposition envers lui? Qui ne se proposeroit dans les offices qu'il leur rendroit, qu'un objet stable & permanent, qui est d'obéir à Dieu sans aucune vûe des créatures, qui

ne peuvent que diminuer la recompense qu'il doit attendre de Dieu ?

Qui pourroit haïr un homme de cette sorte, & même s'empêcher de l'aimer ? Il arriveroit donc qu'en ne craignant point la haine des hommes, il l'éviteroit ; & que sans rechercher leur amour, il ne laisseroit pas que de se l'acquerir ; au lieu que ceux que la passion qu'ils ont d'être aimés rend si sensibles à l'aversion, ne font d'ordinaire que se l'attirer par cette délicatesse incommode.

## Chapitre VI.

*Qu'il est injuste de ne pouvoir souffrir l'indifference. Que l'indifference des autres envers nous nous est plus utile que leur amour.*

Il y a encore quelque chose de plus déraisonnable quand nous nous offensons de ce que les autres ont de l'indifference pour nous. Car s'il étoit à notre choix de leur imprimer tels sentimens que nous voudrions, ce seroit celui-là proprement que notre veritable interêt nous devroit faire choisir. Leur amour est un objet dangereux, qui attire notre cœur & qui l'empoisonne par une douceur mortelle.

Leur haine est un objet irritant qui nous met en danger de perdre la charité; mais l'indifference est un milieu très-proportionné à notre état & à notre foiblesse, & qui nous laisse la liberté d'aller à Dieu sans nous détourner vers les créatures.



Tout amour des autres pour nous est une espece de lien & d'engagement, non seulement parceque la concupiscence nous y attache & que nous craignons de le perdre, mais aussi parcequ'il produit certains devoirs dont il est difficile de se bien acquiter. Comme il ouvre leur cœur pour nous, il nous oblige d'user de cette ouverture pour leur bien spirituel, & cet usage n'est pas facile. Il est vrai que c'est un grand bien quand on le sait ménager: mais c'est un bien qu'il ne faut pas souhaiter: parcequ'il est accompagné de trop de dangers. On s'arrête d'ordinaire à cette affection, on s'y plaît, on craint de la perdre: & bien loin que ce nous soit une occasion de porter les autres à Dieu, c'en est souvent une de nous en détourner nous-mêmes; & de nous amollir en nous faisant entrer dans leurs passions.

Mais, dit-on, pourquoi cette personne a-t-elle tant d'indifference pour moi, puisque je n'en ai point pour elle? Pour-

CHAP. VI. quoi n'a t-elle aucune application à ce qui me touche, puiſque je m'applique avec tant de ſoin à ce qui peut la regarder? Ce ſont les diſcours que l'amour-propre forme dans le cœur des gens ſenſibles & qui ont peu de vertu, mais dont il eſt aiſé de découvrir l'injuſtice.

Si notre unique fin dans la complaiſance que nous avons eue pour les hommes, a été de les attacher à nous, & de faire qu'ils nous traitaſſent de la même ſorte, nous meritons bien d'être privés d'une ſi vaine récompenſe.

Mais ſi nous avons eu un autre but, ſi nous ne nous ſommes appliqués aux hommes que pour obéir à Dieu, cette application ne porte-t-elle pas ſa récompenſe avec elle-même, & pourrons-nous en exiger une autre ſans injuſtice?

Il eſt vrai qu'il peut y avoir de la faute dans l'inapplication & l'indifference des autres pour nous; mais c'eſt Dieu & non pas nous que cette faute regarde. Elle leur nuit à eux, & non pas à nous. Elle nous peut donner ſujet de les plaindre, mais non pas de nous plaindre d'eux. Et ainſi le reſſentiment qui nous en reſte eſt toujours injuſte, puiſqu'il n'a point d'autre objet que nous-mêmes.

## CHAPITRE VII.

*Combien le dépit qu'on ressent contre ceux qui manquent de reconnoissance envers nous est injuste.*

RIen ne marque plus combien la foi est éteinte ou peu agissante dans les Chrétiens, que ce dépit qu'ils ont quand on n'a pas pour eux toute la reconnoissance qu'on devroit, parcequ'il n'y a rien de plus opposé aux lumieres de la foi.

S'ils regardoient comme ils doivent les services qu'ils rendent aux autres, ils les considereroient comme des graces qu'ils ont reçûes de Dieu, & dont ils sont redevables à sa bonté; & comme des œuvres qu'ils ont du lui offrir & consacrer sans aucun égard aux créatures.

Ils regarderoient ceux à qui ils ont rendu ces services, comme leur ayant en quelque façon procuré ce bien; & par consequent ils croiroient qu'ils ont beaucoup plus reçu d'eux qu'ils ne leur ont donné.

Ils craindroient comme le plus grand des malheurs, de recevoir en ce monde

la récompense de ces œuvres; & d'être privés de celle qu'ils auroient reçûe en l'autre s'ils avoient regardé Dieu plus purement.

Ils reconnoîtroient que ces œuvres telles qu'elles soient ont été mêlées de plusieurs imperfections; & qu'ainsi ils ont sujet de s'en humilier, & de desirer de s'en purifier par la pénitence.

Le moyen d'allier avec ces sentimens où la foi nous doit porter, ce dépit & ce chagrin que nous éprouvons quand les hommes manquent à ce que nous nous imaginons qu'ils nous doivent? N'est-ce pas faire voir au-contraire que nous n'avons travaillé que pour les hommes, que nous n'avons regardé qu'eux, & qu'ainsi les œuvres dont nous nous glorifions sont un larcin que nous avons fait à Dieu, & dont il a droit de nous punir?

Si dans les services que nous avons rendus aux hommes nous n'avons eu que les hommes en vûe, c'est un bien pour nous qu'ils en soient méconnoissans; parceque leur ingratitude nous peut servir à obtenir misericorde de Dieu, si nous la souffrons comme il faut. Si nous n'avons regardé que Dieu, c'est encore un bien que les hommes ne nous en recompensent pas, parceque la vûe que nous aurions de leur reconnoissance, est plus capable que

toute chose, de diminuer ou d'anéantir CHAP. VII.
la recompense que nous attendons de Dieu. De quelque maniere que nous considerions donc la gratitude des hommes nous trouverons que si c'est un bien pour eux, c'est un mal pour nous, & que leur ingratitude nous est infiniment plus avantageuse. Leur gratitude n'est capable que de nous ravir le fruit de nos meilleures actions, & d'augmenter le châtiment des mauvaises. Leur ingratitude nous conserve le fruit des bonnes, & nous peut servir à payer ce que nous devons à la justice de Dieu pour les mauvaises.

On ne feroit jamais cette injure à un Prince qui auroit promis de grandes récompenses à ceux qui le serviroient, & qui s'offenseroit qu'on en attendît d'ailleurs que de lui, de preferer les caresses de quelques-uns de ses sujets aux biens solides qu'on auroit sujet d'esperer de lui. C'est néanmoins la maniere dont nous agissons tous les jours envers Dieu. Il promet un royaume éternel aux services charitables qu'on rend au prochain; mais il veut que l'on se contente de cette récompense, & que l'on n'en attende point d'autre. Cependant l'esprit de la plupart des hommes est continuellement occupé à examiner si l'on leur rend ce qu'on leur doit: Si ceux qu'ils ont servi

CHAP. VII. sentent les obligations qu'ils leur ont, & s'ils s'acquittent ponctuellement des devoirs que les hommes ont établi pour marquer la reconnoissance.

Si l'on avoit donc les vrais sentimens que la foi doit inspirer, on seroit persuadé que comme Dieu nous fait une grande grace lorsqu'il nous donne moyen de servir les autres; il nous en fait une autre qui n'est pas moindre, lorsqu'il permet que les hommes ne nous en témoignent pas la reconnoissance qu'ils devroient. Car c'est mettre ordre en nous donnant un tresor inestimable, que ce tresor nous demeure, & qu'on ne nous le ravisse pas.

Mais notre joie doit être pleine & accomplie, lorsque nous avons lieu de croire que les personnes qui semblent manquer de reconnoissance envers nous, sont d'elles-mêmes très-reconnoissantes, & que cela ne vient que de l'ignorance de l'obligation qu'elles nous ont. Car quoiqu'il nous soit toujours réellement avantageux que les autres manquent de gratitude pour nous, néanmoins nous ne le devons pas souhaiter, parceque c'est ordinairement un mal pour eux. Mais il n'y a rien que de souhaitable, lorsque ce n'est un mal ni pour eux ni pour nous, & que sans qu'ils soient coupables d'ingratitude, ils ne nous mettent point en danger par

une reconnoissance humaine, de perdre 
la recompense que nous attendons de Dieu.

Il y a donc non seulement beaucoup d'injustice dans cette attente de la reconnoissance des autres, mais aussi beaucoup de bassesse; & ce nous devroit être un grand sujet de confusion, quand nous considerons pour quelles choses nous nous privons d'une recompense éternelle. Ces devoirs de reconnoissance que nous exigeons, se reduisent le plus souvent à un simple compliment, où à quelques civilités inutiles : & ce sont là les choses que nous preferons à Dieu & aux biens qu'il nous promet.

Souvent-même nous sommes cause du défaut que nous imputons aux autres. Nous éteignons la gratitude dans leur cœur par la maniere dont nous les servons; & nous avons presque toujours lieu de croire, quand nous voyons que l'on est moins reconnoissant pour nous que pour d'autres, qu'il y a quelque chose en nous qui n'attire pas la reconnoissance. Mais soit que cela arrive par nôtre faute, ou par celle des autres; c'est toujours une foiblesse que de se piquer quand on ne nous rend pas des devoirs que nous voyons clairement ne nous pouvoir être que dangereux.

## CHAPITRE VIII.

*Qu'il est injuste d'exiger la confiance des autres, & que c'est un grand bien que l'on n'en ait pas pour nous.*

LA confiance qu'on a pour nous étant une marque d'amitié & d'estime, ce n'est pas merveille si elle flatte notre amour-propre, & si la reserve de ceux que nous croyons devoir avoir ces sentimens pour nous, le blesse & l'incommode. Mais la raison & la foi doivent nous donner des sentimens tout contraires, & nous persuader fortement que la reserve que les autres auront pour nous, nous est beaucoup plus avantageuse que leur confiance.

Quand il n'y en auroit point d'autre raison, sinon qu'il nous est utile d'être privés de ces petites satisfactions qui contentent & nourrissent notre vanité, elle nous devroit suffire pour nous porter à embrasser avec joie ces occasions d'une mortification spirituelle, qui nous pouroit être d'autant plus avantageuse, qu'elle combat plus directement la principale de nos passions. Mais il y en a encore plusieurs autres aussi solides & aussi impor

tantes que celle-là. Et en voici quelques-uns. 

Celui qui s'ouvre à nous, nous consulte en quelque sorte, & nous ne lui saurions parler après cela, sans prendre part à sa conduite, parcequ'il est comme impossible d'éviter que ce que nous dirons n'ait quelque rapport à ce qu'il nous aura découvert; & il ne se peut même que nous ne fassions par là quelque impression sur son esprit, parcequ'il est disposé par cette ouverture même à nous écouter & à nous croire. Or ce n'est pas un petit danger que d'être obligé de parler dans ces circonstances, parcequ'il faut beaucoup de lumiere pour le pouvoir faire utilement, & pour soi, & pour les autres. Souvent on ne fait qu'autoriser les gens dans leurs passions, parcequ'on est naturellement porté à ne les pas contrister, & l'on seconde ainsi le desir secret qu'ils ont de trouver des approbateurs de leur conduite, qui est ordinairement ce qui les porte à s'ouvrir.

Il y a peu de gens qui puissent recevoir l'effusion du cœur & de l'esprit des autres sans participer à leur corruption. On entre insensiblement dans leurs passions, on se prévient contre ceux contre qui ils sont prévenus : & comme la confiance qu'ils ont pour nous nous porte à

CHAP. VIII. croire qu'ils ne voudroient pas nous tromper, nous embrassons leurs opinions & leurs jugemens sans prendre garde qu'ils se trompent souvent les premiers. Et nous nous remplissons ainsi de toutes leurs fausses impressions.

On se charge souvent par là de diverses choses qu'il faut tenir secrettes: ce qui n'est pas un fardeau peu considerable, puisqu'il oblige à une application très incommode pour ne se pas laisser surprendre, & qu'il met souvent au hazard de blesser la verité. Et comme il arrive d'ordinaire que ces choses viennent à être sûes par diverses voies, le soupçon en tombe naturellement sur ceux à qui on en a fait confidence.

On contracte même par la confiance & l'ouverture des autres pour nous, quelque sorte d'obligation de s'ouvrir à eux & de s'y confier parce qu'on les choque si on ne les traite comme on en est traité: au lieu que ceux qui agissent avec plus de reserve, ne trouvent point mauvais qu'on en use de même à leur égard. Or cette obligation est souvent très-incommode, puisqu'on n'y sauroit manquer sans fâcher les gens, ni s'en acquiter sans se mettre en danger de leur nuire, ou de se nuire à soi-même, par l'abus qu'ils peuvent faire de ce qu'on leur découvre.

Enfin,

Enfin si nous, considerons de plus combien le plaisir que nous avons quand on se fie en nous, est peu réel & plein de vanité; combien il est injuste d'exiger des autres une chose qui doit être aussi libre que la découverte de ses secrets, & si nous nous faisons justice à nous mêmes, en reconnoissant que puisque l'on n'a pas d'ouverture pour nous, il faut qu'il y ait en nous quelque chose qui l'éloigne : il sera difficile que nous ne condannions ces dépits interieurs que la réserve nous cause, & que nous n'ayons honte de notre foiblesse.

---

## CHAPITRE IX.

*Qu'il faut souffrir sans chagrin l'incivilité des autres. Bassesse de ceux qui exigent la civilité.*

LA civilité nous gagne. L'incivilité nous choque. Mais l'une nous gagne, & l'autre nous choque, parceque nous sommes hommes, c'est-à-dire, tous vains & tous injustes.

Il y a très-peu de civilités qui nous doivent plaire, même selon la raison humaine, parcequ'il y en a très-peu qui soient sinceres & desinteressées. Ce n'est souvent qu'un jeu de paroles, & un exercice de

CHAP. IX.

vanité qui n'a rien de veritable & de réel. Se plaire en cela, s'est se plaire à être trompé. Car ceux qui nous en temoignent le plus en apparence, sont peut-être les premiers qui se moquent de nous si-tôt qu'ils nous ont quitté.

La plus sincere & la plus veritable nous est toujours inutile; & même dangereuse. Ce n'est tout-au-plus qu'un témoignage qu'on nous aime & qu'on nous estime. Et ainsi elle nous presente deux objets qui flatent notre amour-propre, & qui sont capables de nous corrompre le cœur.

Toutes celles qu'on nous rend nous engagent à des servitudes fâcheuses. Car le monde ne donne rien pour rien. C'est un commerce & une espece de trafic qui a pour juge l'amour-propre; & ce juge oblige à une égalité reciproque de devoirs, & autorise les plaintes que l'on fait contre ceux qui y manquent.

Les civilités nous corrompent même souvent le jugement, parcequ'elles nous portent souvent à préferer ceux de qui nous les recevons, à d'autres qui ont les qualités essencielles qui meritent notre estime.

Mais comme les civilités qu'on nous rend nous servent peu, l'incivilité nous fait peu de mal, & ainsi c'est une foiblesse extrême que d'en être choqué. Ce n'est

souvent qu'un défaut d'application, qui vient de ce que l'esprit est occupé à d'autres choses plus solides. Et ceux qui sont les moins exacts en civilités, sont souvent ceux qui ont plus de desirs effectifs de nous rendre des services réels & importans. CHAP. IX.

Quand même elle viendroit d'indifference & même de peu d'affection, quel bien nous ôte-t-elle ? Quel mal est-ce qu'elle nous apporte ? Et comment pouvons-nous esperer que Dieu nous remette ces dettes immenses dont nous lui sommes redevables par les loix inviolables de la justice éternelle, si nous ne remettons pas aux hommes de petites déferences qu'ils ne nous doivent que par des établissemens humains ?

Ce n'est pas que Dieu n'autorise ces établissemens, & qu'ainsi on ne se doive de la civilité les uns aux autres, même selon la loi de Dieu, comme nous l'avons montré dans la premiere partie de ce Traité.* Mais c'est une sorte de dette qu'il ne nous est jamais permis d'éxiger. Car ce n'est pas à notre merite qu'on la doit, c'est à notre foiblesse. Et comme nous ne devons pas être foibles, & que c'est par notre faute que nous le sommes, notre premier devoir consiste à nous corriger de cette foiblesse: & nous n'avons ja-

* v. chap. 5.

CHAP. X. maisdroit de nous plaindre de ce qu'on n'y a pas assez d'égard, & moins encore de souhaiter ce qui ne sert qu'à l'entretenir.

## CHAPITRE X.

*Qu'il faut souffrir les humeurs incommodes.*

CE n'est pas assez pour conserver la paix, & avec soi-même, & avec les autres, de ne choquer personne, & de n'exiger de personne, ni amitié, ni estime, ni confiance, ni gratitude, ni civilité; il faut encore avoir une patience à l'épreuve de toutes sortes d'humeurs & de caprices. Car comme il est impossible de rendre tous ceux avec qui on vit, justes, moderés & sans défauts, il faudroit desesperer de pouvoir conserver la tranquilité de son ame si on l'attachoit à ce moyen.

Il faut donc s'attendre qu'en vivant avec les hommes, on y trouvera des humeurs fâcheuses, des gens qui se mettront en colere sans sujet, qui prendront les choses de travers, qui raisonneront mal, qui auront un ascendant plein de fierté, ou une complaisance basse & desagreable. Les uns seront trop passionnés, les autres trop froids. Les uns contrediront sans rai-

son ; d'autres ne pourront souffrir qu'on les contredise en rien. Les uns seront envieux & malins ; d'autres insolens, pleins d'eux-mêmes, & sans égars pour les autres. On en trouvera qui croiront que tout leur est dû, & qui ne faisant jamais réflexion sur la maniere dont ils agissent envers les autres, ne laisseront pas d'en exiger des déferences excessives. CHAP. X.

Quelle esperance de vivre en repos si tous ces défauts nous ébranlent, nous troublent, nous renversent, & font sortir notre ame de son assiette ?

Il faut donc les souffrir avec patience & sans se troubler, si nous voulons posseder nos ames, comme parle l'Ecriture, & empêcher que l'impatience ne nous fasse échapper à tous momens, & ne nous précipite dans tous les inconveniens que nous avons representés. Mais cette patience n'est pas une vertu bien commune. De sorte qu'il est bien étrange qu'étant si difficile d'une part, & si utile de l'autre, on ait si peu de soin de s'y exercer, au même temps que l'on s'étudie à tant d'autres choses inutiles & de peu de fruit. *Luc 21. 19.*

Un des principaux moyens de l'acquerir, est de diminuer cette forte impression que les défauts des autres font sur nous. Et pour cela il est utile de considerer :

1. Que les défauts étant aussi communs

CHAP. X. qu'ils sont, c'est une sottise d'en être surpris, & de ne s'y pas attendre. Les hommes sont mêlés de bonnes & de mauvaises qualités. Il les faut prendre sur ce pié-là : & quiconque veut profiter des avantages que l'on reçoit de leur societé, doit se resoudre à souffrir en patience les incommodités qui y sont jointes.

2. Qu'il n'y a rien de plus ridicule que d'être déraisonnable, parcequ'un autre l'est, de se nuire à soi-même, parcequ'un autre se nuit, & de se rendre participant de toutes les sottises d'autrui, comme si nous n'avions pas assez de nos propres défauts & de nos propres miseres, sans nous charger encore des défauts & des miseres de tous les autres. Or c'est ce que l'on fait en s'impatientant des défauts d'autrui.

3. Que quelque grans que soient les défauts que nous trouvons dans les autres, ils ne nuisent qu'à ceux qui les ont, & ne nous font aucun mal, à moins que nous n'en recevions volontairement l'impression. Ce sont des objets de pitié, & non de colere, & nous avons aussi peu de sujet de nous irriter contre les maladies de l'esprit des autres, que contre celles qui n'attaquent que le corps. Il y a même cette difference, que nous pouvons contracter les maladies du corps malgré que nous en

ayons, au-lieu qu'il n'y a que notre volonté qui puisse donner entrée dans nos ames aux maladies de l'esprit. CHAP. X.

4. Nous ne devons pas seulement regarder les défauts des autres, comme des maladies, mais aussi comme des maladies qui nous sont communes. Car nous y sommes sujets comme eux. Il n'y a point de défauts dont nous ne soyons capables; & s'il y en a que nous n'ayons pas effectivement, nous en avons peut-être de plus grans. Ainsi n'ayant aucun sujet de nous préferer à eux, nous trouverons que nous n'en avons point de nous choquer de ce qu'ils font, & que si nous souffrons d'eux, nous les faisons souffrir à notre tour.

5. Les défauts des autres, si nous les pouvions regarder d'une vûe tranquile & charitable, nous seroient des instructions d'autant plus utiles, que nous en verrions bien mieux la difformité que des nôtres, dont l'amour-propre nous cache toujours une partie. Ils nous pourroient donner lieu de remarquer que les passions font d'ordinaire un effet tout contraire à celui que l'on prétend. On se met en colere pour se faire croire, & l'on en est d'autant moins cru qu'on fait paroître plus de colere, On se pique de ce qu'on n'est pas aussi estimé que l'on croit le mé-

CHAP. X.
riter, & on l'eſt d'autant moins qu'on cherche plus à l'être. On s'offenſe de n'être pas aimé; & en le voulant être par force, l'on attire encore plus l'averſion des gens.

Nous y pourrions voir auſſi avec étonnement, à quel point ces mêmes paſſions aveuglent ceux qui en ſont poſſedés: car ces effets qui ſont ſi ſenſibles aux autres, leur ſont d'ordinaire inconnus. Et il arrive ſouvent que ſe rendant odieux, incommodes & ridicules à tout le monde, ils ſont les ſeuls qui ne s'en apperçoivent pas.

Et tout cela nous pourroit faire reſſouvenir ou des fautes où nous ſommes autrefois tombés par des paſſions ſemblables, ou de celles où nous tombons encore par d'autres paſſions qui ne ſont peut-être pas moins dangereuſes, & dans leſquelles nous ne ſommes pas moins aveugles: & par là toute notre application ſe portant à nos propres défauts, nous en deviendrions beaucoup plus diſpoſés à ſupporter ceux des autres.

Enfin il faut conſiderer qu'il eſt auſſi ridicule de ſe mettre en colere pour les fautes & les bizarreries des autres, que de s'offenſer de ce qu'il fait mauvais temps, ou de ce qu'il fait trop froid ou trop chaud; parceque notre colere eſt auſſi peu

capable de corriger les hommes, que de faire changer les saisons. Il y a même cela de plus déraisonnable en ce point, qu'en se mettant en colere contre les saisons, on ne les rend ni plus ni moins incommodes; au-lieu que l'aigreur que nous concevons contre les hommes, les irrite contre nous, & rend leurs passions plus vives & plus agissantes.

Chap. XI.

---

## Chapitre XI.

### *CONCLUSION.*

Ce que nous avons vû jusqu'ici, suffit pour donner une legere idée des moyens qui peuvent servir à conserver la paix entre les hommes, & ils sont tous compris dans ce verset du Pseaume : *Pax multa diligentibus legem tuam, & non est illis scandalum.* Ceux *qui aiment votre loi jouissent d'une paix abondante, & ils ne sont point scandalisés.* Car si nous n'aimions que la loi de Dieu, nous nous rendrions attentifs à ne pas choquer nos freres; nous ne les irriterions jamais par des contestations indiscretes, & jamais leurs fautes ne nous seroient une occasion de colere, d'aigreur, de trouble & de scandale, puisque ces fautes ne nous empê-

*Ps.* 118. 165.

CHAP. XI. chent pas de demeurer attachés à cette loi, qu'elle nous oblige de les souffrir avec patience, & que c'est en particulier ce précepte de la tolerance chrétienne que l'Apôtre appelle la loi de JESUS-CHRIST. Galat. 6. 2. *Portez*, dit-il, *les fardeaux les uns des autres, & vous observerez la loi de* JESUS-CHRIST. Nous devons donc reconnoître que toutes nos impatiences, & tous nos troubles viennent de ce que nous n'aimons pas assez cette loi de la charité, que nous avons d'autres inclinations que celle d'obéir à Dieu, & que nous cherchons notre gloire, notre plaisir, notre satisfaction dans les creatures. Ainsi le principal moyen pour établir l'ame dans une paix solide & inébranlable : c'est de l'affermir dans cet unique amour qui ne regarde que Dieu en toutes choses, qui ne desire que de lui plaire, & qui met tout son bonheur à obéir à ses loix.





CINQUIE'ME TRAITE'

# DES JUGEMENS TEMERAIRES.

*Nolite ante tempus judicare, quoadusque veniat Dominus.*

Ne jugez point avant le temps jusqu'à ce que le Seigneur vienne. 1. *Cor.* 4. *v.* 5.

## CHAPITRE PREMIER.

*En quoi consiste l'injustice des jugemens temeraires. Ce qui en augmente ou diminue le peché.*



LEs jugemens temeraires étant toujours accompagnés d'ignorance, & de défaut de lumiere, enferment une injustice manifeste, & une usurpation présomtueuse de l'autorité de Dieu. Car il n'appartient qu'à la verité de juger, selon ce que JESUS-CHRIST dit dans l'Evangile,

CHAP. I. *Que le Pere a donné tout jugement à son Fils,* parcequ'il est la verité même. De sorte que les hommes ne peuvent se mêler de juger qu'autant que ce Fils leur en donne le droit en les éclairant par la verité : & entreprendre de juger sans la connoître, c'est renverser l'ordre de Dieu, c'est usurper injustement la fonction de JESUS-CHRIST, & l'exercer d'une maniere essenciellement contraire à la loi éternelle : puisque JESUS-CHRIST même n'est le juge des hommes, que parcequ'il est la verité entant que Dieu, & qu'il a été rempli entant qu'homme, de grace & de verité.

*Joan. 5. 27.*

*Ioan. 1. 14.*

Ainsi le jugement témeraire est du nombre des actions qui sont essenciellement mauvaises, & qu'aucunes circonstances ne sauroient rendre excusables, parcequ'il est directement opposé à la justice éternelle. Ce peché peut néanmoins recevoir differens degrés, & être tantôt plus grand & tantôt moindre, selon la qualité de son objet, selon les causes dont il naît, & les effets qu'il produit

La qualité de l'objet l'augmente ou le diminue, parceque plus les choses sont importantes, plus on est obligé d'être retenu & reservé dans les jugemens que l'on en fait : & ainsi on est plus coupable d'en juger témerairement.

Les causes dont il naît le rendent plus

ou moins grand ; parceque l'ignorance qui en eſt inſeparable, eſt plus ou moins mauvaiſe ſelon les cauſes qui la produiſent, qui peuvent être fort differentes. 

On y tombe quelquefois par une ſimple précipitation, qui fait prendre pour certain ce qui ne l'eſt pas. Quelquefois c'eſt par une attache préſomtueuſe à nos ſentimens, qui empêche de les examiner avec le ſoin qui ſeroit neceſſaire pour diſcerner la verité d'avec l'erreur. Mais la plus ordinaire ſource de cette ignorance, toujours jointe aux jugemens témeraires, c'eſt la malignité & l'averſion particuliere qu'on ſe trouve avoir pour ceux dont on juge de la ſorte.

Car c'eſt cette diſpoſition qui nous fait voir en eux des taches & des défauts, qu'un œil ſimple n'y decouvriroit jamais.

C'eſt elle qui applique notre eſprit à toutes les choſes qui le peuvent porter à en faire un jugement deſavantageux, & qui le detourne de tout ce qui nous en pourroit faire juger favorablement. C'eſt elle qui nous fait ſentir vivement les moindres conjectures, & qui groſſit à nos yeux les apparences les plus legeres. C'eſt elle qui nous fait deviner leurs intentions cachées, & penetrer le fond de

CHAP. I. leurs cœurs. Nous les croyons coupables, parceque nous serions bien-aises qu'ils le fussent, & que tout ce qui tend à nous en persuader, nous plaît & nous entre aisément dans l'esprit. Or qui doute qu'une source si corrompue n'empoisonne tout ce qui en sort, & ne rende & notre ignorance & les jugemens qui en naissent beaucoup plus mauvais & plus desagreables à Dieu, que s'ils avoient un autre principe?

Mais ce qui met encore une plus grande inégalité entre les jugemens, c'est qu'il y en a dont les suites sont terribles. Car les divisions & les haines qui troublent la societé humaine, & éteignent la charité, ne viennent d'ordinaire que de quelques paroles indiscretes qui nous échappent: & ces paroles indiscretes viennent des jugemens téméraires qu'on a formés interieurement dans son esprit. On commence par juger témérairement du prochain, ce qui est déja un trés grand mal; ensuite par une effusion naturelle à l'homme, on en parle témérairement, & ces paroles se communiquant des uns aux autres, corrompent souvent par un malheureux progrés une infinité d'esprits. De sorte qu'un seul jugement téméraire sera peut-être la premiere cause de la damnation de plusieurs personnes.

Il faut remarquer de plus, que nous n'en demeurons pas d'ordinaire aux simples jugemens. Nous passons des pensées de l'esprit aux mouvemens du cœur. Nous concevons de l'aversion & du mépris pour ceux que nous avons legerement condannés, & nous inspirons ces mêmes sentimens aux autres. Ainsi nous éteignons quelquefois en eux & en nous la charité qui est la vie de nos ames. CHAP. I.

Ce n'est pas encore tout. Nous ne nuisons pas seulement par là à ceux qui entrent dans nos sentimens & qui les approuvent: mais nous faisons souvent encore plus de mal à ceux qui ne les approuvent pas, quand ils y sont interessés. Car lorsqu'ils viennent à connoître ces jugemens, notre injustice les irrite & leur donne une aversion violente contre ceux qui les approuvent.

---

## CHAPITRE II.

*Jugemens temeraires, sources de préventions. Mauvais effets de ces préventions. Tout le monde s'imagine en être exemt.*

Les jugemens temeraires sont les sources de ce qu'on appelle préventions; ou plutôt les préventions ne sont que des

CHAP. II. jugemens témeraires que l'on fait de l'esprit, de la disposition, ou des intentions des autres, dont on se laisse fortement préoccuper; car au-lieu qu'il n'y a point de peintre qui voulût entreprendre de faire le portrait d'un visage sur la description qu'on lui en feroit en passant, nous nous formons souvent en nous-mêmes le portrait des gens sur des discours inconsiderés qu'on aura faits devant nous, ou sur quelque action passagere. Et après avoir conçu ces impressions, nous y ajoutons ensuite toutes les autres actions: & cette idée nous sert de clef pour expliquer tout le reste de leur conduite, & de regle pour nous conduire à leur égard. Ainsi comme nous en avons mal jugé, nous nous conduisons aussi mal en leur endroit, & nous les traitons d'une maniere qui leur fait connoître notre prévention, & qui leur donne à leur tour de l'éloignement de nous.

Ces préventions causent par-tout de grans desordres: mais il n'y a point de lieux où elles soient si sensibles que dans les monasteres: Car comme les personnes qui s'y sont retirées, sont separées de la plupart des objets du monde, elles s'appliquent aussi plus que les autres à ce petit nombre d'objets qui leur sont presens; & elles sentent d'une maniere bien

plus vive les jugemens désavantageux que ceux de leur societé font d'elles, parce-qu'elles sont moins distraites & moins partagées, & que ce qu'elles ont d'amour-propre se réunit tout entier contre cet objet qui les choque. C'est ce qui fait souvent que les discours qui occuperoient peu des gens du monde, remplissent entierement l'esprit des personnes retirées; & les affligent sensiblement. Une Religieuse qui croit que sa Superieure est prévenue contre elle, en est quelquefois plus touchée, que les gens de la Cour ne le sont lorsqu'ils croient que le Roi est prévenu contr'eux.



C'est une des plus grandes peines & des plus grandes tentations de toutes les societés, & contre laquelle ceux qui s'y engagent devroient le plus se fortifier par des réflexions & des prieres continuelles. Car s'ils sont si sensibles quand ils s'imaginent qu'on est prévenu contr'eux, & si cela leur renverse l'esprit & les jette dans l'abattement, il y a souvent beaucoup de péril pour eux dans ces asyles mêmes, & dans ces villes de refuge où ils se retirent pour éviter les périls du monde; parce-qu'il est difficile qu'ils évitent ces inconveniens, & qu'il est si ordinaire aux personnes-même vertueuses de se prévenir, que nous ne devons pas nous promettre

CHAP. III. qu'ils ne le feront jamais contre nous. De sorte qu'il vaut beaucoup mieux faire son compte sur cela, & se préparer à souffrir leurs préventions.

Mais quoiqu'il y ait beaucoup de faute dans ceux qui sont trop ébranlés par l'imagination qu'on est prévenu contre eux, il y en a encore plus dans ceux qui se previennent effectivement, puisqu'ils sont chargés de leur propre faute, & de celle des autres; & qu'ils donnent par là occasion à de grans desordres, sur-tout dans les maisons Religieuses. Car souvent les froideurs y degenerent en aversions, les aversions en cabales, & les cabales en divisions, qui aboutissent à un renversement entier de toutes choses.

Peut-on assez apprehender un peché qui fait de si étranges ravages; & y a-t-il personne qui n'ait sujet de craindre qu'à l'heure de la mort Dieu ne lui impute une suite malheureuse de crimes qui ne seront que l'effet des jugemens témeraires qu'il aura faits? Cependant la verité est qu'il y a peu de fautes qu'on apprehende moins que celles-là. Chacun agit comme s'il étoit infaillible & incapable de se prévenir & de se tromper. Et au même tems qu'on reconnoît combien ce défaut est commun, & qu'on en accuse fort souvent les autres, on s'imagine presque

toujours en être exemt. La raison en est qu'il est presque toujours aussi caché à ceux qui y tombent à l'égard des autres, comme il leur est visible quand on y tombe à leur égard ; parceque l'amour-propre produit également ces deux effets, de nous le cacher en nous, & de nous le découvrir dans les autres. Ainsi comme les discours generaux que l'on fait incommodent peu la cupidité, parcequ'elle ne s'y croit pas interessée, ils servent aussi fort peu, parceque nous les appliquons toujours plutôt aux autres qu'à nous. CHAP. III.

## CHAPITRE III.

*Comme on se cache à soi-même ses jugemens témeraires. Remede de ce mal. Ne pas voir ce qui ne nous est pas nécessaire.*

LA maniere dont on se cache à soi-même la témerité de ses jugemens, est très-fine & très-difficile à éviter. Car c'est par le mauvais usage qu'on fait d'une maxime véritable en soi, quand on la regarde en general, mais dont on abuse en particulier d'une maniere imperceptible. Cette maxime est, qu'il est bien défendu de juger, mais qu'il n'est pas

CHAP. III. défendu de voir, c'est-à-dire, de se rendre à l'évidence. Ainsi en prenant nos jugemens pour des vûes & des évidences, nous nous croyons à couvert de tout ce que l'on dit contre la temerité des jugemens. Nous ne jugeons jamais, nous voyons. Toutes nos imaginations sont des verités évidentes; & par là nous étouffons tous les reproches que notre conscience nous pourroit faire.

Mais si l'amour-propre ne nous rendoit point aveugles, il seroit bien facile de nous faire entrer dans une juste défiance de cette évidence prétendue: car il ne seroit besoin pour cela que de nous obliger à faire réflexion sur ceux que nous croyons coupables de témerité dans les jugemens qu'ils font de nous, & de nous y faire remarquer toutes les mêmes dispositions sur lesquelles nous prétendons nous justifier. Ils prennent aussi bien que nous leurs jugemens les plus témeraires pour des vûes d'une verité évidente. Qui nous assurera donc que nous n'en fassions pas de même, & que nous soyons les seuls exemts de cette illusion commune?

La juste crainte que nous devons avoir de nous tromper aussi-bien que les autres, nous oblige donc de prendre pour nous-mêmes les avis que nous donnerions à ceux qui se laissent aller à des jugemens

témeraires, ſous prétexte qu'il eſt permis de voir, quoiqu'il ne ſoit pas permis de juger. Nous leur dirions ſans doute que puiſqu'il y a une infinité de gens qui ſe trompent, en s'imaginant qu'ils ne jugent pas, & qu'ils ne font que voir ce qui eſt, la prudence chretienne veut qu'on évite ces mêmes vûes lorſqu'elles ne ſont pas neceſſaires, parcequ'elle défend de s'expoſer témerairement au danger. Celui qui croit voir, peut ſe tromper, en prenant pour vûe ce qui n'eſt en effet qu'un jugement témeraire. Mais celui qui ne voit point, & qui ne s'applique point à voir, ne ſe trompe point, parcequ'il ne juge point. Il faut donc prendre ce parti toutes les fois que nous ne ſommes pas obligés de voir. 

On dira ſans doute qu'il ne dépend point de nous de voir ou de ne voir pas; que c'eſt un effet neceſſaire des objets qui frappent notre eſprit, & qui y font quelquefois une impreſſion ſi vive, qu'il eſt impoſſible qu'il y réſiſte. Mais cela n'eſt pas generalement véritable, ou plutôt il eſt rare qu'il le ſoit, parcequ'il n'y a que peu d'objets dont l'eſprit ſoit ſi vivement frappé, qu'il ſoit forcé de prendre parti & de juger. Il faut au contraire le plus ſouvent qu'il s'applique à conſiderer les choſes, & c'eſt cette application

CHAP. III. volontaire aux défauts des autres, que la prudence chrétienne doit retrancher dans les personnes qui ne sont pas obligées par leur charge de veiller à les corriger.

Or quiconque sera fidelle à ne laisser pas aller son esprit à ces réflexions inutiles sur les actions d'autrui, sera rarement en état de ne se pouvoir defendre d'en juger. Car il y a des raisons generales qui nous portent à douter des choses que nous n'avons pas examinées avec soin. Et comme c'est une réponse fort raisonnable que de dire à ceux qui nous en demanderoient notre avis, que nous n'y avons pas assez pensé; il n'est pas moins raisonnable de nous le dire à nous-mêmes, & de suspendre notre jugement par cette considération generale qu'il ne faut juger qu'aprés avoir pensé toutes choses, & que nous ne l'avons pas fait.

On peut donc déja convaincre d'un grand défaut, ceux qui se défendent par cette prétendue maxime, qu'il est permis de voir, quoiqu'il ne soit pas permis de juger, en leur montrant qu'ils sont témeraires de s'être appliqués à considerer ce qu'ils prétendent voir dans les autres, & que la charité qu'ils se doivent à eux-mêmes les obligeoit d'en détourner la vûe, afin de pouvoir suspendre leur jugement.

Mais il y a encore un autre devoir plus certain & plus palpable, qui retranche une grande partie des maux qui causent les jugemens témeraires. C'est que quelque évidence que nous croiyons avoir des défauts du prochain, la prudence chrétienne nous défend de les faire connoître aux autres, lorsque nous n'y sommes point engagés par notre charge, ou qu'il n'y a point d'utilité évidente qui nous y oblige. Par ce moyen quand nous en aurions jugé témerairement, nous n'aurions à rendre compte que de notre témerité, sans nous rendre encore coupables des mauvais effets qu'elle peut produire dans les autres.



Cette pratique ne va pas seulement à régler les paroles, & à retrancher les suites des jugemens témeraires; elle sert encore infiniment à régler l'esprit, & à corriger la témerité de ses jugemens dans la source même. Car on ne permet gueres à son esprit de juger des défauts des autres que pour en parler; & si l'on n'en parloit point, on cesseroit insensiblement de s'appliquer à en juger. Outre qu'en en parlant on s'y interesse, on s'engage à soutenir ce qu'on en a dit, & l'on se rend par là moins susceptible de tout ce qui pourroit servir à détromper.

## Chapitre IV.

*Autres remedes contre les jugemens téméraires. Corriger la malignité, la précipitation & l'attache à nos sens.*

Mais comme il y a des rencontres où il n'est pas possible de ne se pas appliquer aux défauts qui sont comme exposés aux yeux; qu'il est difficile en d'autres de s'exemter d'en parler, & qu'il y a même des personnes qui sont obligées à l'un & à l'autre par le devoir de leur charge; il faut encore trouver d'autres remedes contre le danger des jugemens temeraires.

Les plus utiles sans doute, seroient de remedier aux sources qui les produisent, dont les principales sont, comme nous avons dit, la malignité, la précipitation, & l'attache à notre sens.

On remedie à la malignité en se remplissant le cœur de charité, & en l'y attirant du ciel par les voies que l'Ecriture nous en ouvre. On y remedie en faisant souvent réflexion sur les vertus & les bonnes qualités des autres; en détournant sa vûe de leurs défauts; en s'appliquant beaucoup à soi-même & à ses propres miseres.

On

On remedie à la précipitation, en s'accoutumant à aller moins vîte dans ses jugemens, & à prendre plus de tems pour considerer les choses; en pensant que ce qui est vrai aujourd'hui le sera tout autant demain, & qu'ainsi il ne nuira de rien de prendre plus de tems pour l'examiner: en moderant & arrêtant l'impetuosité de son esprit & la legereté de sa langue dans les choses même évidentes, pour l'accoutumer à ne se pas précipiter dans les choses douteuses & obscures.

CHPA. IV.

On remedie à l'attache à son sens par les réflexions continuelles qu'on doit faire sur la foiblesse de son propre esprit, & par l'experience de ses égaremens & de ceux des autres. Et une des choses les plus utiles que l'on pourroit faire pour en profiter, seroit de tenir registre des surprises où l'on se seroit engagé en suivant trop legerement ses impressions. Je dis qu'il en faudroit tenir registre, & le repasser souvent par sa memoire, comme un objet humiliant. Mais notre amour-propre fait tout le contraire. Il efface de notre esprit tous les jugemens témeraires où notre présomtion nous engage, & il nous conserve une vive idée de ceux qui, quoique peut-être témeraires en eux-mêmes, se sont trouvés veritables par hazard. Nous sommes ravis de dire: Cette

CHAP. IV. personne ne m'a point trompé; je l'ai toujours connue telle qu'elle étoit ; jamais je n'en ai pu avoir bonne opinion. Et nous ne nous disons jamais à nous-mêmes : Je me suis bien trompé en telle & telle occasion. J'ai soupçonné telle & telle personne de certains défauts sur des apparences que j'ai reconnues depuis très-fausses. J'ai suivi légerement en telle & telle occasion l'impression qu'on m'a voulu donner, & j'ai reconnu depuis que j'avois mal fait de la recevoir si facilement sans en chercher d'autres preuves.

## CHAPITRE V.

*Comment il faut combattre directement la temerité de nos jugemens.*

C'Est par ces moyens & par d'autres semblables, que le desir de se corriger fait inventer à ceux en qui il est vif & sincere, que l'on peut remedier aux causes des jugemens téméraires : mais il faut aussi les combattre plus directement, en s'appliquant à les découvrir par la lumiere de la verité.

On trouvera dans cette recherche, qu'il y a d'ordinaire quelque chose de

clair dans ce qui nous engage dans l'erreur : mais que notre temerité consiste en ce que notre jugement va plus loin que notre vûe, & que nous ne prenons pas garde que nous y enfermons des choses que nous ne voyons pas, c'est-à-dire, qui ne sont pas évidentes.

On condanne par exemple, certaines actions, parcequ'il est clair qu'elles sont ordinairement mauvaises, & l'on ne prend pas garde qu'elles peuvent être accompagnées de quelques circonstances extraordinaires qui les justifient.

Or pour juger équitablement, il ne suffit pas de connoître la verité dans de certaines bornes, il la faut connoître dans toute son étendue. Ainsi quand il s'agit de condanner quelque action ou quelque autre chose ; il faut se demander à soi-même si cette action ou cette chose ne peut être bonne en aucune rencontre, & examiner ensuite, non pas si les circonstances qui la pourroient rendre bonne s'y trouvent effectivement, mais si l'on est bien assuré qu'elles ne s'y trouvent pas.

Car il faut toujours avoir dans l'esprit qu'il suffit pour ne pas juger, de n'être pas assuré de la faute : mais que pour juger il faut qu'il ne manque rien à la certitude que nous en avons.

CHAP. V.

Si l'on avoit soin de se faire souvent ces sortes de questions, on retrancheroit une grande partie des jugemens téméraires, qui ne se cachent à nous, que parceque nous ne voulons pas y faire réflexion.

De plus, comme l'on fonde souvent ses jugemens sur les propositions generales, qui ne sont vraies qu'avec de certaines limitations, souvent aussi on devine témerairement les intentions cachées, en supposant qu'une action exterieure dont on est choqué, a été faite par un certain dessein, & l'on ne prend pas garde qu'une même action exterieure peut naître d'un grand nombre d'intentions differentes, & que nous sommes même incapables de comprendre la diversité infinie des ressorts & des vûës qui l'ont pu produire.

C'est pourquoi il n'y a point de jugemens plus visiblement téméraires, que ceux par lesquels nous prétendons penetrer ainsi les motifs & les intentions des autres, principalement lorsque nous leur en attribuons qu'ils desavouent: & l'on peut dire même qu'il y a quelque chose de plus injurieux à Dieu dans ces sortes de jugemens que dans les autres, parcequ'il s'est particulierement reservé la connoissance du secret des cœurs, &

qu'il ne l'a donnée ni aux démons ni aux Anges mêmes, ſelon les Peres. CHAP. V.

Il arrive encore ſouvent que ne ſe trompant pas abſolument en condannant certaines choſes, parcequ'elles ſont en effet mauvaiſes, on porte néanmoins ſon jugement trop loin, en déterminant en quel degré elles le ſont, & c'eſt une témerité viſible. Car il n'y a que Dieu qui ſache la meſure de nos fautes, y ayant mille choſes inconnues aux hommes qui les diminuent ou les augmentent. Souvent ce que nous prenons pour un grand peché n'en eſt pas un ſi grand qu'on le croit, parceque le défaut de lumiere, l'inapplication, la bonne intention, les tenebres d'une tentation violente, le rendront beaucoup moindre devant Dieu; & ſouvent au-contraire des fautes que l'on regarde comme très-legeres ſont très-conſiderables au jugement de Dieu par le mauvais fond dont elles naiſſent.

C'eſt encore une eſpece de jugement témeraire, lorſque l'on regarde certaines fautes dans le prochain comme fixes & ſubſiſtantes, quoique l'on ne ſoit pas aſſuré ſi elles ſubſiſtent à l'égard de Dieu, & ſi elles ne ſont point ou détruites par la penitence, ou couvertes par une abondance de charité. Car c'eſt encore paſſer

CHAP. V. les bornes de la lumiere humaine, & juger de ce que l'on ne voit pas. Tout ce que l'on peut dire de ces personnes, en cas que l'on soit obligé d'en parler, c'est qu'elles ont commis telle ou telle faute: mais qu'on ne voit pas si elles ne la réparent point par la penitence, par la charité, & par les autres voies que Dieu nous a données pour les effacer. Ainsi les jugemens que nous faisons, ou que cette personne est très-coupable, ou qu'elle est moins agreable à Dieu qu'une autre, sont témeraires & injustes.

Car il faut remarquer qu'ordinairement on ne se contente pas de juger des actions particulieres, mais que l'on forme un jugement absolu des personnes mêmes. On regarde les unes comme imparfaites & méprisables, & les autres comme dignes d'estime. On dit des unes qu'elles ne sont bonnes à rien, & l'on releve les autres comme de fort grans sujets. Or souvent il n'y a rien de plus témeraire que ces sortes de jugemens. Car il y a des personnes qui font peu paroître ce qu'elles ont de bon, & d'autres où il paroît plus de bien qu'elles n'en ont. Il y en a qui ont des défauts plus visibles & plus importuns aux autres, qui ne laissent pas d'avoir un fond de lumiere & d'équité, & une attache à

leurs devoirs essenciels qui les soutient dans les occasions importantes : & d'autres au-contraire qui faisant peu de fautes exterieures, ont un certain défaut de raison & de lumiere, ou certains interêts secrets qu'elles ne connoissent pas elles-mêmes, qui produisent de grans renversemens dans les grandes occasions. Il n'y a que Dieu qui puisse discerner ces differentes dispositions : mais plus les hommes sont obligés de reconnoître leur ignorance & leurs ténebres en ce point, plus ils devroient être retenus dans la comparaison qu'ils font des personnes, & dans les jugemens qu'ils en portent sur leurs actions particulieres. CHAP. V.

---

## CHAPITRE VI.

### *Combien il est difficile d'éviter les jugemens téméraires quand on les fonde sur des rapports.*

S'Il est difficile d'éviter la témerité des jugemens, lorsqu'on est soi-même témoin des choses dont on juge, & que l'on se fonde sur sa propre lumiere ; il l'est encore beaucoup plus quand on se fonde sur le rapport & sur la lumiere des autres. Car outre qu'on en a bien

CHAP. VI.
moins d'évidence, on se laisse encore aller avec plus de liberté à juger, comme si le peché ne regardoit que celui qui forme le premier jugement, & qui le communique aux autres. Cependant il n'en est pas ainsi. Les rapports qu'on nous fait du prochain ne tiennent lieu que de signes sur lesquels nous devons juger. Il y en a de certains & d'incertains. Et comme l'on peut s'arrêter à ceux que l'on a droit de juger certains, c'est aussi juger témerairement que de juger sur ceux qui ne le sont pas.

Or non-seulement il y a des rapports incertains, mais ils le sont presque tous. Et dès qu'on approfondit les choses on ne manque gueres de trouver du plus ou du moins. La passion & le peu de justesse d'esprit altere presque toujours la verité dans les discours que les hommes font les uns des autres. Ceux qui paroissent les plus sinceres, & que l'on ne sauroit soupçonner de mensonge & d'imposture ne laissent pas de nous tromper, parcequ'ils se trompent souvent les premiers. Il y en a qui mêlent par tout leurs réflexions & leurs jugemens, comme des faits ; & qui ne distinguant point entre ce qu'il y a d'effectif dans les choses qu'ils raportent, & les raisonnemens qu'ils font sur ces mêmes choses, ne font de tout cela

qu'un même corps d'histoire. Ainsi on ne peut presque faire aucun fondement certain sur ce que les hommes rapportent: & comme on est témeraire quand on juge sur des signes incertains, & que la plupart des rapports sont de ce genre, il s'ensuit que la plupart des jugemens fondés sur ces rapports sont témeraires. CHAP. VII.

## CHAPITRE VII.

*Résolution d'une difficulté qui semble obliger les hommes à ne juger jamais sur des rapports.*

IL semble qu'on doive conclure de là qu'il ne faut donc croire les hommes en rien, & qu'il faut tout examiner par soi-même quand on ne peut pas s'abstenir de juger. Cependant il est clair que le commerce de la vie & la societé établie entre tous les hommes ne le permettent pas. Il faut nécessairement fonder sur le rapport des hommes une infinité de choses, & même les plus importantes, jusqu'à décider souvent par là de leur vie & de leur mort. On condanne un homme à la mort sur la déposition de deux témoins. On reçoit les uns aux charges de l'Eglise & de l'État, & on en exclut les au-

CHAP. VII. tres sur les témoignages qu'on en rend. Et ces témoignages ne sont que des rapports, entre lesquels on ne peut nier qu'il n'y en ait de fort incertains. Comment donc accorder l'obligation indispensable de ne juger que sur des signes certains, avec la necessité où l'on est de s'arrêter souvent aux rapports que les hommes font les uns des autres ?

Cette difficulté se résout en distinguant la lumiere suffisante pour agir, de celle qui est necessaire pour porter un jugement absolu de la verité des choses. Il suffit pour fonder sa conduite sur un rapport, de n'avoir pas de moyen pour s'éclaircir davantage de la verité, & d'être obligé néanmoins d'agir. Je suis obligé de pourvoir à une charge. On me presente un homme dont des gens de bien me rendent de bons témoignages. Je sai que ces témoignages sont incertains, & je les prens même pour tels : mais parceque je n'ai point de voie pour avoir une plus grande certitude, celle-là doit suffire pour me déterminer à agir, supposé qu'il soit necessaire que je le fasse. Et ce jugement sur lequel ces sortes d'actions sont fondées n'est point incertain, parcequ'il n'enferme autre chose, sinon que l'on a pris les plus grandes assurances qu'on a pu du merite de ceux qu'on choisit.

Ainsi un juge qui condanne un accusé, ne fait point de jugement témeraire, quand même il condanneroit un innocent, parcequ'il ne juge pas absolument qu'il soit coupable, mais seulement qu'il est convaincu de l'être selon les formes de la justice.

Ainsi une Abbesse qui exclut une fille d'un Monastere sur le témoignage de celle à qui la conduite de cette fille a été commise, ne fait point de jugement témeraire, parcequ'elle ne juge pas absolument que cette fille merite l'exclusion, mais seulement que celle à qui elle s'en doit rapporter en ayant ainsi jugé, la volonté de Dieu n'est pas qu'elle demeure dans ce Monastere.

On peut juger de même, qu'il n'est pas de la prudence de se servir de telles & telles personnes dont on aura entendu faire quelque rapport desavantageux, sans juger pour cela que le rapport soit veritable. Il suffit que nous ne sachions pas qu'il soit faux, pour nous donner droit d'user de cette précaution.

Car il faut mettre une très-grande difference entre les jugemens absolus, par lesquels on condanne une personne, & les précautions raisonnables dont on peut user à son égard sans en juger. Il faut une certitude entiere pour la condan-

CHAP. VII. nation absolue ; mais les signes & les preuves apparentes sont des motifs suffisans pour prendre de justes précautions.

On m'a dit, par exemple, qu'un homme est un fourbe, & ceux qui me l'ont dit, sont des gens croyables. Je n'ai pas droit pour cela de le condanner, ni de le traiter de fourbe & d'infidelle. Mais il ne m'est pas deffendu de craindre de m'engager avec lui, & d'y regarder de plus pres que je ne ferois en traitant avec un autre.

A la verité il est injuste de former un jugement absolu qu'un homme est coupable, sur un signe qui n'est pas certain ; mais il est impossible aussi de le juger certainement innocent, lorsqu'il y a contre lui des conjectures assez fortes & que rien ne détruit. Or les rapports des personnes que l'on croit sinceres, tiennent lieu de conjectures. Ils mettent donc necessairement l'esprit dans le doute & quand on y est, il n'est pas défendu d'agir conformement à cet état, quoiqu'il ne soit pas permis de juger absolument en cet état.

Voilà le parti qu'il y a à prendre dans ces rencontres où l'on est forcé d'agir, quoiqu'on n'ait point de lumiere certaine dans l'esprit ; mais hors de cette necessité, il faut ordinairement peu déferer aux

rapports qu'on nous fait, parcequ'il y en a peu d'exactement veritables, comme l'experience nous le confirmeroit incessamment, si nous avions soin de le remarquer. On doit même souhaiter de ne se trouver jamais obligé d'agir sur ces sortes de fondemens. On doit ajoûter le moins de croyance que l'on peut à ces rapports, & tenir toujours son esprit dans la disposition de recevoir avec joie une impression contraire, au cas qu'il arrive par quelque rencontre que l'on apprenne quelque chose qui les détruise.

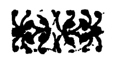


Mais quoique la défiance qu'on peut concevoir sur les rapports qu'on nous fait des actions du prochain, ne soit pas absolument défendue, comme je l'ai déja dit, & qu'elle soit inévitable & involontaire, il n'est pas toujours permis de la communiquer aux autres, parcequ'il y a peu de gens qui en demeurent là, & qui ne portent la défiance jusqu'à la condannation, & qu'il y en a encore moins qui se puissent empêcher d'en faire part à d'autres à leur tour. Outre qu'on ne repare pas aisément ces impressions desavantageuses, comme on y est obligé, quand on vient à être éclairci de l'innocence de ceux qu'on a ainsi decriés ; & que l'esprit de ceux qui ont été frappés de ces soupçons y conserve toujours de la pente, & est porté à

CHAP. VII.

prendre en mauvaise part des actions indifferentes d'elles-mêmes, & à les rapporter à la prévention qu'on lui a donnée. Ainsi il faut de grandes raisons pour être en droit de communiquer à d'autres ces bruits & ces rapports qui ne sont pas tout-à-fait certains, & qui donnent lieu de concevoir des soupçons. Il faut que celui à qui on les découvre ait un interêt notable d'en être averti. Il faut que l'on soit assuré de sa discretion, & que de plus on ait soin de parler de telle maniere & avec tant de moderation qu'on ne le porte pas à former un jugement fixe & arrêté.

Voilà une partie de ce que l'on peut dire sur ces sortes de jugemens témeraires, dont les personnes de pieté font scrupule quand ils s'apperçoivent qu'ils y sont tombés. Mais il y en a d'autres ausquels on ne fait presque point de réflexion, qui ne laissent pas d'être aussi dangereux, & qui ne corrompent gueres moins l'esprit de ceux à qui on les communique.



## CHAPITRE VIII.

*Qu'il n'est pas permis de juger témerairement des morts ni de nous-mêmes. Qu'il n'est pas permis non plus de juger témerairement en bien. Mauvaises suites de ces jugemens témeraires en bien.*

PRemierement on s'imagine que les jugemens témeraires ne se doivent éviter qu'à l'égard des vivans, & qu'après que les gens sont morts, ils sont comme en proie aux jugemens des hommes, parceque ces jugemens ne sont plus capables de leur nuire. Mais cette pensée est très-fausse, aussi bien que les raisons dont on se sert pour la colorer. Le jugement témeraire est mauvais essenciellement, parcequ'il est contraire à la verité de Dieu: & cette raison a lieu aussi-bien à l'égard des morts que des vivans. Il n'est pas vrai de plus que nous soyons entierement separés d'eux. Si le commerce que nous avons ici entre nous est cessé à leur égard; la liaison que nous avons avec eux ne laisse pas de subsister. Ils sont toujours nos freres & membres du même corps quand ils sont à Dieu, comme nous le devons présumer: & tant s'en faut que nous ayons plus de

CHAP. VIII. droit de les condanner, parcequ'ils sont morts, que nous en avons au-contraire beaucoup moins, puisque le temps de l'autre vie est proprement celui où Dieu exerce son jugement, & où celui des hommes n'a point de lieu.

2. Non seulement il nous est deffendu de juger des autres, soit qu'ils soient morts ou vivans, parcequ'ils ont leur Juge, qui est Dieu: mais il nous est même défendu de juger de nous-mêmes dans les choses où nous ne nous connoissons pas. Il s'en passe une infinité de cette sorte dans notre cœur qu'il faut abandonner au jugement de Dieu, parceque nous ne ferions que nous embarasser inutilement si nous les voulions discerner, & qu'il ne nous est jamais permis de passer dans nos jugemens les bornes de notre lumiere. Il y a seulement cette difference entre la disposition où nous devons être à notre égard sur ce point, & celle où nous devons être pour les autres que nous devons desirer de nous connoître dans tous nos défauts, & que nous devons au-contraire être bien aises de n'avoir point à juger des autres, & d'ignorer tout ce qui nous obligeroit de les condanner. Il faut que ce soit les ténebres involontaires où nous sommes plongés, qui nous empêchent de nous juger nous-mêmes, & il faut au-

contraire que ce soit l'évidence qui nous force de juger des autres. Mais soit à l'égard des autres, ou de nous-mêmes, nous sommes obligés par une même loi, de ne point juger de ce que nous ne connoissons pas avec assurance, & de rendre ce respect à la verité de Dieu, de lui reserver le jugement des choses obscures. CHAP. VIII.

3. On croit ordinairement que les jugemens témeraires ne sont blâmables que lorsque l'on juge en mal, & que l'on condanne le prochain : & on ne fait aucun scrupule de juger témerairement en bien, parcequ'il n'y a point en cela de malignité. Mais si c'est une moindre faute, c'en est une néanmoins, parceque c'est toujours une action contraire à la verité & à la raison.

Il y a un milieu entre juger en mal & juger en bien, qui est de ne juger point: entre blâmer & louer, qui est de ne faire ni l'un ni l'autre. Il faut de la connoissance pour juger en mal, il en faut aussi pour juger en bien & pour louer, & ainsi ce qui convient à ceux qui n'en ont point c'est de suspendre leur jugement.

Car outre le respect que nous devons à la loi éternelle, qui nous oblige de regler nos paroles selon notre lumiere, & de n'aller jamais au-delà, nous sommes encore obligés à cette reserve par l'inte-

CHAP. VIII. rêt du prochain. Puisque souvent on ne lui nuit pas moins par les louanges témeraires, que par des condannations mal fondées. Parceque ces louanges inconsiderées portent à imiter ceux dont on fait tant d'état ; & qu'on croit ne pouvoir manquer en suivant leur exemple ou leurs maximes : & c'est proprement autoriser leurs défauts, & les rendre contagieux.

Il ne faut donc pas croire que ce soit une petite faute que de louer un Ecclesiastique qui ne reside pas, qui amasse du bien, ou qui vit dans les divertissemens du monde, principalement si on le loue en general, & que ces louanges ne soient pas bornées à quelques actions, ou à quelques qualités particulieres qui les meritent.

C'en est aussi une fort grande que de louer la pieté d'une femme qui ne garde pas dans ses habits les regles d'une exacte modestie, qui passe son temps au jeu & dans les autres divertissemens, & qui veille peu sur sa famille. Car c'est tromper tout à la fois & celles qu'on loue de la sorte, parcequ'on leur fait croire par là qu'il n'y a rien à redire à leur conduite, & que ces louanges contribuent à leur acquerir une vaine réputation dont elles se repaissent ; & celles devant qui on les loue, parcequ'on les porte à croire que

l'état de ces femmes est bon, & qu'elles ne sont pas obligées de se corriger des défauts qui leur sont communs avec elles, puisqu'ils n'empêchent pas qu'elles n'ayent l'estime & l'approbation publique.

Il faut faire état que l'on croit difficilement que Dieu blâme ce que les hommes louent, ou que si on le croit, on en est peu touché. Ainsi pour éviter le dommage que l'on peut causer aux autres en louant ce que Dieu blâme, il faut tâcher à se rendre exact à ne louer que ce qu'il approuve.

---

## CHAPITRE IX.

*Jugemens témeraires en matière de maximes & de regles de conduite, plus inconnus & plus dangereux que les autres.*

MAis les jugemens témeraires les plus inconnus de tous au commun du monde, sont ceux qui ont pour objet les regles de la conduite & de la morale. Car il n'y a presque personne qui se fasse scrupule d'avancer dans l'entretien quantité de jugemens de cette sorte ; c'est-à-dire, des maximes sur les actions des hommes, & sur les choses bonnes & mauvaises

CHAP. VIII. dont ils ne sont pas assurés, qu'ils n'ont jamais examinées, & qui sont souvent très-dangereuses & très-fausses.

Pour bien comprendre combien cette faute est grande, & qu'elles sont les suites, il faut savoir que la loi de Dieu selon laquelle nous devons regler nos actions, n'est autre chose que la justice & la verité éternelle, qui prescrit tous les devoirs des hommes, & qui fait que les choses sont bonnes ou mauvaises, selon qu'elle les approuve ou qu'elle les condanne; & que cette justice & cette verité ne sont autre chose que Dieu même: ensorte que de combattre la verité & la justice, c'est combattre Dieu-même, & s'opposer à sa volonté. Or cette loi & cette justice éternelle à laquelle nous nous devons conformer, ne consiste pas seulement dans les preceptes generaux du Décalogne, & ne condanne pas seulement certains pechés grossiers qui sont connus de tous les Chrétiens, comme de voler, de tuer, de rendre faux témoignage: mais elle comprend encore toutes les consequences qui se tirent de ces préceptes generaux, & particulierement du commandement de l'amour de Dieu & du prochain: & ainsi elle défend generalement toutes sortes de pechés, quels qu'ils soient; n'y en ayant point qui n'y soient contraires,

& tous mêmes n'étant pechés que parcequ'ils y sont contraires.

Il y a peu de Chrétiens qui ne connoissent, comme j'ai dit, les préceptes du Décalogue à l'égard de certains devoirs grossiers : mais il n'y en a aucun qui les connoissent parfaitement à l'égard de toutes les consequences prochaines ou éloignées qui s'en tirent. Et c'est dans la pénetration plus ou moins profonde de ces consequences que consiste principalement cette diversité de degrés de lumiere qui se rencontre dans les Chrétiens.

Or il faut savoir que lorsqu'ils ignorent quelques-unes de ces consequences, & que cette ignorance les y fait manquer, ils ne sont pas pour cela excusables, ni exemts de faute, parceque cette ignorance ne vient que de leur cupidité qui les leur cache, & du peu de soin qu'ils ont eu de demander à Dieu la lumiere qui leur étoit nécessaire pour connoître leur devoir ; & enfin de ce qu'ils ne desirent pas assez de sortir de cette ignorance, qu'ils aiment leurs ténebres, & que souvent ils sont bien-aises de ne pas savoir les loix qu'ils n'ont pas envie d'observer.

Si nous avions le cœur pur, la loi de Dieu seroit pour nous toute lumineuse,

CHAP. IX. cette pureté porteroit le jour par tout, & nous verrions en toutes choses ce que Dieu desire de nous. Si nous ne la voyons donc pas, c'est l'impureté de notre cœur qui l'empêche, & qui nous cause ces tenebres.

Il est donc certain que cette ignorance n'excuse point les pechés que l'on commet contre la loi de Dieu, même dans ces consequences les plus cachées, quoiqu'ils soient plus ou moins grans, selon que ces consequences sont plus proches, ou plus éloignées, plus claires ou plus obscures, qu'il est plus aisé ou plus difficile de nous en instruire, & enfin selon que cette ignorance est plus ou moins volontaire.

Mais si l'on est coupable pour les moindres actions opposées à la loi de Dieu, on l'est encore plus quand on l'attaque & qu'on la combat directement en soutenant des maximes qui y sont contraires, Car cette loi étant Dieu-même, & la verité même, c'est combattre Dieu & la verité que de la combattre. Et tant s'en faut que cela puisse être quelquefois innocent, qu'il est impossible que Dieu l'approuve, parceque ce seroit se désavouer soi-même.

Cependant si l'on examine les discours des hommes, on les trouvera tous pleins

de maximes contraires à la loi de Dieu. Les Chrétiens charnels la combattent dans ses consequences claires & prochaines. Quelques-uns de ceux mêmes qui veulent passer pour spirituels, la combattent souvent dans les consequences éloignées & obscures. Enfin, il n'y a presque personne qui ne mesure cette loi divine à sa propre intelligence, & qui ne condanne tout ce qui lui en déplaît ou qu'il n'entend pas. CHAP. IX.

Combien trouve-t-on, par exemple, de gens qui font profession de la Religion Catholique, qui ne se contentent pas de blâmer les vices des Religieux, mais qui condannent absolument la vie religieuse, comme une vie de gens oisifs & inutiles? A quoi bon, disent-ils, des gens qui s'amusent à chanter, sans rien faire pour les autres? Et par là ils condannent un genre de vie que l'Esprit de Dieu a inspiré, que l'Eglise approuve, & qui est très-conforme à l'état de l'homme dans ce monde. Ils contredisent donc directement la verité de Dieu, & tombent par consequent dans un jugement très-faux & très-témeraire.

D'autres condannent en general les grandes austerités, & traitent ceux qui les pratiquent, de gens insensés, & ils condannent par là les principes de la

CHAP. IX.
Religion qui obligent l'homme à une penitence continuelle, & qui le portent à réparer ses fautes en les punissant severement en ce monde.

Combien se mêle-t-il de même dans les discours, de maximes d'interêt contraires aux regles que la loi de Dieu prescrit pour entrer dans toutes les charges, & principalement dans les charges Ecclesiastiques.

Il est vrai que ceux qui font profession de pieté ne tombent pas dans des défauts si grossiers, mais ils ne prennent pas garde souvent qu'ils tombent en d'autres qui ne laissent pas d'être très-importans.

Ils font agir Dieu à leur fantaisie, comme s'ils disposoient de sa misericorde & de sa justice. Dieu pardonnera ces sortes de pechés, disent-ils ? Dieu n'imputera pas ces sortes de fautes : il suffit pour réparer tels ou tels pechés de pratiquer telle ou telle chose. Ils bornent la vertu à ce qu'ils en connoissent, comme si la loi de Dieu ne pouvoit aller plus loin que leur petite lumiere. Ils parlent de la maniere de conduire les ames, comme s'ils en savoient toutes les regles. Ils approuvent les unes, ils condannent les autres. Ils disent que la conduite de certains Directeurs est trop severe : ils louent

la

la douceur & l'indulgence des autres. Ils mettent les gens en paix, sans savoir s'ils ont sujet d'être en paix. Ils donnent des assurances que Dieu ne donne point. Ils décident une infinité de cas de la conduite ordinaire sans consulter personne, & sans les examiner, en s'arrêtant aux premieres lueurs dont leur esprit est frappé. Qui ne voit que tout cela est temeraire, & par consequent mauvais?

L'excuse ordinaire de ceux qui en usent ainsi, est qu'ils ne sont pas établis pour enseigner les autres, qu'ils disent ce qu'ils pensent, & que si on vouloit parler si exactement, on ne parleroit point-du-tout; qu'au reste personne ne défere à leurs sentimens, & qu'ainsi ils n'ont point à en répondre.

Mais ces excuses sont vaines & frivoles. Car tant s'en-faut qu'il soit plus permis d'avancer des maximes fausses, parce-qu'on n'est pas établi pour enseigner les autres; qu'au-contraire, comme ceux qui sont en cet état ont moins d'obligation de parler, ils ont moins d'excuse lorsqu'ils parlent temerairement. Ceux qui sont dans un emploi qui les oblige de juger de plusieurs choses, peuvent s'excuser sur la necessité de leur engagement, s'il leur échape quelquefois des décisions temeraires. Mais ceux qui n'y sont pas,

CHAP. IX.

doivent être d'autant plus exacts à parler des choses dans la verité, que leur propre emploi est de veiller sur eux-mêmes, & d'avoir une attention continuelle à leurs pensées & à leurs paroles.

Il n'est pas véritable non plus que cette exactitude aille si loin, qu'en l'observant on ne puisse plus parler. Elle ne consiste qu'à ne rien avancer comme vrai dont on ne soit assuré, & à garder le silence sur ce que l'on ne sait pas, & que l'on n'a pas examiné, ou à ne proposer au-moins ses sentimens que par forme de doute, & plutôt pour s'en éclaircir que pour en instruire les autres. Or il n'y a rien de fort gênant dans cette pratique, & elle devient même plus facile à mesure qu'on y est fidelle. Car en examinant souvent les maximes que l'on avance, on devient plus ferme dans celles qui sont certaines, on se défait de celles qui ne le sont pas, & l'on aprend à proposer les unes & les autres selon le degré de certitude qu'elles ont & que l'on en doit avoir.

Enfin, il est très-faux que ces maximes contraires à la verité avancées par des personnes qui n'ont point d'autorité, ne nuisent point aux autres, & que ceux qui les avancent, n'en répondent pas.

Car toute fausseté est toujours capable de nuire, & principalement celles qui re-

gardent les mœurs, & qui sont des principes & des regles d'action. Toute fausseté proposée fait son impression dans l'esprit lorsqu'elle n'est pas reconnue. Elle y est reçûe avec aprobation : & ceux qui l'ont ainsi reçûe, en sont plus disposés à la suivre dans leurs actions. Et comme les actions sont liées entr'elles, & que les tenebres attirent les tenebres ; quelque léger que soit un peché, il peut devenir le principe & la source de plusieurs autres. CHAP. IX.

---

## CHAPITRE X.

*Retenue qu'on doit garder dans les jugemens qu'on porte à l'égard des choses indiferentes ou humaines. Utilité du silence. Que la connoissance de Dieu & de JESUS-CHRIST nous y porte.*

UN homme de Dieu aussi penetré qu'il le doit être de l'amour de la verité, & de la crainte de la blesser, doit encore porter sa retenue plus avant dans ses jugemens. Car il ne doit pas seulement s'abstenir d'avancer des propositions temeraires en ce qui regarde les mœurs ; mais dans les matieres mêmes les plus indiferentes, dans les questions purement philosophiques, dans les histoires, dans les jugemens qu'il fait de l'élo-

CHAP. X.

quence ou de l'esprit des Auteurs : & enfin generalement dans toutes les choses où la verité & la fausseté peuvent avoir lieu ; il doit éviter d'en porter des jugemens temeraires & précipités, parceque la temerité est toujours contraire à la raison, & qu'en s'accoutumant à ces sortes de décisions temeraires dans les matieres moins importantes, on contracte une mauvaise habitude qui se répand ensuite dans les choses même où la temerité est plus dangereuse : au-lieu qu'en honorant la verité jusques dans les plus petites choses, on se dispose à l'honorer dans les plus grandes, & l'on engage Dieu à nous en faire la grace.

Il est vrai que l'état de l'homme dans cette vie ne permet pas que l'on évite entierement toutes sortes de temerités mais il oblige néanmoins à desirer de les éviter ; à y travailler ; à demander sincerement à Dieu la force & la lumiere necessaires pour cela ; à lui demander pardon des fautes que l'on y fait, quand on les connoît, & à gémir de celles que l'on ne connoît pas. Ce travail, cette priere, cette vigilance font éviter un grand nombre de ces fautes, & obtiennent le pardon de celles qu'on n'évite pas. Mais ceux qui ne travaillent point, qui ne veillent point, qui ne prient point pour

cela, n'ont pas droit d'esperer la même CHAP. X.
indulgence de la misericorde de Dieu.

Il ne faut donc pas que les difficultés qui se rencontrent dans la pratique de ces verités, nous donnent sujet de les désavouer & de les combattre. Mais il en faut conclure que puisqu'il est si difficile de parler comme il faut, on ne doit parler que le moins que l'on peut, & veiller avec grand soin sur ce qu'on dit, quand on est obligé de le faire. Aussi est-ce pour cela que l'Ecriture recommande tant le silence aux Chrétiens, & que saint Jacque dit en termes exprès, qu'il faut être promt à entendre, & lent à parler. *Sit autem omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum*; parcequ'en écoutant on témoigne, & que l'on ignore la verité, & que l'on desire de l'aprendre, ce qui est très-conforme à l'état de l'homme dans cette vie; au-lieu qu'en parlant on fait profession de la savoir, ce que peu de personnes peuvent prétendre sans présomtion, & ce qui n'est jamais sans danger.

*Jac. 1. 19.*

Ainsi la pente & l'instinct d'un homme de bien est de tendre au silence autant qu'il lui est possible, parceque la lumiere de cette vie consiste principalement à bien connoître la profondeur de son ignorance. De sorte qu'au-lieu que

Chap. X.

ceux qui avancent dans les sciences humaines en deviennent ordinairement plus décisifs, ceux qui avancent dans la science de Dieu deviennent au-contraire plus retenus, plus reservés, plus portés à se taire, moins attachés à leur sens, & moins hardis à juger des autres; parcequ'ils découvrent de plus en plus combien nos connoissances sont obscures & incertaines; combien on se trompe souvent dans les choses que l'on croit le mieux savoir, combien la précipitation à juger fait commettre de fautes; combien on cause souvent de desordres par des avis & des jugemens temeraires.

La devise d'un Payen étoit qu'à mesure qu'il vieillissoit il apprenoit toujours plusieurs choses, γηράσκω δ' ἀεὶ πολλὰ διδασκόμενος; mais un Chrétien pourroit en quelque sorte en prendre une toute contraire, & dire, qu'à mesure qu'il vieillit dans l'exercice de la vertu, il desaprend toujours plusieurs choses; c'est-à-dire, qu'il reconnoît toujours de plus en plus qu'il y a une infinité de choses que le monde avance hardiment, & qu'il soutenoit autrefois avec les autres, comme des verités certaines, qui non seulement ne le sont pas, mais qui sont au-contraire très-fausses; ce qui lui donne une aversion extrême de cet air

présomtueux & décisif, & de cette multitude de maximes temeraires que les personnes peu éclairées proposent d'ordinaire sans défiance & sans scrupule. CHAP. X.

C'est peut-être la raison pour laquelle l'Ecriture représentant l'état d'un homme qui a commencé à porter le joug du Seigneur dès sa jeunesse, & qui a ainsi augmenté la grace de l'innocence par une pratique continuelle des vertus, ne lui donne point d'autre exercice que de se tenir en repos & de se taire. *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua. Sedebit solitarius, & tacebit.* La solitude & le silence sont le terme & la récompense où l'accroissement de la pieté nous conduit, & où l'on arrive par l'innocence de toute la vie, parcequ'il n'y a que cet état qui soit conforme aux sentimens que la grace nous inspire, & aux lumieres qu'elle nous donne. *Jerem. Thren. 3. v. 27. & 28.*

Plus on connoît Dieu, plus sa loi paroît profonde, admirable, infinie ; plus on la respecte, plus on craint de la blesser ; plus on regarde avec étonnement l'infinité des voies de Dieu, & l'impuissance où l'homme est de les comprendre, plus on est persuadé des tenebres & de la foiblesse de l'esprit humain, plus on hait sa présomtion & sa hardiesse. Et toutes ces dispositions portent à parler le moins

CHAP. X. que l'on peut. C'est ce qui est admirablement exprimé par ces paroles de l'Ecriture : *Deus enim in cœlo ; & tu super terram ; idcirco sint pauci sermones tui* : C'est-à-dire, que Dieu est dans le ciel où habite une lumiere inaccessible aux hommes, & que nous sommes sur la terre plongés dans les tenebres & dans l'ignorance : & que cette double connoissance nous oblige de parler peu de ce qui regarde Dieu : *Idcircò sint pauci sermones tui.*

Eccle. 5. 1.

Plus aussi on aime JESUS-CHRIST, plus on le regarde dans ses freres ; & ainsi on craint plus de les blesser, de les condanner, & de les scandaliser par des jugemens temeraires, ou par de fausses maximes.

Ce sont les mouvemens naturels de la grace chrétienne. Ceux qui ne les sentent pas doivent les exciter en eux en considerant les verités qui les produisent, & tâcher d'éteindre ou d'amortir de plus en plus chaque jour cette présomption inconsiderée, qui porte à condanner temerairement les autres, ou à avancer sur la morale chrétienne des maximes au hazard, que l'on n'a jamais examinées, & que le plus souvent même on se doit croire incapable d'examiner, parceque l'on n'a pas assez de connoissance des principes dont elle dépend. Qu'ils se-

défassent aujourd'hui d'un de leurs jugemens temeraires, & demain d'un autre : & par ce progrès continuel ils arriveront enfin à une disposition de retenue & d'humilité, qui leur fera regarder avec étonnement cet état dans lequel ils parloient de toutes choses au hazard, qui leur étoit insensible lorsqu'ils y étoient. CHAP. X.

FIN.

# TABLE
## DES ENDROITS DE L'ECRITURE Sainte expliqués dans ce Volume.

# TABLE

## DES MATIERES CONTENUES dans ce premier Volume.

### A

Q



R



S

V

## Y



*Fin de la Table.*

# PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Intendans de nos Provinces, Grand-Conseil, Baillifs, Senechaux, Prévôts, ou leurs Lieutenans, & à tous autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra; SALUT. Notre bien amé GUILLAUME DESPREZ, l'un de nos Imprimeurs & Libraires ordinaires, Nous a fait remontrer qu'il est chargé d'un nombre considerable des livres intitulés, *Le Rituel Romain, avec les Instructions à l'usage du Diocese d'Alet, & les huit volumes des Essais de Morale, par le Sieur Nicole.* Les Privileges desquels étant prêts d'expirer, il auroit recours à Nous, pour en avoir la continuation. A CES CAUSES, desirant favorablement traiter l'Exposant, & lui donner moyen de débiter les Exemplaires dont il est chargé; même de les réimprimer, s'il est necessaire pour l'utilité publique. Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes, de continuer le débit desdits livres; & aussi de les réimprimer s'il est à propos, & de les distribuer dans tous les lieux de notre obéissance, durant le temps & espace de vingt années entieres & consecutives, à compter du jour & date des Presentes, faisant très-expresses inhibitions & défenses à toutes personnes, Libraires, Imprimeurs ou autres, de quelque qualité & condition qu'ils soient de les réimprimer en tout ou en partie; & sous quelques raisons ou prétextes que ce soit; & à tous Marchans étrangers d'en apporter ni debiter dans ce Royaume d'autres impressions que de celles qui auront eté faites par l'Exposant, ou par ceux qui auront droit de lui, en vertu des Présentes, le tout à peine de trois mille livres d'amande contre chacun des contrevenans, qui auront contrefait ou debité l'un desdits livres contrefaits, soit en tout ou en partie. Ladite amande applicable, moitié à

Nous, & l'autre moitié audit Exposant, de confiscation des Exemplaires, qui seront trouvés contrefaits en France ou ailleurs, des presses & caracteres qui auront servi ausdites impressions contrefaites, & de tous dépens, dommages & interêts, le tout au profit dudit Exposant, à condition que les impressions en seront faites dans notre Royaume & non ailleurs, sur de beau papier & bons caracteres, suivant les Reglemens de la Librairie; & qu'il en sera mis deux Exemplaires en notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos ordres: Et que ces Presentes seront registrées tout au long ès Registres de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir pleinement & paisiblement l'Exposant, & ceux qui auront droit de lui, sans souffrir qu'il y soit donné aucun trouble ni empêchement. Voulons aussi qu'en mettant au commencement ou à la fin de chacun desdits Livres une copie au long des Présentes, elles soient tenues pour bien & dûement signifiées, & que foi y soit ajoûtée, & aux copies collationnées par un de nos amés Conseillers & Secretaires, comme à l'Original. Nous commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'execution des Présentes tous Exploits, Saisies & autres Actes necessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de haro, charte Normande & Lettres à ce contraire, ni oppositions ou appellations quelconques: CAR TEL est notre plaisir. DONNE' à Versailles le vingt-huitiéme jour de Juin, l'an de grace mil sept cens cinq, & de notre regne le soixante troisiéme. Par le Roi en son Conseil.

BERTRAND.

*Registré sur le Registre numero 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 15. & 16. numero 25. conformément aux Regle-*

*mens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris ce vingt-septiéme Juillet mil sept cens cinq.*

GUERIN, *Syndic.*

Et la Veuve DESPREZ a cedé & transporté son droit du present Privilege à GUILLAUME DESPREZ, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roi, son fils; & à JEAN DESESSARTZ aussi Libraire à Paris, pour en jouir suivant & conformément au traité fait entr'eux.

---

## *Faute à Corriger.*

P. 159. *ajoutez à la derniere ligne,* sur la mer.

SEP 13 1951